00100380

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
Town Hall, Bombay.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 25 June, 2016

OEUVRES

POSTHUMES

DE

FRÉDERIC II,

ROI DE PRUSSE.

1003°0

TOME XIV.

60-9-1

LIBRARY ... ASIATIC SOCIETY

0C-9-1

A BERLIN:

Et se trouve à LONDRES
CHEZ G. G. J. & J. ROBINSON.
1789.

00100380

TABLE DES MATIÈRES.

TOME XIV.

	Page
LE PALLADION, Poëme Grave, en Six Chants	9
La Guerre des Confédérés, Poëme, en Six Chants -	153

ODES.

Ode à mon Frère Henri - - - - - -	211
Ode au Prince Ferdinand de Bronſwic - -	218
Ode aux Germains - - - -	226
Ode au Prince Héréditaire de Bronſwic - -	233
Ode à ma Sœur de Bronſwic - - -	241

EPITRES.

Epître à la Reine Douairière de Suède - - -	249
Epître à la Reine de Suède - - -	252
Epître I. à ma Sœur de Bareuth - -	258
Epître II. à ma Sœur de Bareuth - -	265
Epître III. à ma Sœur de Bareuth - - -	269
Epître à ma Sœur de Bronſwic - - -	275
Epître I. à ma Sœur Amélie - -	280
Epître II. à ma Sœur Amélie - - -	281
Epître III. à ma Sœur Amélie - -	285
Epître IV. à ma Sœur Amélie - -	300

TABLE DES MATIERES.

	Page
Épître au Prince Fréderic de Bronſwic - -	302
Epître à mes Neveux les Princes Fréderic & Guillaume de Bronſwic - - - -	303
Epître I. au Comte Hoditz - -	307
Epître II. au Comte de Hoditz - - -	312
Epître I. au Marquis D'Argens - -	317
Epître II. au Marquis D'Argens - -	321
Epître III. au Marquis D'Argens - -	329
Epître IV. au Marquis D'Argens - -	334
Epître V. au Marquis D'Argens - -	336
Epître VI. au Marquis D'Argens - -	341
Epître VII. au Marquis D'Argens - -	347
Epître VIII. au Marquis D'Argens - -	353
Epître IX. au Marquis D'Argens - - -	355

LE
PALLADION,
POËME GRAVE,
EN SIX CHANTS.

AVERTISSEMENT.

LE Marquis de Valory fait le nœud de tout le poëme : on ſuppoſe que le Ciel l'a doué de cette rare faveur, que ſa préſence rend l'armée pruſſienne invincible. Les Saints qui ſe fourrent par-tout, révèlent ce ſecret au Prince Charles de Lorraine; celui-ci tente le projet d'enlever le Marquis : après quelques inutiles eſſais, Franquini, au lieu du Marquis, enlève ſon ſecrétaire Darget, perſonnage qui joue ſon rôle comme un autre dans ce poëme. Les Pruſſiens que Valory & la diſcorde irritent, pour tirer vengeance de ce prétendu affront, livrent une ſanglante bataille aux Autrichiens, où les Saints, comme de raiſon, vont ſe mêler. Les Pruſſiens ſont victorieux; le fruit qu'ils remportent de cette journée eſt l'échange de Darget contre un général des Autrichiens fait priſonnier dans cette bataille. Le Prince Charles renonce au projet d'enlever Valory, la rancune ceſſe, & enſuite l'harmonie ſe rétablit.

Si quelque lecteur malin ne trouve pas ce ſujet aſſez héroïque pour l'épopée, nous le renvoyons au

fameux poëme de la Guerre des Rats, au Lutrin, ou bien au Vert-vert; & en cas que tous ces ouvrages immortels ne puissent ramener son sentiment, l'auteur prendra le parti de s'en consoler, assuré que la postérité ne pourra cesser d'admirer un ouvrage, où elle trouvera fondus ensemble tous les poëmes épiques qui ont été faits depuis Noé jusques à nos jours. Pour donner plus de poids à l'ouvrage, on ne manquera pas de faire imprimer à la tête, les lettres les plus exagérées de flatterie qu'on aura écrites à l'auteur sur ce sujet; & Monsieur Euler, qui a perdu un œil en calculant, perdra l'autre en résolvant l'important problême du nombre innombrable d'éclats de rire, que le monde fera à la lecture de ce grave ouvrage.

LA
PALINODIE,
A
DARGET.

J'EN ſuis fâché, pauvre Darget,
Si ma Muſe trop indiſcrète
De ſes bons mots te fit l'objet :
Rappelle-toi que tout Poëte
Doit amplifier ſon ſujet.
  Ton nom, ſi propre à l'hémiſtiche,
Vint dans mon poëme à propos
Se placer comme dans ſa niche ;
Et je chargeai deſſus ton dos
Tout ce qu'une fiction folle
Et la gigantesque hyperbole
Imagina pour mes héros.
  Lorſque notre feu nous tranſporte,
L'eſprit accouche ou bien avorte

De cent traits frappés hardiment ;
Le menſonge peu nous importe,
S'il s'énonce agréablement ;
C'eſt en agiſſant de la ſorte
Qu'Homère a plû ſi conſtamment ;
Et ſes ouvrages ſi durables
Sont un heureux tiſſu de fables
Menſongères aſſurément.
 Que ſais-je, ſi le gars Therſite
Ne fut pas homme de valeur,
Auquel Homère ôta le cœur,
Pour qu'Achille eût plus de mérite ?
 Sur ce modèle j'eus l'honneur
De te dépeindre ſodomite
Chez ton luxurieux recteur,
Afin de dauber le Jéſuite :
J'oſai te faire voyageur,
De jeunes nonnains violeur,
Et dans le pays Sybarite
Des plus mauvais romans l'auteur.
 Ah ! quand notre verve maudite
Nous a remplis de ſa fureur,
De notre cervelle animée,
Il part, ainſi que d'un volcan,
Des flammes & de la fumée,
Et rien n'arrête ce torrent :
Dans ces fougueux enthouſiaſmes
Nous emportant à tout hazard,
Il nous échappe des ſarcaſmes
Auxquels le cœur n'a point de part.

Je devine ce qui t'offenſe,
Ne ſerait-ce pas ce tableau
Où ton patron ou ton fléau
Arrêta ta concupiſcence ?
Ah ! cet exemple eſt bien plus beau
Que celui de la continence
Du grand deſtructeur de Numance,
Et digne d'un ſaint mort puceau.
 Oui, par certaine épître encore
J'ai mérité de l'ellébore,
Pour avoir dans tous tes portraits
Follement barbouillé tes traits.
 Je t'y traitai de Turc à More,
Sachant qu'aucun mortel n'ignore
Que les Poëtes ſont menteurs :
Comme on ne daigne pas nous croire,
J'ai cru pour établir ta gloire,
Que je devais charger tes mœurs.
 Enfin, Darget, ſur ton hiſtoire
Nul ne conſultera mes vers ;
Ils n'iront point à la mémoire,
Ils ſeront rongés par les vers :
Je veux que leur recueil ſtérile,
Enfant de mon oiſiveté,
Périſſe dans l'obſcurité,
Loin des yeux d'un mordant Zoïle.
 Tout auteur plein de vanité,
Qui tend à l'immortalité,
Doit, narrant avec pureté,
Avoir l'art de plaire ou d'inſtruire.

Moi qui n'ai point ces grands talens,
J'abandonne ces vaſtes champs
Aux verſificateurs habiles,
Qui remplacent de notre temps
Les Horaces & les Virgiles.
D'eux redoute les coups de dents,
Et non de ma Muſe badine,
Qui folâtre, qui te lutine,
Qui, ſans conſulter le bon-ſens,
Débite ce qu'elle imagine,
En vers mauvais, mais non méchans.
Darget, que rien ne te chagrine :
Ris tout le premier de ces vers ;
Leurs ſons ſe perdent dans les airs,
Et je crîrai plutôt famine,
Que de ſouffrir qu'on les deſtine
A courir par tout l'univers.
Mais ſi, par quelque perfidie
Dont je ne puis me défier,
Dans le monde on les expédie ;
Darget, par ma Palinodie,
Tu ſauras te juſtifier.

LE

PALLADION,

POËME GRAVE.

CHANT PREMIER.

JE ne ſuis né pour chanter des héros,
Un flageolet me tient lieu de trompette ;
Pégaze court & par monts & par vaux,
Quand ſur ſa croupe il porte un vrai poëte ;
Quand je le monte il ſemble une mazette,
Le plus rétif de tous les animaux.
Je veux pourtant chanter de ma voix rauque
Ce Valory, ce fameux champion
Qui, par l'effet de ſon deſtin baroque,
Des Pruſſiens fut le Palladion ;
Et pour lequel ſe fit mainte bleſſure,
Quand les houſards, fins & ruſés matois,
De l'enlever eſſayant l'aventure,
Autour du camp venaient en tapinois.
O vous ! divin & très-bavard Homère,
Des rimailleurs & l'oracle & le père,
Qu'ont adoré tous vos commentateurs,
Gens ennuyeux, comme vous radoteurs ;

Trompez pour moi le vigilant Cerbère,
Echappez-vous de ſes ſombres cachots ;
Inſpirez-moi des chants toujours nouveaux :
Qu'à l'Hélicon votre flambeau m'éclaire ;
Par vous d'Achille on connait la colère ;
Mais cet Achille, encor qu'un grand héros,
Qui pourfendit & tua ſes rivaux,
Enſanglantant du Xante l'onde claire,
N'eſt dans le fond qu'un héros en chimère.
Bien autre était le vaillant Valory
Dans les combats par ſon père aguerri,
Dont je vous fais l'hiſtoire véritable ;
C'eſt un héros au-deſſus de la fable.
O protectrice aimable de Berlin !
Je vous implore, immortelle Hédevige,
Pour un rebelle élève de Calvin ;
Que vos attraits, par un nouveau prodige,
En inſpirant votre dévot couſin,
Jettent ſur lui rien qu'un regard benin ;
Au paradis dites un pâtenôtre ;
Favoriſez ce poëme badin,
L'ouvrage alors ſera cenſé le vôtre,
Si l'aſſiſtez de votre appui divin !
Le bon Charlot chaſſé de Siléſie,
Avait mené ſes fiers Autrichiens
Dans un bon camp, où regorgeant de biens,
Ils menaient tous une joyeuſe vie,
Comme prélats dans leur graſſe abbaye ;
Au bord de l'Elbe ils feſaient leur ſéjour ;
Le mal était, que l'armée ennemie

Avait ſitôt l'Autrichienne ſuivie,
Qu'on entendait, ſi l'on n'était bien ſourd,
Du camp Lorrain le Pruſſien tambour.
Dans ce camp fort le valeureux Lorraine
Sur l'ennemi vainement ſe déchaîne ;
Il voit ſouvent ſes partis écloppés,
Tout balafrés, s'enfuians hors d'haleine,
Et dans les champs leurs membres diſſipés.
Hélas ! dit-il, s'appuyant ſur Roſière,
Qui reſſemblait à l'homicide Mars,
A quel Saint dois-je adreſſer ma prière ?
Qui diable peut raſſembler nos fuyards !
Si tant de fois j'ai tenté les haſards,
Je n'en puis mais, beaucoup je m'en chagrine
Si nous voyons que l'aigle des Céſars
Sous tant de coups menace enfin ruïne.
Prince, lui dit prudemment ſon ami,
Quittez, quittez la triſteſſe & l'ennui :
Au noir chagrin ne ſoyez pas en proie ;
Qui pleura hier, rit peut-être aujourd'hui.
Que les plaiſirs, les feſtins & la joie
Faſſent ceſſer la douleur qui vous noie ;
Vous éprouvez le deſtin des combats :
Si m'en croyez, faiſons un bon repas ;
Demain, s'il plait à l'aveugle fortune,
Sur l'ennemi verſant notre rancune,
A notre tour nous ferons grand fracas.
Il dit ; d'abord la table fut couverte
De mets exquis, on en mangea ſans perte ;

Trente laquais à la démarche alerte,
Volaient sans fin de la table au buffet :
Du vin du Cap à longs traits on buvait ;
L'âpre Pontac, le pétillant Champagne,
Différemment les verres colorait
Et les filets des langues déliait.
Le Saint Ignon qui battait la campagne,
Dans son harnois très-fort se démenait.
Le bon Charlot en perdit la tristesse ;
Et sur son front la brillante allégresse
Tout doucement sa douleur effaçait.
Déjà chacun parlait de sa maîtresse ;
Se déridant le bon Charlot riait ;
Toujours buvant, bientôt plus ne savait,
Plein des vapeurs d'une bruyante ivresse,
Ce que sa langue, allant toujours, disait :
Il clignotait de sa faible paupière,
Ne voyait plus, tout avec lui tournait ;
Il veut marcher, il retourne en arrière,
Moitié tombant, & moitié chancelant,
De ses deux bras dans l'air se débattant ;
On le ramène, & selon sa coutume,
Le fait coucher dans un bon lit de plume.
Son confesseur à propos arriva,
De ses deux doigts allongés le signa,
Brailla Latin, marmotta quelque Pseaume,
En s'adressant à Saint Pierre ou Jérôme ;
Ce qui d'abord au bon Charlot donna
D'un doux sommeil le plus parfait symptôme :

Car pour dormir remède fûr, dit-on,
C'eft d'écouter un onctueux fermon;
Depuis trente ans eût-on une infomnie?
D'abord bâillez, l'ame eft appefantie,
Ouvrant la bouche & baiffant le menton,
Fermant les yeux, tombez en léthargie.
Déjà la nuit a de fon voile obfcur
Couvert le ciel & toute la nature,
Et des hiboux, oifeaux de trifte augure,
Retentiffait le cri amer & dur.
Quand tout-à-coup fur la tente du prince,
D'un vol plus lefte & prompt que l'épervier,
Vient de l'Olympe un farfadet tout mince;
C'était, dit-on, un Saint de fon métier;
Qui plus était, le Saint de la Province.
Tout doucement il s'approche de lui,
Dit à Charlot: Si je viens aujourd'hui,
C'eft que je veux vous porter mon appui;
Népomucène était mon nom de guerre,
Qu'on me donna lorfque je fus fur terre:
On m'y traita, comme vous favez, fort mal.
Je confeffais, & mon devoir auftère
Sur certain point m'obligeait au myftère;
Lorfque mon roi, mon prince très-brutal,
Voulant favoir ce que je devais taire,
Me fit couper, dans ce féjour fatal,
Ma langue, afin d'affouvir fa colère;
De ce malheur je fus bien me moquer;
Et pour un Saint plus ou moins d'une langue,
C'eft moins que rien: on bavarde, on harangue,

Sans langue enfin on peut bien s'expliquer.
Vous le ſavez, la gente * Britannique
Très-clairement ce phénomène explique.
Mais revenons à l'important ſujet,
Qui de là haut m'a fait mettre en voyage.
Du paradis je partis comme un trait,
Lorſque je vis faiblir votre courage,
Que mon héros ſi fort ſe lamentait ;
Quoi, mon héros, diſais-je, eſt catholique ?
Et nous verrons un maudit hérétique
Barbarement le prendre en ſon lacet !
Car quoique Saint (eh Dieu me le pardonne !),
Je hais ces gens qui ne vont point au prône ;
Ce ſont coquins, ſacrilèges félons,
Qui brocardant & les ſaints & la meſſe,
Nous affublant de mauvaiſes raiſons,
De nos autels ont éclairci la preſſe.
Je veux punir ces infames vauriens,
Et protéger votre race orthodoxe,
Mes chers Hongrois, mes chers Autrichiens !
Or écoutez ! ce n'eſt point paradoxe ;
Si vous voulez dompter les Pruſſiens,
Bien vous gardez de déployer la force ;
Trop mal ſouvent vous en êtes trouvés ;
De la valeur appréhendez l'amorce.
Si mes conſeils en ce jour vous ſuivez,
Un autre jour il vous convient de prendre ;
C'eſt un ſecret que je vais vous apprendre.

* La fille ſans langue qui parle, ſelon ce qu'en rapporte la Société Roiale de Londres.

Comme jadis était dans Ilion,
Cette immortelle Egide de Minerve,
Enchantement qui de tout mal préserve,
Le Prussien a son Palladion.
Sainte Hédevige & Sainte Géneviève
Leur ont donné certain marquis français.
Au gros marquis tiennent tous leurs succès.
Tant que du camp l'ennemi ne l'enlève,
Le Prussien sera toujours heureux.
Si quelque jour le housard vous le happe,
A tous vos coups nul Prussien n'échappe.
Enlevez donc ce Valory fameux.

Il dit; & puis sans nulle autre étiquette,
Monsieur le Saint remonte sa chouette,
Et prend son vol au benoît Paradis.
Le bon Charlot en est tout ébahi;
Il ne sait plus ou s'il rêve ou s'il veille.
Ah ! Saint Joseph, dit-il, quelle merveille !
N'en doutons point, tout va nous réussir;
Le ciel s'en mêle, il va nous secourir,
Et l'on verra bientôt changer les choses.

Déjà l'aurore, au visage vermeil,
Vers l'orient, de ses beaux doigts de roses,
Avait ouvert les portes du soleil;
Et les oiseaux par leur tendre ramage,
Et les clairons, & le bruit du tambour,
Et le soldat buvant, fesant tapage;
Tout annonçait l'aube d'un heureux jour.

Quand le Lorrain, essuyant sa paupière,
Dit : qu'à l'instant on appelle Rosière,

Rosière arrive, & le héros lui dit :
Dans un moment je vais quitter le lit.
Courez, volez ; par votre voix sonore,
Avertissez du retour de l'aurore
Tous nos héros ; que sans perte de temps
Dans cette tente ils ayent à se rendre ;
Et lorsque tous ici seront présens,
Bientôt sauront ce qu'il faut leur apprendre.
Il part ; dans peu arrivent ces guerriers,
Sur des coursiers tant superbes que fiers.
  Ne pensez pas que j'aie la folie,
Ami lecteur, de vous historier
De leurs chevaux la généalogie.
Podarge à tous eût-il donné la vie,
Le dire ici, serait vous ennuier.
  Vint le premier Walis, chargé d'années.
Du vieux Nestor il eut les destinées ;
Grand babillard, peu d'accord, dur, altier.
Vint après lui ce Lobkowitz farouche,
Le fou Spada, le sage d'Aremberg ;
Waldeck ayant le blasphème à la bouche,
Le suit jurant & le ciel & l'enfer.
Puis vient riant d'un rire âpre & amer
Stein, qui passait pour Momus de l'armée ;
Saint Ignon suit tout dérangé d'hier.
Puis des Saxons la troupe parfumée,
Gens doucereux, & qui peur d'accident,
Jusqu'à mordieu disent tout poliment.
Ce chevalier * pincé, droit comme un cierge,

* Le Chevalier de Saxe.

Parmi ceux-là paraît avec éclat ;
Et le dernier ce fut vous Collowrat,
Aux pieds des Saints, aux autels de la Vierge,
Vous ignorez si vous êtes soldat.
Seul après tous arriva ce béat.
Au beau milieu de la troupe guerrière
Parut Charlot ; il était comme un Dieu ;
Odeur de saint se sentait en ce lieu ;
Sa face était brillante de lumière.
Le pot en tête, & la dague au côté,
Et s'appuyant sur sa longue rapière,
Il leur parla d'un ton de majesté.
Mes chers amis, las de nous laisser battre,
A notre tour fesons le diable à quatre ;
Car plus long-temps ne convient de souffrir
Les Prussiens chez nous dans la Bohème.
Oui, j'ai trouvé la nuit un stratagème,
Pour les chasser même sans coup férir.
La nuit un Saint me l'a dit à moi-même.
A ce discours tout le monde se tut ;
Mais tout à coup il s'élève un murmure,
Et Lobkowitz voulant parler, dit : Chut !
Le bruit s'accroît, on parle sans mesure ;
Tel qu'on entend, quand vers la Saint Michel
Le lourd Pierrot va troubler les abeilles ;
En bourdonnant, l'essaim sort des corbeilles ;
Et dans l'instant il obscurcit le ciel.
Pour l'appaiser envain l'on se tourmente,
Il perd lui seul sa fureur insolente,
Et doucement rentre en sa ruche à miel.

Ces indiſcrets alors ainſi parlèrent,
Et Lobkowitz contre eux très-fort fâchèrent.
Mais à la fois tous laſſés de parler,
Font ſuccéder à cette irrévérence,
Un très-profond & ſévère ſilence,
Si grand que tous ils purent écouter
Une ſouris dans la tente trotter.
Lors Lobkowitz leur dit : Ayez donc honte,
Le bon Charlot vous fait un ſi bon conte.
Mais tous les chefs criaient à ſe crever :
Qu'il diſe donc ce qu'il a pu rêver !
Le bon Charlot, reprenant la parole,
Dit : Ne prenez ce diſcours pour frivole !
Faut enlever du camp des ennemis
Ce Valory, ce badaud de Paris.
Le gros marquis les rend ſeul invincibles.
Quand l'aurons pris, ces ennemis terribles
Dans un moment feront tous déconfits ;
Nous ferons chats, ils feront nos ſouris.
D'hier au ſoir le prince eſt encor ivre,
Dit Saint Ignon ; & le brutal Waldeck
Répond : Soit dit ſans manquer de reſpect,
Avec vous tous j'aurais honte de vivre,
Si je tenais propos auſſi ſuſpect.
Ce ſont, ma foi, des contes de grand'mères,
Eh ! que m'importe & ſaints & ſorcières ?
Notre deſtin dépend de notre bras.
Qui ſans frémir affronte le trépas,
A ſon parti donnera la victoire.
Venez amis ! que nous comblant de gloire,

Le Pruſſien terraſſé ſous nos pas,
Dans tous les temps tranſmette à la mémoire,
Tout ce qu'a fait Waldeck dans les combats.
  Le Colowrat à ce diſcours profane,
En marmottant feſait ſigne de croix ;
En implorant le ſouverain des rois,
Et redreſſant ſes deux oreilles d'ânes,
Dit : Que la foudre extermine à jamais
Ce prince impie, accablé de forfaits !
Waldeck, au ciel moins d'étoiles ne brillent,
Qu'en cent façons Saints & Saintes fourmillent.
Aux papegauds, qui ſont gens vrais croyans,
Ils font l'honneur de ſe rendre viſibles ;
Aux ſcélérats, à tous les mécréans,
Qui, comme vous, ont des cœurs inſenſibles,
Il n'eſt échu que d'éternels tourmens.
  Ah ! ventrebleu, dit Waldeck en furie,
Onc ne me fit affront auſſi ſanglant.
Oui, fuſſiez-vous propre fils de Marie,
Ce fer ſerait lavé dans votre ſang.
  Très-prudemment d'Aremberg les ſépare.
D'un ſi beau ſang, princes, ſoyez avares.
S'il doit couler, ce n'eſt pas dans le camp.
Le ſort pour vous tous deux qui ſe prépare,
Eſt, leur dit-il, plus illuſtre & plus grand.
Ce médecin, qui de chez nous ne bouge,
Dans un moment à tous deux donnera
De l'ellébore, ou de la poudre rouge ;
Et le courroux bientôt s'appaiſera.
C'eſt ſur ce ton que d'Aremberg parla.

Par ſes propos, l'extravagant Spada
Les fit tous deux en même temps ſourire.
Mais, cher lecteur, comment puis-je décrire,
Comme le ſang de Waldeck s'appaiſa!
Comme la mer, après un long orage,
Briſe ſes flots ſur le prochain rivage ;
Ainſi Waldeck long-temps après gronda.
Le vieux Walis, chargé de ſon grand âge,
Leur dit : Jadis on était bien plus ſage.
Quand de mon temps un conſeil ſe tenait
Auprès d'Eugène, aucun ne remuait.
On écoutait dans un profond ſilence,
Quand Staremberg, qui longuement parlait,
A tout propos crachait une ſentence.
J'ai même vu le conſeil qui durait
Depuis l'aurore à l'autre matinée.
On y dormait ? lui répliqua Spada.
Non, point du tout ! ce conſeil s'aſſembla
Pour diſpoſer de la grande journée,
Où l'on battit nos gens près d'Almanſa ;
Répond Walis : on n'était point volage.
Jeunes héros, ſuivez l'ancien uſage !
Le bon Charlot qui nous a raſſemblés,
Pour haranguer dans un conſeil de guerre,
Ne prétend point que l'ordre en ſoit troublé.
Eh ! qu'en dirait la reine & l'Angleterre !
Le duc Saxon civilement répond,
Tirant le pied, feſant la révérence :
Oui, bon ſeigneur, vous avez grand raiſon.
Enlevons donc l'ambaſſadeur de France ;

Aux Pruſſiens imprimons cet affront.
Car en effet, avec notre canaille,
L'enlèvement vaut mieux que la bataille.
Et quant à moi, diſciple de Luther,
Je ſuis Charlot, fût-ce même en enfer.
Tous nos Saxons ſont vos auxiliaires.
Que vos Saints donc mènent nos gens de guerre.

Ah ! jour de Dieu, dit le fougueux Waldeck,
L'œil enflammé, ſans pudeur, ſans reſpect ;
Prince Saxon, vous parlez comme un lâche.
Dans les repas vous faites le bravache ;
Et comme on ſait ne manquez pas le bec ;
Mais lorſqu'il faut payer de ſa perſonne,
Vous évitez, prince, de ferrailler ;
Les Pruſſiens vous font toujours plier.
Eh ! quelle eſt donc cette affreuſe gorgonne,
Qui fait, Saxons, que votre cœur friſſonne ?
Que dira-t-on de nous dans l'univers,
Quand on ſaura que ces grands capitaines,
Et ces ſoldats qui rempliſſent ces plaines,
Aſſez nombreux pour dompter les enfers,
Se ſont laiſſer blouſer par certains rêves ;
Qu'un farfadet renverſe leurs eſprits ;
Et n'employant la force ni le glaive,
Pour terraſſer leurs vaillans ennemis,
N'ont rien oſé que par ruſe & fineſſe :
Lâches ſecours dont s'arme la faibleſſe !
Pour enlever un gros marquis français ?
Ce bel exploit, ſi digne de mémoire,
Chez nos neveux vous comblera de gloire !

Le monde entier vous lâchera ſes traits.
Dieu ſait comment, pour plaiſanter & rire
Sur nos héros, s'égaîra la ſatyre !
Au moins, Meſſieurs, ne le prenez mauvais,
Si le public ſans pardon vous déchire.
C'eſt en deux mots ce que je dois vous dire.
Très-bruſquement reprit le duc Lorrain :
Vous ne ſavez, Waldeck, ce que vous dites,
Quoique d'ailleurs vous ayez vos mérites ;
Ce ſoir plutôt que le jour de demain,
Le Valory ſera ſur nos limites.
La nuit, ainſi me l'ordonna le Saint.
Sa volonté, qui fut toujours parfaite,
Ainſi qu'aux cieux dans notre camp ſoit faite !
Tous les héros dirent : il a raiſon,
La queſtion *an*, eſt toute décidée ;
Le *quomodo*, reſte encor en idée.
Comment s'y prendre & de quelle façon ?
Waldeck leur dit : Mon ame magnanime
S'offre à vos vœux pour cet exploit ſublime,
Si vous voulez, j'enlève dès ce jour,
De cette armée & fière & triomphante,
Au beau milieu de ſon camp, de ſa tente,
Le Valory, même au bruit du tambour.
Vous ſurpaſſez, dit Charlot, mon attente,
Généreux Prince, en qui l'ardeur brillante
Vient d'effacer les héros d'alentour.
Alors ces chefs, du ton de gens habiles,
Sur tous ces points faiſant les difficiles,
De leurs raiſons fortement entêtés,

Se hériſſant de cent difficultés,
Dans tous les lieux voyant tomber la foudre ;
Sentaient le mal ſans pouvoir le réſoudre.
Mais le Lorrain, en reſſource fecond,
Leur dit : Venez, prenons la gent hongroiſe.
Deux cents houſards tout au plus ſuffiront.
Ils perceront, à l'honneur de Thérèſe ;
Et Valory du camp enlèveront.
Je n'entends rien à tout votre colloque,
Répond Waldeck ; je crois que l'on ſe moque.
J'ai commandé de gros corps à la fois,
Deux cents houſards n'eſt pas aſſez pour moi ;
Pour Saint André ce ſerait un emploi.
Non pas, Seigneur, daignez me faire grace,
Dit Saint André ; c'eſt à vous, Nadaſti,
Chef des Hongrois ; ſignalez votre audace !
En retrouſſant ſa barbe noire & graſſe,
L'Hongrois lui dit : Je laiſſe ce parti,
Sans l'envier, au jeune Derſoffi.
Charles, voyant que tous prennent le large,
En rejetant leur emploi ſur autrui,
Leur dit : Je veux qu'on finiſſe aujourd'hui.
A Derſoffi je commets cette charge.
Qu'il aille donc préparer le combat ;
Tous nos héros dans l'inſtant vont le ſuivre.
Le Saint Ignon, de la veille encor ivre,
Lui dit : Charlot, le pain fait le ſoldat.
Le ventre vuide on fait fort mal la guerre ;
Prince, mangeons ; ainſi le veut Homère.

Fallut manger ; tout le monde avait faim ;
Et les morceaux entaſſés dans la bouche,
Demi-mâchés, ſe heurtant en chemin ;
Le corps gonflé, l'eſtomac plein de vin,
La troupe part engager l'eſcarmouche.
Deux cents houſards, renforcés de tartares,
Sur des courſiers plus vîtès que les vents,
Partent du camp au bruit de cent fanfares.
Ami Lecteur, tu veux ſavoir quelles gens
Lors combattaient ſous des noms ſi barbares ?
Communément on les nommait Hullans.
On les diſait grands dévoreurs d'enfans.
Ils ſont tous forts, terribles à la vue,
La tête chauve, & l'œil plein de fureur,
Le nez camard, bras & poitrine nue ;
Gens faits exprès pour inſpirer l'horreur,
Portant en main leur lance à pointe aigue,
Et rempliſſant les airs de leur clameur.
Des Pruſſiens bientôt la garde alerte,
Toujours au guet, les découvrit de loin,
Foulant aux pieds l'herbe encor fraîche & verte.
Au général on députe ſans perte,
Pour les ſecours dont on avait beſoin.
Il vient, il voit la campagne couverte
D'Autrichiens ; un des Hongrois déſerte.
Ce jour ſans coups ne ſe paſſera point.
Le duc Lorrain veut prendre la licence,
D'eſcamoter par un ſien partiſan,
Je ne ſais quel ambaſſadeur de France,
Qu'on nous a dit gîter dans votre camp.

Il dit & part : le prince dans l'inſtant,
Par le houſard averti de la choſe,
Aux ennemis un gros des ſiens oppoſe,
De ſes dragons, de ſes chevaux légers.
Parmi ceux-là ſe diſtingue la bande
Que l'intrépide & preux Chaſot commande.
Tous vieux ſoldats, dans les combats experts ;
Qui, débandés, voltigeant dans la plaine,
Se ralliant plus prompts que les éclairs,
Tous réunis ſuivent leur capitaine ;
Sur l'ennemi, qui par fois les attend,
Viennent tomber impétueuſement ;
Et par leurs coups portent la mort certaine.
Les deux partis s'approchent lentement.
Tout ce que peut & l'adreſſe & la ruſe,
L'invention & les ſubtilités,
Se pratiquait alors de deux côtés.
Le Pruſſien voit que l'Hongrois l'amuſe,
Et l'Hongrois voit ſes deſſeins éventés.
Sur le talus d'une double colline,
Le camp du roi ſur la plaine domine.
Tels que l'on voit les dangereux lions,
Couchés dans leur redoutable repaire ;
Telles étaient ces fortes légions,
Qui ſuſpendaient leur ardeur ſanguinaire ;
Et dans leur camp ſe tenant en repos,
Voiaient ſans trouble approcher leurs rivaux.
Leur droite occupait une haute montagne ;
L'autre aile allait, traverſant la campagne,
Du bord de l'Elbe aſſurer ſon appui ;

Et dans ce camp d'accès inabordables,
Plein de ſoldats aux Lorrains formidables,
Le Pruſſien ne craignait rien pour lui.
  Mais Derſoffi voltigeait dans la plaine,
Tout à l'entour découvrait le terrain ;
Et ſe flattant d'une eſpérance vaine,
Formait encor quelque nouveau deſſein.
  Chaſot s'avance ; & l'autre qui le guette,
Sur ſon cheval, faiſant la pirouette,
Donnant des deux vient au devant de lui.
  Je ſuis, dit-il, le vaillant Derſoffi.
Dans mon pays j'ai plus de deux cents vaches ;
Aux ennemis j'ai pris chevaux, panaches ;
Quel eſt ton nom ? Je m'appelle Chaſot,
Dit l'autre, & ſuis le plus vaillant des hommes.
Mon père a plus de cent boiſſeaux de pommes ;
Je ſuis Normand & du pays de Caux.
Celui des deux aura tout l'avantage,
Qui marquera le plus conſtant courage ;
Nous combattons aux yeux de l'univers.
  L'Hongrois lui tire un coup de carabine ;
La balle ſiffle & vole dans les airs.
Chaſot lui dit : Tu hâtes ta ruine.
En même temps le frappe ſur l'échine ;
Mais le coup manque & tombe du revers.
L'Hongrois ſe tourne, & de ſon cimeterre
Décharge un coup deſſus ſon adverſaire ;
Chaſot le pare, il atteint ſon cheval,
Qui trébuchant ſe laiſſe choir à terre.
Chaſot tombe comme un coup de tonnerre.

D'abord l'Hongrois veut ſaiſir ſon rival;
Le brave Rauch le voit & le repouſſe.
Au preux Chaſot il n'arriva de mal,
Si ce ne fut, d'eſtropier ſon pouce.
Il ſe relève & monte un Polonois.
En attendant le vigilant Hongrois
Détache, & fait, par une marche adroite,
Du Pruſſien tourner le camp à droite.
En même temps, pour cacher ſes projets,
Il eſcarmouche, harcèle à ſa manière;
Pour que ſon monde, arrivant par derrière,
Puiſſe ſaiſir le gros marquis français.
De ce côté, ſelon les conjectures,
Les Pruſſiens avaient pris leurs meſures.
Le bon Charlot & ſes Autrichiens
Examinaient par de longues lunettes
Tout le combat de ces braves athlètes,
Croyant charger Valory de liens.
De tous côtés alors les Pruſſiens
Fondent ſerrés ſur l'ennemi, qui plie;
L'Hongrois le voit, il court, il parle, il crie:
Houſards à moi! qu'ici l'on ſe rallie!
Ce n'était plus qu'une confuſion.
Des Pruſſiens la redoutable épée
Du ſang Hullan était toute trempée.
Très-grande en fut alors l'effuſion;
Et dans l'horreur qu'offrit cette déroute,
On ne voyait toutes parts ſur la route
Que bras coupés, que morts & que mourans.

Pour échapper à l'ardente pourſuite,
Chacun hâtait ſa courſe dans ſa fuite.
Muſe, dis-moi, comment en ces momens
Chaſot brilla, feſant voler des têtes,
De maints hullans feſant maintes ſquelètes,
Et des houſards devant lui s'échappans
Fendant les uns, les autres tranſperçant ;
Et maniant ſa flamberge tranchante,
Mettait en fuite & donnait l'épouvante
Aux ennemis effarés & tremblans.
Tel Jupiter eſt peint armé du foudre,
Et tel Chaſot réduit l'hullan en poudre.
Le bon Charlot, ſes princes, ſes héros,
A fuir auſſi fallurent ſe réſoudre,
Voyant ſur eux fondre leurs fiers rivaux.
Comme l'on voit le lièvre de ſon gîte
Tout effaré ſe lever au plus vite,
Quand il entend des levriers jappans ;
A toutes jambes il court à travers champs ;
Les chiens légers, après lui s'allongeant,
Avidement courent à ſa pourſuite.
S'il peut gagner un boſquet dans ſa fuite,
Il eſt ſauvé ; les chiens le pourſuivant,
Pour le lancer en vain perdent leur temps.
Tels échappés de la main homicide
Du fier Chaſot, plus redouté qu'Alcide ;
Tremblans d'effroi, les hullans, les houſards
Rentrés au camp maudiſſaient les haſards.

Fin du premier Chant.

CHANT SECOND.

O ! MES amis, craignons tous de médire ;
C'eſt un poiſon mortel que la Satire :
Qui brocarda ſans remords ſon prochain,
Eut ſa revanche ; & dès le lendemain,
Mordu d'autrui, ne penſa plus à rire.
Bien pis encor ſont de certains auteurs,
Dont les bons mots, avoués au Parnaſſe,
Ont entrepris, libres dans leur audace,
Des thèmes faits pour des profanateurs.
  Me garderai de pareille aventure ;
Pour plaiſanter s'offrent tant de ſujets ;
Et les dévots, oiſeaux de triſte augure,
De tout côté me lanceraient leurs traits.
Notre guide eſt la loi de la nature.
Belle, ſans fard, auſſi ſimple que pure,
Elle bannit la ſuperſtition ;
Mais elle apprend ce qu'à l'être ſuprême,
On doit de culte & d'adoration ;
Tant par amour de lui que de ſoi-même.
  Mais dans le monde il eſt certaines gens,
Des rêves-creux, des fous viſionnaires,
Qui vont braillant ; & du haut de leurs chaires
Se font des dieux ſelon leurs caractères,
Toujours cruels & toujours puniſſans ;
Et qui damnant tous les mortels charmans,
Les font griller par d'éternels tourmens ;
De tous les ſots forment une cohorte :

Gens bien choisis, tous élus, tous chéris,
Et pour lesquels Saint Pierre ouvre la porte,
Et les admet au benoît paradis.
Amis, comment souffrir de tels affronts ?
C'est au bon-sens faire lourde avanie,
Que de damner la bonne compagnie.
De ces fous-là, qui jugent sans raison,
Les gens d'esprit enfin se vengeront.
Mon cher lecteur, si hardiment je grimpe
Jusqu'au sommet de l'éclatant Olympe,
Ne penses point que ce soit les vrais cieux,
Dont j'ose ici te faire la peinture ;
Plus librement je puis parler de ceux
Qu'ont fabriqués l'erreur & l'imposture,
Et l'intérêt de quelques rêves-creux ;
Bref, en un mot, je ne parle que d'eux.
Le bruit que fait la gente furibonde,
Qui rampe ici sur la face du monde,
Ses démélés, ses débats, ses excès,
Ses intérêts, ses guerres, ses procès ;
Tout ce qu'on fait d'heureux ou de funeste,
Tout fut prévu, réglé par les arrêts,
Qu'en prononça toute la cour céleste.
Or écoutez : ces peuples d'ennemis,
Qui se battaient comme des Amadis
Dans un recoin de notre petit globe,
Qui de l'Olympe aux regards se dérobe ;
Fixaient sur eux les Saints du paradis :
On n'y parlait presque plus d'autre chose ;
Et chaque Saint ayant pris fait & cause,

Les uns difaient : Sommes Autrichiens ;
D'autres ligués : Nous fommes Pruffiens.
Ce que de Saints avait produit la France,
Etaient de droit zélés pour l'alliance ;
Mais tous les Saints à Vienne, à Brunn fêtés,
Pour le Lorrain etaient tous bien portés.
Ceux-là portaient, deffous leur auréole,
Cocarde verte, affiche du parti ;
Des rubans verts chamaraient leur étole.
Le monde au ciel était bien perverti !
Au bon vieux temps chacun, fuivant la règle,
Dévotement chantait Alleluia ;
On eût feffé quiconque eût fait l'efpiègle,
Ou de chanter un moment s'ennuya ;
C'était alors une vraie monarchie.
En vieilliffant, le bon père éternel
Laiffait aller la police du ciel ;
Il s'en fit lors une hiérarchie.
Le paradis était comme une cour ;
Il y régnait l'intrigue & la cabale.
Aux chaftes fœurs les Saints fefaient l'amour ;
Tout préfentait des objets de fcandale ;
On y voyait la difcorde infernale.
C'était alors un dangereux féjour.
Dans le déclin de l'éternel vieux père,
On fe fauvait par compère & commère ;
L'un, en léguant fon bien par teftament,
A des frappards d'un très-riche couvent ;
L'autre, en payant, efcamotait fon ame
Aux durs tourmens de l'éternelle flamme.

Chacun avait étudié comment
Tromper du ciel la fureur vengereſſe,
Malgré l'horreur de ſa ſcélérateſſe.
Lorſque la mort s'approchant à tâtons,
Par le collet ſaiſit le miſérable,
En ſe vouant ſoudain à ſon patron,
Et ſe ſignant, on déroute le diable.
On fait des vœux aux Saints de grand renom.
On ſe confeſſe à quelque jéſuite,
Et l'on reçoit avec de l'eau bénite,
Un paſſe-port ſigné pour le Cocyte,
Avec la meſſe & l'extrême-onction.
Alors le Saint, auquel le mort ſe voue,
Pour ſoutenir ſa réputation,
Au paradis le protège & l'avoue.
Et chaque Saint ayant eu de tout temps,
Dans notre monde un nombre de cliens ;
Jugez combien le ciel en ſes murailles
Avait alors raſſemblé de canailles.
Quant aux grands Saints, c'étaient tous impoſteurs,
Qui, ſe forgeant eux-mêmes des oracles,
En vrais fripons opéraient des miracles,
Dont on croyait les cieux mêmes auteurs ;
Et la très-ſainte & ridicule égliſe,
Dévotement, par bref, les canoniſe,
Et les voila comme Saints reconnus.
Telle était donc alors la cour céleſte ;
Un compoſé de comiques abus,
(Pour le bon ſens nourriture indigeſte)
Auxquels, ma foi, le monde ne croit plus.

Imaginez

Imaginez un amas de chanoines,
Prêtres, curés, mille fortes de moines,
Tous pêle-mêle enfemble entaffés.
Imaginez, fi vous pouvez, des anges,
Des chérubins, vers le haut bout placés;
Des féraphins, des trônes, des archanges,
Pour bien chanter de bonne heure châtrés.
Imaginez au milieu d'eux que brille
Du vieux papa la célefte famille :
Près de fa dextre on voit avec fon fils
Une beauté, reine du paradis :
Beauté, fefant enfans en fon jeune âge,
Et confervant toujours fon pucelage.
O mes amis ! ah que c'eft bien dommage
Qu'on ait perdu dans nos jours tant maudits
De ces temps-là l'antique & bon ufage !
On voit encor dans ce brillant taudis
Les quatre grands & les petits prophètes;
Quelques hébreux, rafibus circoncis,
Refplendiffans, comme on voit les planètes.
Ah ! vous voilà, cher Luther & Calvin
Au paradis, en chauffes & pourpoint !
Tant mieux pour nous que là font hérétiques;
Y font encor bien d'autres fchifmatiques,
Qu'y place au moins la fuperftition.
Là, j'aperçois le grand Saint de la Mecque :
On va donc là fur fon opinion ?
Tandis que vous, Horace & Cicéron,
Virgile, Homère, & Socrate & Sénèque,
Vous grillez tous à l'éternel charbon.

Mais c'eſt l'enfer, c'eſt l'empire du diable,
Qu'on nous aſſure être le mieux peuplé ;
Ce que la terre a vu de plus aimable,
Doit pour jamais être là-bas brûlé.
Là s'engloutit le monde & la nature,
La reſpectable & ſage antiquité,
Et notre race, & la race future.
Car les dévots, par imbécillité,
A l'infernale & ſombre majeſté
Ont aſſigné la pauvre humanité.
Par cette loi, tant injuſte & tant dure,
Rien ne reſta pour la divinité ;
Si bien on fit que Dieu créa le monde,
Non pas pour lui, mais pour l'eſprit immonde.
Mais laiſſons-là ces ſtériles docteurs,
Et leur ſyſtème, & leur fou de partage ;
Et revenons, après ce verbiage,
A notre objet. Oui, mes chers auditeurs,
Dans cette cour que je viens de dépeindre,
Cour où les Saints excitaient des rumeurs,
Le roi des cieux, rêvant, ſe mit à craindre
Quelques complots, quelques traits de noirceur.
Ce n'aurait point été choſe nouvelle,
Un jour un ange, appelé Lucifer,
Qui dans les cieux avait fait le rebelle,
Fut relégué dans le fond de l'enfer.
Tout ce qui fut, peut arriver encore ;
Pour quoi c'eſt bien lorſque rien on n'ignore,
Voyant le mal tout doucement venir,
De l'étouffer ſans le laiſſer grandir.

Le roi des cieux ainſi plein de prudence,
Prévint le mal ; l'archange Michael,
Ce courier des choſes d'importance,
Fut député vers le peuple éternel,
Pour l'amener d'abord à l'audience.
Les cordons bleus s'approchent le plus près
De ce grand roi, qui mettant ſa couronne
Et s'apprêtant à lancer ſes décrets,
Va ſe placer ſur ſon immenſe trône.
Ce trône eſt fait d'argent, d'or, & d'airain ;
Et Belzébut, à la forge infernale,
Le travailla de ſa griffe au burin :
Il y grava l'aventure fatale
De ſa révolte & de ſa triſte fin :
Par ſon exemple & ſon cruel deſtin,
Avertiſſant tous les Saints à cabale,
De réprimer tout penſer trop mutin.
Dans cette cour, tout comme dans une autre,
Légers y ſont Meſſieurs les courtiſans ;
Le Saint nouveau, le martyr & l'apôtre
Y font auſſi les fiers, les ſuffiſans.
Le trône était négligé de ces gens.
Tous ces faquins de moines & de prêtres
Au paradis feſaient les petits-maîtres,
Diſaient : Ce trône eſt l'œuvre des méchans.
A l'hiéroglyphe on ne peut rien connaître ;
Que des reliefs aillent donc ſe repaître
Nos rêves-creux, nos docteurs, nos pédans.
Mais cependant le divin interprète,
Tout bouſouflé, ſonnait de la trompette.

C'eſt là des cieux l'immortelle étiquette,
Pour annoncer que le roi veut parler,
Et que chacun des Saints doit écouter.
Je crois, Meſſieurs, leur dit le bon vieux père,
Quand vous aurez appris la grande affaire
Dont il s'agit, que n'aurai pas beſoin
De réveiller votre illuſtre courage ;
Car vous n'avez jamais, ou peu du moins,
Ouï tenir tel important langage.
Quand je voudrais même la ſupprimer,
La choſe, hélas ! parle aſſez d'elle-même,
Et ſemble à tous ici vous reprocher
De vos devoirs la négligence extrême.
Là le bon père héſitant, bégayant,
Sent ſa mémoire & ſa langue égarée.
Saint Auguſtin, de loin l'apercevant,
Lui dit : Grand roi de la voûte éthérée,
S'il me ſouvient du temps antérieur,
Lorſqu'autrefois j'étais encor rhéteur,
Avant d'avoir ma métropolitaine ;
Ce diſcours là je ſavais tout par cœur,
Il n'eſt de vous, ma foi, mon cher ſeigneur,
Et vous l'avez pillé dans Démoſthène.
Ce n'eſt, mon roi, ni bienſéant ni beau,
De nous donner du vieux pour du nouveau.
Le bon papa, ſurpris de ce reproche,
Lui dit : Hélas ! ſi mon diſcours s'accroche,
Ce n'eſt ma faute ; enfin l'âge vieillit ;
Et je n'ai point dans ce beſoin extrême,
Le beau puîné de l'eſſence ſuprême,
Mon fils cadet, le gentil ſaint eſprit.

En pareil cas, il me souffle à l'oreille.
Il est allé, selon ce qu'on m'a dit,
Pour assister (& pour faire merveille)
Au Vatican dans la pompe & le bruit.
Sa sainteté, qui, dans sa grande église,
Dans ce moment nouveau Saint canonise,
Un Saint que tous vous ne connaissez pas,
Qu'on a tiré squelète de sa tombe,
Cet anonyme, après un long trépas,
Doit recevoir, sortant du catacombe,
Un bel étui; puis le baptisera.
Bientôt après des miracles fera;
Et son idole, ayant par-tout sa niche,
A l'entour d'elle à deux genoux verra
Le scélérat, l'imbécille & le riche.
Dans les bons jours sa fête on chommera.
Mais revenons enfin à ma harangue.
Mes chers enfans, si je déclame mal,
Prenez-vous en à ma pesante langue;
Si m'entendez, c'est-là le principal.
Or, écoutez! Dans ce séjour royal,
Où dès long-temps je fais ma résidence,
J'ai seul versé dessus l'humaine engeance
Egalement & les biens & les maux,
Que j'ai puisé de ces deux grands tonneaux.
Si le destin par fois me contrecarre,
Et me prétend asservir sous sa loi,
Je le retiens, mon pouvoir le rembarre,
Et lui fais voir que je suis seul le roi.

Mais vous, mes Saints, mes fils, mes chers apôtres,
Que j'avais cru plus ſages que les autres ;
Au paradis, devant moi, ſous mes yeux,
Vous élevez les fronts ſéditieux.
Selon qu'en dit à chacun ſa faconde ;
Chacun de vous veut gouverner le monde.
Dites ! pourquoi ſuis-je donc dans les cieux ?
Hier, regardant par ma longue lunette,
Je vis deſſus la petite planète
Deux nations, qui, s'entrechicottant,
Un grain de ſable entre elles diſputant ;
Et vous voilà d'abord en mouvement ;
Aucun de vous entre ſoi ne s'accorde,
On prend parti, chacun prétend briguer ;
De ſon côté ne tirant qu'à ſa corde,
L'œil égaré, ſoufflé par la diſcorde,
Se mêle ici de nuire ou protéger,
A vous ne tient de me faire enrager.
Si l'on m'échauffe, on me fera réſoudre
A vous chaſſer bien loin de mes états ;
A vous lancer ma redoutable foudre,
A vous proſcrire, à vous réduire en poudre.
Mais pour le coup je ne le ferai pas.
Sachez du moins qu'en ces lieux pacifiques
Je ne veux point de vos trames iniques ;
Que je puis ſeul régler comme il me plaît
Le ſort humain, ſans que l'on en raiſonne.
A cet eſſaim de frelons qui bourdonne,
J'enjoins ici, je commande & j'ordonne,
D'être tranquille & d'être ſatisfait !

Il dit : les Saints les yeux baiſſés ſur terre,
Genoux tremblans, & joignant les deux mains,
Le dos courbé, craignant tous le tonnerre,
Au fond du cœur peſtaient ſur leurs deſtins.
Il ſe fit même un ſilence ſi morne,
Qu'on aurait dit, que les Saints, tant parlans,
Etaient muets, enchantés, ou giſans.
Mais, comme à tout le temps met une borne,
Lorſque la peur ſe fut calmée un brin,
Le vieux babil reprit ſon ancien train.
Alors lui dit Saint maître Borromée :
Grand roi, ſouffrez qu'un de vos immortels
Oſe parler : L'Autrichienne armée,
Mon nom fameux, mon culte, mes autels,
Oui, tout s'en va dans ce jour en fumée ;
Si ne voulez punir des criminels,
Dont la fureur eſt contre eux animée ;
Exaucez-moi ! Certes il a raiſon,
Dit l'autre Saint (c'était Népomucène),
Vous voulez donc, comme en votre maiſon,
Au pur haſard laiſſer notre domaine ?
L'Autrichien reſpecte mes vertus.
Il n'eſt de Saint, dans tout ce nombre extrême,
Qui reçut tant d'images, de tributs,
Qu'en érigea pour moi ſeul la Bohème.
On fait là-bas ce qu'on doit à mon nom ;
Voyagez-y, l'on y voit ma ſtatue
Sur les chemins, même ſur chaque pont,
Malheur, paſſant, à qui ne me ſalue !

Mais ſi jamais ces incrédules chiens,
Qui ne croyant en vous, grand roi, qu'à peine,
Si, dis-je, un jour on voit les Pruſſiens
Victorieux chaſſer le bon Lorraine;
Qui diable alors ma fête fêtera ?
Et vous, bon roi, vous même, prenez garde
(Car tout de bon la choſe vous regarde),
Tout le premier on me ruïnera;
Et dans ma niche on m'abandonnera.
Le Pruſſien, qui ſur moi ſe haſarde,
M'ayant vaincu, ſur vous ſe tournera.
Il n'avait pas achevé ſa harangue,
Lorſqu'en fureur lui dit Saint Wenceſlas:
Tais-toi, fripon, déclamateur ſans langue,
Vil raviſſeur de mes anciens états.
J'étais moi ſeul patron de ce royaume,
Quand un beau jour, lâche, tu t'aviſas
De m'imiter, feſant mon ſecond tome;
Que nouveau Saint tu t'impatroniſas:
Alors mon culte à ton autel paſſa.
Le doux Jéſus qui, tout ſurpris, l'écoute,
Dit: Wenceſlas, vous n'y voyez donc goutte.
Meſſieurs les Saints, rengainez vos exploits;
Vous avez tous empiété ſur mes droits.
Vous, des dévots avides paraſites,
Avant le temps que miracles vous fîtes,
J'étais moi ſeul adoré des humains;
J'avais moi ſeul l'honneur des proſélites:
Mais à préſent on ne voit que des Saints,

Qui ſe ſervant d'une ruſe profonde,
M'ont enlevé le culte de ce monde.
Le bon papa lui dit tout doucement :
O ! mon cher fils, ne ſoyez colérique.
J'avais jadis dans le commencement,
De l'univers ſeul toute la pratique.
Lorſque tu vins, le monde fanatique,
Par ſon inſtinct ſuivant le changement,
Planta, pour toi, ma ſeigneurie antique ;
Je le ſouffris t'aimant fort tendrement.
Mais laiſſons-là l'aigreur & la diſpute ;
Voyons ici qui nous protégerons
Des combattans de ces deux nations.
C'eſt ce qu'il faut, en deux mots, qu'on diſcute ;
Puis je prendrai mes réſolutions.
Calvin, Luther, très-bas ſe proſternèrent ;
Les Pruſſiens au roi recommandèrent :
Et Géneviève, & tous les Saints français
Par leurs diſcours très-fort les appuyèrent.
Alors parut éclatante d'attraits,
Pleine d'appas, plus touchante & plus belle ;
Qu'au paradis oncques ne fut pucelle,
Sainte Hédevige ; elle approcha du roi,
D'un air ſoumis, & d'un maintien modeſte ;
Dans ſes beaux yeux brillait l'ardente foi ;
Et bref, c'était une beauté céleſte.
Sa belle bouche allait donner la loi,
Et décider la querelle funeſte,
Dont la Bohème était pleine d'effroi.

Elle approcha d'une façon unie,
Aux pieds du père on la voit accroupie,
D'une des mains lui preſſant les genoux,
De l'autre main au menton le careſſe,
Lui dit : Grand roi, mon eſpoir eſt en vous !
Jadis prenant pitié de ma jeuneſſe,
Me dégageant de l'humaine faibleſſe,
Sainte je fus chez mon défunt époux.
Aſſiſtez-moi, que dans ces jours proſpères
Tous mes parens reſſentent vos faveurs.
A tous ces Saints ils font peu de prières,
Mais votre amour remplit ſeul tout leur cœur.
Les Pruſſiens compoſent ma famille,
Et leurs rois ſont mes plus purs rejetons.
Ne ſouffrez pas qu'un vil Saint les étrille ;
Couvrez-les tous deſſous vos ailerons ;
A vous, Seigneur, Hédevige ſe voue.
En même temps elle vous l'amadoue ;
Onc on ne vit avec tant de ſplendeur,
Corps féminin ſi ſouple & ſi flatteur.
Le bon papa ſent ſon ame attendrie ;
Vous le voulez ; je dois vous exaucer ;
Un léopard de la fière Hircanie
N'aurait le cœur d'oſer vous refuſer,
Dit-il. De loin bonne dame Marie,
S'impatientant, pleine de jalouſie,
De ce diſcours eût voulu ſe mêler.
Chacun le voit ; le roi lui dit : Ma mie,
Vous aimerais bien plus, ſi de l'envie,

Lorfqu'il me plaît à Saintes de parler,
Vous ne fentiez fi fouvent la furie ;
Il eft befoin d'apprendre à vous calmer.
Alors, parlant à Sainte Géneviève,
Il dit : Prenez mon redoutable glaive,
Dont autrefois, par mes décrets divins,
L'ange vengeur défit les Philiftins,
Et fecondez l'effort des Pruffiens ;
Ce font les fils de ma charmante fille.
Chère Hédevige, ordonnez aux deftins ;
Et, confondant les fiers Autrichiens,
Comblez d'honneur votre heureufe famille.
Ces derniers mots qu'il dit à haute voix,
Font treffaillir & les cieux & la terre ;
Et ces accens, plus forts que le tonnerre,
Mettent les Saints confus en défaroi.
L'ange leur dit : Le roi vous congédie.
Que chaque Saint, vaquant à fes emplois,
Aille à préfent régir fa monarchie :
Tous dans l'inftant fe lèvent pour fortir.
Comme l'on voit la preffe s'éclaircir,
Lorfqu'à Grodnow la Pologne inquiète,
En grand tumulte a rompu fa diète ;
Ainfi les Saints s'empreffent de partir.
Dame Marie, attelant fa mafette,
Fendant les airs, défcend droit à Lorette,
Là, dans ce temple un miracle pofa.
L'hôtellerie où la dame accoucha
Du doux JESUS, jadis en Idumée,
Tout à l'entour flaire fa renommée.

Saint Pierre à Rome auſſi-tôt s'envola ;
Sur un grand coq le bon Saint ſe percha.
C'était ce coq qui par trois fois chanta,
Lorſque l'apôtre en ſcélérat, en traître,
Son doux Jesus par trois fois renia.
Aucun des Saints autant on ne fêta ;
Honneur ſe fait à Rome le Saint-père,
De ce qu'il eſt ſucceſſeur de Saint-Pierre.
Légèrement ſur ſa meule à moulin,
Saint Nicolas traverſa l'hémiſphère ;
Pour Péterſbourg partit le Calotin,
Y ranimer ſa cendre qu'on révère.
Antoine alors part à califourchon,
Piquant des deux, il preſſe ſon cochon :
Ce Saint des porcs eſt l'auguſte patron.
Ah ! vous voilà, le coloſſe de Rhode :
Ce n'eſt pas lui, c'eſt un Saint hors de mode,
Le grand Chriſtoph, de l'inconſtant clergé
Dans un recoin ſans culte négligé.
Un autre part, il veut chommer ſa fête.
Vous oubliez, Saint Denis, votre tête ;
Reprenez-la, car malgré les dévots,
Sans tête, un Saint fait rire les badauds.
Là Saint François, tout criblé de ſtigmates ;
Ce preux martyr encor couvert de ſang,
A gros bouillons ſortant des quatre pates,
Et jailliſſant de ſon généreux flanc ;
S'en va tout droit dans un riche couvent.
Ce jour ſa châſſe en pompe ſe promène ;
Et le gardien & les religieux,

Et les dévots que fourniſſent tous lieux,
Qu'à pareil jour on trouve à la douzaine ;
Suivent le Saint d'un air humble & piteux.
A ſon honneur ils fêtent la neuvaine,
En s'enivrant d'un vin délicieux.
J'ai la berlue, ou je crois, Dieu me damne,
Parmi ces Saints que j'aperçois un âne !
Pourtant n'eſt pas celui-là qui parla,
Quand Balaam autrefois le monta ;
Mais c'eſt celui qui le ſauveur porta,
Lorſque l'hébreu célébrant ſon entrée,
Jéruſalem, de palmes décorée,
Juſques au temple un jour l'accompagna.
Cet animal ſur une vapeur bleue,
Va dans Milan, pour retrouver ſa queue.
Là, tous les ans, de l'animal béat
On donne au jour ce beau membre en ſpectacle.
Prêtres y ſont en grand pontificat,
A deux genoux attendant le miracle,
Et célébrant ſa fête avec éclat.
Le bon Janvier, avec ſon auréole,
Comme un éclair va trouver Don Carlos ;
Il fait bouillir ſon ſang dans la fiole :
Tout pleins de joie en ſont ces bons dévots.
Le doux Joſeph, ce mari ſi modeſte,
Pauvre Vulcain de la troupe céleſte ;
Et les vieux Saints, comme Hercule, Samſon,
Mars, Machabée, & Gabriel, Mercure,
Tous trop âgés, reſtent à la maiſon ;
Ils n'étaient plus que des Saints en peinture.

Mais, ſi j'avais une langue d'airain,
Et des poumons comme Eole ou Zéphire,
Ami lecteur, comment pourrais-je enfin
Te tout conter, & tous ces Saints te dire ?
Un an entier ne ſaurait me ſuffire.
Mais ſi voulez de l'immortelle cour
Avoir chez vous la liſte générale ;
Un almanac tout du long vous étale
Et chaque Saint, & ſa fête, & ſon jour.
Mais après tout, ce ne ſont mes affaires ;
Venons aux Saints qui me ſont néceſſaires,
Dont nos héros ont tous les deux beſoin.
Vers le Lorrain part Saint Népomucène ;
Sur un rayon il ne ſe percha point.
Tout confondu, du ciel ſortant à peine,
Il gagne enfin ſon métropolitaine ;
Dans Prague il va ſe percher ſur ſon pont.
Il veut pourtant ſoutenir ſon renom,
Et ranimer les ſoldats de Lorraine.
Pas ne croirez ce qu'il imagina.
Deſſus ſon pont le bon Saint ſe tourna ;
Aux Pruſſiens il montra le derrière ;
Aux gens Lorrains ſa béate viſière :
Tout auſſitôt au miracle on cria.
Pendant le temps, qu'au lieu d'un vrai prodige,
Saint Népomuc étale un vain preſtige,
Que fites-vous ? ô divine Hédevige !
Muſe, dis-moi comment ſes belles mains,
Qui maîtriſaient l'Oracle des Deſtins,

Pour relever la pruſſienne tige,
Lors préparaient du mal aux fiers Lorrains.
  Elle n'admet aucun repos ni trève ;
Toujours parlant, conſultant Géneviève ;
D'avance ayant ajuſté ſes accords,
On va bientôt voir jouer ſes reſſorts.
  Alors des cieux la nombreuſe aſſemblée
S'était déjà des portes écoulée ;
Et traverſant le vaſte champ des airs,
Avait rempli cet immenſe Univers :
Les uns en France, & d'autres en Autriche,
Etaient venus ſur les ailes des vents ;
Et chaque Saint, de retour dans ſa niche,
Humait déjà l'odeur de ſon encens.

Fin du ſecond Chant.

CHANT TROISIEME.

IL n'eſt pour nous qu'heur & malheur au monde;
J'ai ſouvent vu dans ce ſiécle félon,
Que la fortune aveugle & vagabonde
A couronné un faquin, un fripon ;
Et la vertu des hommes tant prônée,
Dans l'indigence au ſort abandonnée,
Souffrir l'opprobre & languir en priſon.
Quand le deſtin aigri nous perſécute,
Fût-on Céſar, Pompée, ou Scipion ;
Pendant un temps on ſe défend, on lutte;
Mais on périt, s'il réſout votre chute.
O mes lecteurs, ſi vous ne m'en croyez,
Le verrez bien, quand ceci vous lirez,
Quand de Darget vous apprendrez l'hiſtoire.
Ce fait tragique & ce complot d'horreurs,
Sera toujours préſent à ma mémoire;
Le ſouvenir m'en arrache des pleurs.
Or écoutez : L'Autrichienne armée
En ayant vu ſes deſſeins échouer,
Etait encor abattue, alarmée;
Le bon Charlot s'entendait bafouer.
Le mordant Stein, à l'ironique mine,
Sur le Lorrain éguiſant ſes brocards,
Par ſes bons mots, ſans fin, le turlupine;
Et ſes propos lâchés, ſans nuls égards,
De bouche en bouche allaient de toutes parts.

Dan

Dans l'univers bientôt la renommée
Avait ces bruits rapidement femée.
Ce monftre affreux paraît d'abord petit ;
En moins de rien il s'accroît & grandit ;
Jufques aux cieux atteint fa tête énorme,
Et de fes pieds il touche les enfers.
L'étrange oifeau, même en volant, s'informe
De ce qu'on fait & dit dans l'univers.
Sous chaque plume, ô prodige, ô merveille !
Il a des yeux, des bouches, des oreilles :
Il va d'un pas d'orient en occident ;
Et publiant les vérités, les fonges,
Et des fecrets, & fouvent des menfonges,
Divulgue tout d'un babil imprudent.
Dans les deux camps ce monftre malfefant
Avait tout dit ; on n'entendait que rire.
Le bon Charlot en fon cœur en foupire ;
Hélas, faut-il que fi dévot aux Saints,
J'aye ici-bas d'auffi cruels deftins !
S'écria-t-il. Mais Collowrat l'approche :
Prince, dit-il, pourquoi donc ce reproche ?
Si vous fouffrez dans ce monde maudit,
Dans l'autre aurez l'immortelle couronne :
Ce n'eft qu'à ceux que le monde profcrit,
A qui le ciel après la mort la donne.
Il faut fouffrir les tribulations,
Le fer, le feu, les macérations :
Quand nous avons fenti ces maux infignes,
Encor des cieux fommes-nous tous indignes.

Le preux Rofière entend avec chagrin
Ce difcoureur fi doux, fi débonnaire :
Vous raifonnez, dit-il, en capucin ;
Il faut ici parler en militaire.
Prince, excitez votre feu naturel,
Aiguillonnez votre illuftre courage,
Avant la nuit effacez votre outrage,
Courez venger votre honneur & le ciel.
A ce difcours le Lorrain fent renaître
Nouvel efpoir : il dit : Sans nous commettre,
Ayons raifon de notre affront cruel.
Sitôt au camp on projette, on raifonne :
Au dur Franquin échut l'enlèvement ;
Il doit avoir l'honneur du dénoûment ;
Pour ce grand coup tout s'apprête & s'ordonne.
Saint Népomuc huché deffus fon pont,
Penfait tenir en fes mains la victoire.
Sainte Hédevige en rit avec raifon ;
Elle favait ce qu'elle en devait croire,
Et fe moquait de ce projet bouffon.
Elle aborda fa chère Géneviève,
En lui difant d'une façon briève ;
Ma fœur, je n'ai jamais parlé français ;
Je ne veux point commettre un barbarifme,
Et du marquis amufant les laquais,
Me faire huer pour quelque germanifme.
Chargez-vous donc de ce foin important ;
Qu'il fache enfin ce qu'un Franquin barbare,
Chez l'ennemi de malheur lui prépare ;

Que dans le camp bien ſe barricadant,
Il ſoit ſur-tout circonſpect & prudent.
   Lors de Paris la divine patronne
Va par les airs chercher le gros marquis,
Sainte à l'inſtant traveſtit ſa perſonne,
Elle prend l'air des gens de ſon pays,
Elle ſe met en homme du beau monde;
Imaginez les charmes d'Adonis,
Et d'Apollon taille & crinière blonde.
   L'air éventé, l'œil vif, le ris fripon
Accompagnaient ſa tête moutonnée;
Et ſon grand nœud fermé ſous le menton,
Et ſa chemiſe en dentelles ornée,
Et ſes manchettes à patte de pigeon,
Et ſes bas blancs tirés juſqu'à l'échine,
Ses eſcarpins avec rouges talons,
Et ſon habit chamarré de galons,
Feſaient valoir ſurtout ſa bonne mine.
   Le gros marquis alors ſe promenait
Aux bords de l'Elbe, avec ſon cher Darget.
   Elle lui dit: Valory, je vous aime,
Quoique couriez de catins en catins.
Si ce n'était votre imprudence extrême,
Qui me fait craindre un jour pour vos deſtins,
Je ne ferais certes venu moi-même,
Pour vous donner quelques avis benins.
   Jeune muguet, vous plaiſantez ſans doute,
Donneur d'avis à barbe à poil folet,
Savez peut-être écrire un doux poulet
Dit le marquis, qui de rien ne ſe doute.

Elle répond : Penſez ce qu'il vous plaît :
Si ne prenez bien garde à votre tente,
Dès cette nuit on vous enlèvera ;
L'Autrichien depuis long temps invente
Un tour maudit, & qui vous ſurprendra.
Mais Valory ſur un tel fait plaiſante :
D'où ſavez-vous, dit-il, ce qu'on fera ?
Me prendre moi ! Je voudrais voir le drôle,
Qui de ſang-froid jamais m'approchera. . .
Allez, allez, cette idée eſt bien folle. . . .
En même temps paraît un auréole,
La Sainte prend un corps tout délié ;
Telle qu'on voit une vapeur ſubtile.
Le bon Darget en eſt émerveillé,
Le gros marquis reſte tout immobile,
Et de frayeur preſque pétrifié.
Puis raſſemblant la force qui lui reſte,
Il dit de l'air d'un excommunié :
Inſtruiſez-nous, beau farfadet céleſte :
Etes-vous donc un ange ou le démon ?
Et, s'il vous plaît, comment eſt votre nom ?
La bonne Sainte auſſi-tôt lui répond :
Reconnaiſſez, gros marquis, Géneviève.
Je viens ici vous ſauver, cher élève,
Des noirs complots d'un Saint archifripon.
Se proſternant, il ſe ſigne, il ſe frappe :
Sainte, dit-il, mon eſpoir eſt en vous.
Il veut trois fois embraſſer ſes genoux ;
Et par trois fois le fantôme s'échappe.

La Sainte part plus prompte qu'un éclair ;
De ſon éclat, cette immenſe carrière
Semble embraſée ; elle trace dans l'air
Un grand ſillon, tout brillant de lumière.
Comme l'on voit au haut du firmament,
Dans leur ellipſe effleurant les planètes,
A longue queue arriver les comètes,
Illuminer des cieux l'immenſe champ,
Rapidement s'échapper aux lunettes
De l'aſtronome, au ciel les obſervant ;
Ce phénomène au vulgaire tremblant
Semble annoncer la peſte en maux féconde,
La guerre, ou bien la prompte fin du monde,
Que l'aſtrologue a prévu clairement.
De même alors que diſparut la Sainte,
Le gros marquis étant tranſi de crainte,
Reſta long-temps dans l'étourdiſſement.
Darget très-bien le ſoutient, le raſſure ;
Il releva cette heureuſe aventure ;
Puis tous les deux conſultent prudemment :
Que faut-il faire ? Irons-nous tout-à-l'heure,
Pour ſureté, changer notre demeure ?
Auprès du camp était un petit bourg,
C'était un lieu très-peu digne d'eſtime ;
Il dut pourtant être fameux un jour.
O ! Jaromirs, nom mal né pour la rime,
Comment pourrai-je, en chevillant mes vers,
Placer ton nom diſcordant à l'oreille,
Peindre tes murs abattus & déſerts,

Et l'aventure à nulle autre pareille,
Qui pensa mettre un gros marquis aux fers ?
C'est dans ce bourg, que, pis qu'un allobroge,
Le gros marquis imprudemment se loge.
On lui donna, par prédilection,
De preux guerriers une forte cohorte,
Qui tous veillaient à l'entour de sa porte,
Pour conserver ce grand Palladion.
O profondeur d'esprit & de lumière !
Que pensez-vous ? Ce prudent émissaire
Fesant garder la porte de devant,
Abandonnait la porte de derrière,
Qui procurait facilité plénière,
Pour le projet de son enlèvement.
Or, apprenez que dans cette chaumière
Régnait sur-tout l'infame trahison :
Suborné fut l'hôte de la maison,
Par un Franquin, monstre de crocodile,
Qui va jouer son rôle comme Achille.
Et, sans avoir le talent du Bernin,
Je puis, lecteur, te faire la peinture
De ce palais, de ce taudis vilain,
Où du marquis se passa l'aventure.
Sans ornement & sans architecture,
Figurez-vous un boucan clandestin.
On n'y flairait, ma foi, nulle odeur d'ambre ;
On n'y trouvait que deux appartemens ;
Au bon Darget fut celui de devant,
Et dans le fond le marquis prit sa chambre.

La nuit arrive & Valory ſe couche :
Le gros marquis dormait comme une ſouche,
Et tout auprès, le fidèle Darget,
De ſes exploits célèbre Coryphée,
Dormait déjà dans les bras de Morphée,
Après avoir fini ſon chapelet.
Alors des cieux deſcendit du haut faîte
Patron Etienne au viſage vermeil,
Il ſe plaça juſtement ſur la tête
Du bon badaud, dans ſon premier ſommeil.
Mon fils, dit-il, dormez comme une bête,
Quand à l'entour, guidé par le malin,
Pour te ſaiſir on voit rôder Franquin.
Darget s'éveille & tout ſon corps friſſonne ;
Il ſe rendort, comme il ne voit perſonne ;
Le farfadet tout auſſitôt revient,
Et de nouveau lui tient même langage :
Craignez, dit-il, un prochain eſclavage.
Il eſt déjà deux heures après minuit ;
On carillonne, il ſe fait un grand bruit ;
Et le pandour, avide de pillage,
Entre, en forçant la porte de Darget.
Dans ce péril, pour le bien de la France,
Le badaud tint très-bonne contenance ;
Et ſe ſentant pris dans le trébuchet,
Il s'écria d'une voix pathétique :
Qui cherchez-vous ? Nous cherchons le marquis.
Nous en voulons à votre politique,
A la vaiſſelle, à vos meubles de prix.

C'eſt moi qui ſuis l'envoyé de Paris,
Leur répondit ce prudent domeſtique ;
Prenez ces ſacs pleins de nouveaux louis.
En même temps cette troupe pillarde
Fait table raſe en cet appartement ;
Soit par bonheur, ou bien ſoit par mégarde,
Aucun n'entra dans le poele joignant.
Ce bruit affreux d'abord frappe l'oreille
Du gros marquis, qui ſoudain ſe réveille ;
Et ſans reſſource il ſe ſerait perdu,
Si, deſcendant de la voûte céleſte,
Le farfadet ne fût d'abord venu,
Pour l'aſſiſter dans ce moment funeſte.
Hors de ſon lit, criant tout éperdu,
Il va ſortir & ſe livrer tout nud,
En attitude, au vrai très-immodeſte,
Entre les mains de ces cruels brigands.
La bonne Sainte, au divin pucelage
De l'éventail cachant ſon beau viſage,
Par les bâtons lorgnait de temps en temps,
(Femelles ſont coquettes à tout âge)
Dans ce danger, miracles opérant,
Sur ce marquis fougueux & frénétique,
Elle répand un ſommeil léthargique.
Au même temps ces félons, ces bandits,
Penſant avoir trouvé la pie au nid,
Ont enlevé Darget, dans la poſture,
Dont il ſortit des mains de la nature ;
Penſant tenir, par cet exploit bouffon,
Des Pruſſiens le grand Palladion.

Au corps-de-garde accourut Hédevige;
Elle cria : Monſieur le caporal,
Aſſiſtez-nous, votre devoir l'exige;
Chaſſez d'ici le raviſſeur brutal!
Tandis qu'en hâte une troupe cruelle
Traînait Darget au travers du jardin,
Toujours pillant, groſſiſſant ſon butin,
Le caporal feſait pleuvoir ſur elle
Du plomb mortel l'épouvantable grêle.
Onc Ruſſien n'a dans ſes chaſſes d'ours,
Défait un nombre auſſi conſidérable,
Que Jaromirs vit d'ames de pandours,
Dans cette nuit deſcendre droit au diable.
Pauvre Darget, pris par tes ennemis,
Et fuſillé par tes meilleurs amis,
Dans ce péril extrême, inévitable,
Ah! qui t'aida de ſon bras ſecourable?
Qui te ſauva deſſous ſon aileron?
Ami lecteur, ne reſte point en peine,
Je vois des cieux deſcendre maître Etienne,
Du bon Darget ce fidèle patron :
Lorſque la mort de tous les côtés fauche;
L'honnête Saint lui tint lieu de plaſtron,
Et détourna les coups à droite, à gauche.
Le dur Franquin, ignorant ſon erreur,
Fuyait toujours, le cœur rempli de joie;
Il s'applaudit déjà du vain honneur
Qu'on lui fera, lorſqu'on verra ſa proie.
Ni plus ni moins, Darget nuds-pieds trottait,
Juſqu'aux genoux s'enfonçait dans la boue,

Gelait de froid, fesait étrange moue ;
L'épine aussi le pied lui déchirait ;
Et le badaud de tout son cœur jurait
Contre le sort, qui des hommes se joue.
  Toujours pestant & toujours avançant,
Il a déjà couru plus d'un grand mille,
Lorsque le jour tout doucement venant,
Surprit la troupe auprès du camp volant,
Où le Franquin avait son domicile.
  Ce scélérat fesant l'homme civile,
Dit à Darget : Monsieur l'ambassadeur !
Je suis fâché de la triste aventure,
Dont, il est vrai, je suis l'heureux auteur ;
Et si nuds pieds, sans habit, sans voiture,
Venez ici, c'est un petit malheur.
  Pour consoler votre douleur cruelle,
Et tempérer votre premier effroi,
Vous mangerez dessus cette vaisselle,
Qu'hier à vous, aujourd'hui n'est qu'à moi.
  Sur ce sujet tous les deux s'éclaircirent,
Comme croirez, très-mal se satisfirent ;
Car sans détour le généreux Darget
Lui déclara d'abord ce qu'il était :
Et dans le temps que Darget développe,
De son malheur, le plaisant quiproquo,
L'Autrichien croit tomber en syncope.
  Serai-je donc compté pour un zéro ?
Vengeons l'honneur, que le destin maitrise !
S'écria-t-il, & ce chien de Français
M'enlèvera dans ce jour, pour jamais,

D'une brillante & pénible entreprise
Tout le succès, par ma folle méprise.
Ah ! malheureux, fourbe, qui que tu sois !
Ah ! ravisseur de mon plus bel exploit !
Tu vas périr, & payer ma bêtise !
Il dit, & tire un large coutelas,
Et le tournant trois fois dessus sa tête,
Cet inhumain tout furieux s'apprête,
A lui jeter d'un coup le chef en bas.
Un vieil Hongrois tout doucement l'arrête ;
Je crois, Franquin, que vous n'y pensez pas ;
Notre devoir exige qu'on amène
Chaque captif au camp du bon Lorraine :
Ménagez donc celui-ci tout exprès,
Car il nous peut révéler des secrets.
Il dit : d'abord Franquin, quoiqu'avec peine,
Fait un effort, se modère & rengaine.
Mon cher lecteur, si tu prétends savoir,
Si ce Hongrois n'était pas une sainte,
Fort à propos usant de cette feinte,
Comme en avez dans ce livre pu voir :
Ah ! pour le coup, il n'est en mon pouvoir
De l'expliquer ; car dessus cette affaire,
Mon chroniqueur sut prudemment se taire :
En remontant même jusqu'à Turpin,
Sur ce sujet on n'éclaircirait rien.
Pensez-en donc ce qu'il vous plaît d'en croire,
Car ce fait-là ne fait rien à l'histoire.
Le dur Franquin changea d'abord de ton
Vers le badaud ; ce féroce lion

Devint traitable & doux comme un mouton ;
Même il lui fit des excuſes paſſables.
Chemin feſant on gagne la forêt,
D'arbres touffus, obſcurs, impénétrables,
Où le ſoleil ne peut percer jamais
De ſes rayons brillans & favorables.
Dans un endroit plus ſombre & plus épais,
Un haut rocher tout couvert de cyprès,
Forme en ſon ſein une affreuſe caverne ;
Il ſemblait voir les portes de l'Averne.
C'était l'endroit où Franquin réſidait ;
Il avait là ſon horrible repaire ;
De l'antre fort nombre de gens de guerre.
Ah ! vous voilà ; bon jour ! Qu'avez-vous fait ?
A-t-on pillé ? La priſe eſt-elle bonne ?
N'aurons-nous point notre part au butin ?
L'on s'embraſſa, l'on conte & l'on raiſonne
Sur les hauts faits de l'illuſtre Franquin.
Appercevant Darget ſans camiſole,
Ils crient tous : Viens-çà, viens-çà, le drôle !
Tu fus ſervi par des valets adroits !
Tu caches encor peut-être une piſtole ;
Donne toujours ; ſommes ruſés matois !
Le bon Darget garde un maintien modeſte ;
Ses pieds étaient meurtris & déchirés,
Ses membres tous preſque défigurés ;
Ses yeux tournés vers la voûte céleſte,
D'un ſuppliant il emprunte le geſte.
Franquin leur dit : Cet homme eſt mon captif ;
Donnez-lui donc un bon confortatif ;
Dans ma caverne, à l'inſtant qu'on le ſoigne.

Ces gens fesaient diligente besogne,
Car le Franquin était expéditif;
Deux grands pandours avec un air paterne
Mênent Darget au fond de la caverne.
Figurez-vous un antre obscur & sourd,
Où ne perça jamais le moindre jour.
Darget non plus en entrant ne vit goutte :
Il vint d'abord dans une immense voûte;
Il n'avança qu'aux tremblantes lueurs
De deux lampions, il suit ses conducteurs :
Sous le rocher une profonde route
L'amène enfin au gîte des voleurs :
On y respire une vapeur impure.
Par un hasard, la bizarre nature
Semble avoir fait ce lieu rempli d'horreurs,
Pour recéler ces cruels détrousseurs :
Là presque au bout il entre en une grotte.
Franquin le suit : il dit : Qu'on le décrotte;
En s'empressant, deux rustiques beautés,
Portant un seau chacune à leurs côtés,
Prennent Darget; on le lave, on le panse,
On le parfume, on le frotte d'essence.
Qu'on me l'habille, ajouta le Franquin.
On court, on vient, maîtresse, concubine;
L'on va fouiller dans la cave au butin;
L'une lui donne une chemise fine,
Dont la cravatte est de point de Maline,
Et qu'on pilla sur quelque Prussien;
L'autre lui chausse un petit escarpin,
Fait pour un pied plus mignon que le sien;

Une autre encor ſur ſes épaules charge
Un bel habit, & trop long & trop large,
Que Franquin prit dans la guerre du Rhin.
Pour finir l'œuvre, on offuſque ſa face,
En le couvrant d'un feutre à large audace.
Franquin lui dit : Mangeons, j'ai ſoif, j'ai faim ;
Canailles, allons, qu'on ſerve le feſtin.
Alors on voit des ſoi-diſantes vierges,
Dreſſer la table & la charger de cierges,
Que quelque autel avait contribué,
Ou que Franquin s'était attribué.
On étala la vaiſſelle polie,
Que ce pandour au marquis enleva ;
Darget lui dit : Cette vaiſſelle unie
Fut par Germain à Paris arrondie :
Ah ! dit Franquin, tant plus elle vaudra.
Quarante plats ſur la table on porta,
De mets exquis raſſemblés à la ronde,
Des agneaux gras, des poulets qu'on vola ;
Car on feſait payer à tout le monde.
Le malheureux payſan Bohémien
Etait pillé comme le Pruſſien.
Rien ne coûtait, on feſait bonne chère ;
On s'engraiſſait des malheurs de la guerre.
On fait venir le champagne mouſſant,
Qui pétilla bientôt dans chaque verre,
Le port-à-port, le tokai jauniſſant,
Vin butiné, volé furtivement.
On en ſabla coup ſur coup des raſades ;
Et puis l'on fit grandes fanfaronnades.

Darget fournois, ne bafrait qu'à regret
De tant de mets volés qu'on lui fervait,
Il ne mangeait qu'autant qu'il faut pour vivre.
Mais fur le tard arrivent les catins !
On les careffe, on baife, on les enivre,
Non pas d'amour, mais de différens vins.
O mes amis ! comment puis-je pourfuivre,
Et vous conter leurs propos libertins ?
Ne penfez pas, que la délicateffe
Soit en ufage, en de pareils amours :
Figurez vous plutôt ce que l'ivreffe
Peut infpirer de féroce aux pandours.
On y voyait des filles effarées,
De la jeuneffe & des grâces parées,
Au dur Franquin, à ces fiers raviffeurs,
Et par l'audace & par mille fureurs,
Dans ces cachots indignement livrées.
Dans les momens qu'ils comblaient leurs plaifirs,
En détournant leur innocente bouche,
Verfaient des pleurs & pouffaient des foupirs ;
Ils auraient pu, par leurs cris, adoucir
Et le panthère & le tigre farouche.
Ces fcélérats, qui n'avaient le cœur bon,
Ni plus ni moins remuaient du croupion ;
On aurait dit, voyant ces mœurs étranges,
Que les démons y violaient des anges.
A ces plaifirs, ces brutaux, ces félons,
Font fuccéder la plus craffe débauche :
Raffafiés des délices connus,
Ils enfilaient la route par la gauche,

Et s'enivraient de plaifirs défendus.
Enfin laffés de leur fale aventure,
(Car on revient trop tôt de ces abus)
Buvaient du vin autant que la nuit dure ;
Franquin fur-tout écumait de luxure :
Et le fouper touchait à fa clôture.
Quand des pandours viennent tous morfondus,
Donner avis d'une belle capture.
Aux champs voifins ces brigands avaient pris
Un grand troupeau d'agneaux & de brebis,
Poulets, cochons, cierges d'une chapelle,
Et du curé la gentille donzelle,
Et du bailli la fille encor pucelle,
Et maints ducats dont ils ne dirent mot,
Sur l'intérêt, ce n'eft chofe nouvelle,
Même un pandour, pour voler, n'eft pas fot.
Il faut d'abord qu'on règle les partages ;
Pour nous feront, amis, les pucelages ;
A ces pandours, dit Franquin, nous laiffons
Le brandevin, les vaches, les cochons.
En mugiffant, la grotte fait entendre
De leurs clameurs répétées en fon antre,
Les infenfés & bourdonnans échos.
Ils crient tous : Renonçons au repos.
Lors les pandours quelques porcs gras tuèrent,
Et par morceaux égaux les partagèrent ;
Cherchent du bois ; des veines d'un caillou
Ils font fortir, le frappant fur un clou,
En pétillant, de vives étincelles ;
Le foufre en feu allume les chandelles ;

Le

Le bois s'embrafe, on rôtit les morceaux,
En les couvrant tous d'une double graiffe;
Et puis fervant les éclanches, les dos,
Couchés fur l'herbe, ils mangent à leur aife;
Ainfi que dit le chantre d'Ilion;
Content chacun fut de fa portion.
Au dur Franquin on amena les belles,
Douces beautés, fringantes demoifelles,
Que le brutal aimait par paffion.
Au beau milieu de ces cruels gens d'armes,
On voit paraître, éclatante d'appas,
Jeune tendron, où brillaient tous les charmes.
Cette beauté, qu'on prit à Ménélas,
Dont le rapt mit toute l'Afie en armes,
Au bon Priam caufant chaudes alarmes,
De fes attraits, certes, n'approchait pas.
Elle n'était comme vous (les princeffes!)
Toujours beautés, quand vous êtes alteffes;
Et qui perdez vos grâces, vos attraits,
Quand on vous voit fans toutes ces richeffes
Et ces bijoux, dont offufquez vos traits.
Elle arriva parmi tous ces vacarmes,
Toute éplorée & fe fondant en larmes;
Dans le fommeil, hélas! on avait pris
Ce beau tendron, chez fes parens chéris,
Dans des habits, dont la fimple parure
N'ajoutait rien aux dons de la nature.
Ses vêtemens font propres, mais unis.
Sous fon corfet une gorge naiffante,
Allant, venant, aux curieux préfente

Deux boutonneaux, élaſtiques, gentils,
Moitié couverts d'une boucle flottante ;
Un teint, grand Dieu ! de roſes & de lys ;
Deux beaux yeux noirs à prunelle brillante,
Des yeux, dont part une flamme éloquente ;
En arc deſſus ſe courbent ſes ſourcils ;
Puis à baiſer une bouche qui tente ;
Quand le corail de ſa lèvre charmante
Eſt ſéparé par l'amour & les ris,
Trente-deux dents de blancheur raviſſante,
Rendent les cœurs inſenſibles, épris.
Ajoutez-y taille d'une déeſſe,
Un pied cochois, de Vénus la jeuneſſe :
Et telle fut la touchante beauté,
Dont ces bandits s'étaient rendus les maîtres.
  Elle parut au milieu de ces traîtres,
Avec un air rempli de majeſté ;
Et ces brutaux, ſans nulle humanité,
Allaient d'abord ſe jeter ſur leur proie,
Lorſque Franquin leur fit ce beau diſcours :
  Qu'à la douleur ſuccède enfin la joie !
Conſolons donc ce captif par l'amour !
Pour moi, d'ailleurs, j'en ai déjà de reſte,
Et malgré moi me faut être modeſte ;
Voyez ce qu'eſt un honnête pandour ;
A vous, Darget, ſera cette pucelle :
Allez, cueillez cette roſe nouvelle.
  Darget ſentit l'aiguillon de la chair ;
Mais il entend une voix lamentable :
Ah ! juſte Dieu ! ſuis-je donc en enfer ?

Oui, belle Aurore, en ce ſéjour coupable,
Franquin, peut-être, eſt pis que Lucifer.
Ayez pitié, bon Seigneur charitable,
De ma jeuneſſe & d'un ſort déplorable!
Lui dit la belle en tombant à genoux.
J'étais promiſe, & mon futur époux
Ne peut m'aider de ſon bras ſecourable;
Ayez, Seigneur, pitié de ma vertu!
Diſant ces mots, tout un torrent de larmes
De ſon viſage inondait tous les charmes.
Franquin s'écrie: Ah! qu'on faſſe cocu
Ce prétendu, ce jeune époux en herbe:
Allons, jetez dans ce moule ſuperbe,
Jeune Français, bien ourdi, bien coſſu.
Deſſus l'amour le bon Darget prélude,
Il en ſentait toute la plénitude;
Dans le moment qu'il était réſolu
De s'enivrer de ſa béatitude,
Son bon patron s'en étant aperçu,
L'arrêta court, & le badaud rengaine;
Entre ſes dents peſtant ſur Saint Etienne.
Tel près d'un lac, ſouvent un limaçon
De ſa maiſon ſort ſa tête gentille,
Au grand ſoleil rampe dans le limon;
Mais s'il entend du bruit ou quelque ſon,
Se repliant ſoudain dans ſa coquille,
Il ſe reſſerre en petit peloton.
Ainſi Darget, à l'ame généreuſe,
Vit diſſiper certain malin démon,
Que poliment on nomme Cupidon;

Et dont Moïſe en ſa bible cauſeuſe,
Fit un ſerpent, dont Eve curieuſe,
Pour ſon malheur, eſſaya tout du long.
Le bon Darget, plus froid qu'aucun glaçon,
Dit à ſa belle : Aimable malheureuſe,
De vos vertus je prends compaſſion ;
Je ſuis, hélas ! pour le viol mauſſade,
Ne craignez point de moi quelque enfilade ;
Je payerai plutôt votre rançon.
Il prend ſa main, la raſſure & conſole.
Franquin, qui voit Darget ſe refroidir,
Dit : Eſt-ce en France ainſi que l'on viole ?
Eh ! quand au fait voudrez-vous donc venir ?
Hélas ! Seigneur, nos triſtes deſtinées
Sont en vos mains, ô Franquin généreux !
Cette beauté de grâces tant ornée,
Et ces appas divins & merveilleux,
Seront-ils donc, dans ce ſéjour funeſte,
Abandonnés au déſir immodeſte
De l'impudique & du premier venu ?
Ah ! reſpectez ſon âge & ſa vertu ;
Et rendez-lui ſa liberté première. . .
Pauvre Français ! dis plutôt ton bréviaire ;
Répond Franquin, en ſe moquant de lui ;
De violer c'eſt la mode aujourd'hui.
Mais, répliqua d'une façon ſoumiſe,
L'autre en rêvant . . . d'un moyen je m'aviſe ;
S'il vous plaiſait d'accepter de l'argent,
Je payerais à beaux deniers comptans
La liberté de cet aſtre adorable.

Ce marché-là plut fort à ce brigand.
Oui, lui dit-il, si tu m'en donnes . . . tant . . .
Qu'elle aille alors, pucelle invulnérable,
Dans sa maison rejoindre son amant.
Pour cette fois, intérêt détestable !
Tu fus du moins aux humains secourable ;
Car tu sauvas des mains d'un insolent
La jeune Aurore aussi belle qu'aimable,
Sans qu'on lui fit d'outrage en ce boucan.

Fin du troisième Chant.

CHANT QUATRIEME.

C'EST un grand point que d'être vertueux ;
Mais dans ce ſiècle on eſt peu raiſonnable :
Soyez fripon, ſcélérat, vicieux ;
On paſſe tout ſi vous êtes aimable.
Heureuſement pour lui le bon Darget,
Et l'un & l'autre également était.
Pour le Franquin épuiſé de débauche
(Car ne croyez qu'un brigand, qu'un pandour,
Toujours guerroie & ſans ceſſe chevauche :
Rien ne tarit plus vite que l'amour).
Le Franquin, dis-je, ayant pris tout le jour
Repos qu'il faut pour réparer ſes forces,
Ne ſentant plus ſes paſſions féroces,
S'en vint trouver le badaud dans ſon lit.
Je viens chez vous, dit-il, car je m'ennuie ;
Ne veux ſortir car il fait de la pluie :
Mais contez-moi, captif pour mon profit,
Votre deſtin, vos exploits, votre vie ;
Car les Français, dit-on, ſont bons conteurs.
Darget répond à ces propos flatteurs :
Ce me ferait faveur bien ſingulière,
Si je pouvais amuſer Franquini :
Seigneur, je n'ai qu'un mauvais conte à faire,
Je le ferai du moins ſimple & uni.
Le ſort fâcheux qui dès long-temps m'oppreſſe,
M'a fait, Seigneur, naître d'une ducheſſe :

Mon père fut, je crois, un inconnu,
Qu'un feu fecret rendit le bien venu.
Malheureux fruit d'une illicite flamme!
On m'éleva bien loin de mes parens :
Puis, pour former de bonne heure mon ame,
Me retirant de ces honnêtes gens,
On me pourvut tout jeune, d'une place
Dans un couvent, au collège d'Ignace ;
Et là, fous l'œil d'habilles profeffeurs,
Je dus, Seigneur, achever mes études ;
Mais qu'un démon, auteur de mes malheurs,
M'y fit paffer par des épreuves rudes !
On me trouvait quelque peu de beauté,
Et dans l'efprit de la vivacité.
Un profeffeur, écumant de luxure,
Me careffant avec malignité,
En m'amenant chez lui dans fa clôture,
Me fit, un jour, offerte tant impure,
Que je lui dis avec févérité :
Va, monftre affreux, tout couvert de fouillure,
Dont les défirs révoltent la nature ;
Cours dans l'oubli chercher l'impunité
De tes forfaits, de ta brutalité.

Bientôt un autre également m'entraîne ;
Je le repouffe un peu, je le rengaine ;
Mais à la fin tant fondirent fur moi,
Que n'ayant plus dans le couvent d'afile,
Et dans un âge encor tendre & débile,
Je me fentis intimider d'effroi.

L'un me difait : Ne favez pas l'hiftoire ;
Vous y verrez des héros pleins de gloire,
Tantôt actifs & tantôt patiens,
A leurs amis fouples & complaifans.
Tel pour Socrate était Alcibiade,
Qui, par ma foi, n'était un Grec mauffade ;
Et tels étaient Euriale & Nifus ;
En citerais, que fais-je ? tant & plus.
Jules-Céfar, que des langues obfcènes
Difaient mari de toutes les Romaines,
Quand il était la femme des maris.
Mais feuilletez un moment Suétone,
Et des Céfars voyez comme il raifonne.
Sur ce regiftre ils étaient tous infcrits ;
Ils fervaient tous le beau Dieu de Lampfaque.
Si le profane enfin ne vous fuffit,
Par le facré dirigeons notre attaque.
Ce bon Saint Jean, que penfez-vous qu'il fit,
Pour que Jesus le couchât fur fon lit ?
Sentez-vous pas qu'il fut fon Ganymède ?
Pour renchérir fur tout ce qu'on a dit,
J'appellerai Don Sanchez à mon aide ;
Lifez-moi bien l'article vingt & neuf
De fon divin traité du mariage ;
Vous y verrez que votre efprit tout neuf
Doit de fes mœurs faire l'apprentiffage.
Tous les recteurs s'écrient : Il a raifon !
Dans le moment, le grand diable fait comme,
Fondent fur moi ces brandons de Sodome ;
Et pour avoir la paix dans la maifon,

Nécessité fut de n'être févère ;
Je devins donc leur malheureux plaftron ;
Et lorfqu'en rut fe fentait quelque père,
J'étais, hélas ! fa monture ordinaire.
Ainfi voyez que mon cœur vertueux
Fut malgré lui plongé dans cet abyme.
Oui, le destin dans ce monde orageux,
A la vertu nous force comme au crime.
Je ne pus donc éviter mon deftin ;
Mais excédé du rôle féminin,
Je défertai de l'école d'Ignace,
Et me fauvai, un jour, de bon matin,
Chez un enfant de la grâce efficace ;
Pour me venger de mes ribaux déçus,
Je m'enrôlai deffous Janfénius.
Autres tyrans, autres mœurs, autre école !
Saint Auguftin, Pafcal, Arnaud, Nicole,
Etaient cités fans fin, fans nul propos :
De ce parti c'étaient les grands héros :
L'enthoufiafme égarant leurs dévots,
Forgea dès lors pour eux nouveaux miracles :
Des fous perclus fautent fur des tombeaux.
Des gens fenfés donnèrent ces fpectacles !
On exorcife, on rêve des oracles ;
Et tant on fit que le fage Louis,
Bien défendit miracles à Pâris*.
Pour moi, voyant les fourbes de l'Eglife,
Dévots fripons, que l'intérêt divife ;

* L'Abbé Pâris.

Bien résolu de n'y point m'embarquer,
Et me sentant du goût pour le grand monde,
Dans cette route errante & vagabonde,
J'osai pour moi du bien pronostiquer.
 Me voilà donc libre des hypocrites;
Et dans Paris parmi les Sybarites,
On voit ce peuple aimable, doux, charmant,
Qui chante & rit, sans cesse se remue
(Car dans Paris chacun a la berlue) :
Comme l'on voit les flots de l'Océan
Amoncelés, lorsque la mer reflue;
Ainsi paraît l'impétueux torrent
D'un peuple entier, d'une immense cohue,
Qui sans raison court & remplit la rue.
 Paris connait plus d'une déité;
La principale est la Galanterie,
A ses côtés placez la Nouveauté;
Ce sont, seigneur, les dieux de ma patrie.
Et si voulez à la communauté
Joignez encor les fureurs de la mode:
Lors connaitrez & culte, & loix, & code,
Qui réglent tout dans leur société.
 A ces loix-là toujours je fus fidèle;
Des papillons je devins le modèle;
Et je parvins, & par soins & par art,
A copier les airs d'un petit-maître.
 Lors dit Franquin : Cela peut fort bien être :
Mais conte-moi, disgracié bâtard,
Véquis-tu donc à Paris du hasard ?

Non, dit Darget, j'y fis des vaudevilles
Et des romans, qu'on vend, & qu'on vendra
A nos oiſons, aux badauds imbéciles,
Tant qu'à Paris des nigauds on verra.
Je fis d'abord la *princeſſe ſenſible*,
Et puis après les *bijoux indiſcrets*,
Et *l'Acajou*, livre inintelligible ;
Et ſur les *chats* j'oiſai faire un eſſai ;
Et de *gris-gris* j'ébauchai quelques traits,
Le *payſan* * m'éleva juſqu'aux nues ;
La *payſanne* eut preſque des ſtatues ;
A tout compter je n'aurais jamais fait :
Le bel eſprit fournit mal la cuiſine :
De Saint Amand † je craignis la famine,
L'invention, fille de l'intérêt,
Pour cette fois, détourna ma ruine ;
J'imaginai, & je fis des pantins. . . . .
Quel mot barbare, en refrognant ſa mine,
Cria Franquin : Ce ſont des mannequins,
Lui dit Darget : figure diſloquée,
Ses membres ſont découpés de carton ;
Un fil les joint, dans l'air l'ébranle-t-on ?
Son jeu la rend mobile & détraquée,
C'eſt le dernier effort de la raiſon,
Que le pantin ; il vous ſert d'interprête ;
Auprès du ſexe il fait contes d'amour ;
Un cœur timide, une flamme diſcrète,
Par le pantin parvient enfin au jour.

* Le Payſan Parvenu de Marivaux.

† Poëte, qui mourut preſque de faim.

Pour honorer dans la ville & la cour
Ma découverte, utile & fortunée,
Elle servit d'époque à cette année;
Evalués en bons deniers comptans,
De ces pantins j'eus cent vingt mille francs.
Lors je donnai dans le goût des voyages :
Rien ne peut tant former les jeunes gens :
De nos Français me lassaient les visages ;
Je souhaitais voir d'autres habitans.
De mon pays je pars pour la Hollande;
Je vois par-tout faces de contrebande,
Des gens épais & grossiers, & lourdauds ;
Je ne crus pas être parmi des hommes,
Comme, du moins, nous autres Français sommes.
Figurez-vous un peuple d'escargots,
Toujours glacés, animaux aquatiques,
Tant que poissons pour le moins phlegmatiques,
Qui dans une heure articulent deux mots.
Je me compose, & d'un air doux & sage,
Je leur demande, & de quoi vivez-vous ?
De nos troupeaux nous pressons le laitage ;
Nous vendons tous du poivre, du fromage ;
Comme marchands, sommes un peu filous.
L'Europe entière est notre tributaire,
Et nous savons la plumer & la traire.
Comment, leur dis-je, êtes-vous gouvernés ?
Jadis foulés d'oppresseurs obstinés,
Dans notre sang noyant leur tyrannie,
De leurs débris nâquit la liberté ;
Quittes des rois & de la monarchie,

Changeant un nom, parmi nous redouté,
Trente tyrans ont occupé leur place.
Ainſi voyez, quoique le Belge faſſe,
Qu'il ne ſaurait jamais rompre ſes fers.
Républicains, nous rampons ſous des traîtres
Au lieu d'un roi nous avons mille maîtres,
Quand on nous croit libres dans l'univers.
De ces bourgeois, le plus coſſu m'invite,
Dans ſa maiſon à lui rendre viſite;
Moi, je l'accepte auſſitôt poliment.
Une ſervante, en me voyant, me prend
Deſſus ſon dos, me charge lourdement;
Et ſe traînant, en feſant la tortue,
Me fait paſſer au travers de la rue;
Puis ſur le ſeuil de la porte venue,
Me décrottant impitoyablement,
D'un grand ſeau d'eau me lava bruſquement.
Je leur demande: Eh! que prétend-on faire?
C'eſt, me dit-on, grande civilité,
Aux étrangers toujours très-néceſſaire,
Pour conſerver chez nous la propreté.
Puis on me fait entrer dans la cuiſine.
Depuis trente ans onc on n'y fit du feu;
Eſt-ce en ce lieu, leur dis-je, que l'on dîne?
Que dites-vous? Quel blaſphême, grand Dieu!
Ces lieux ne ſont point faits pour notre uſage;
Nous n'habitons point ces appartemens;
Nous nous fourrons, pour un plus grand ménage,
Dans notre cave, & ſommes fort contens.

La propreté, déeſſe de céans,
Occupe ſeule ici les logemens.
Lors il me prit tout d'un coup un ſourire,
Dont je ne pus empêcher les éclats ;
Mon gros bourgeois, qui n'aimait la ſatire,
Dit ſéchement : Les Français ſont des fats.
Je lui réponds : Il vous plait de le dire !
Dans le moment, mon homme, rempli d'ire,
Me fait jeter des eſcaliers en bas ;
M'accompagnant de valets, de ſervantes,
Jettant en l'air mille cris très-aigus,
Me convoyant d'injures élégantes,
Juſqu'au moment qu'ils ne me virent plus.
Abandonnons pour jamais cette terre,
Partons, diſais-je, allons en Angleterre ;
Mes compagnons, chacun de ſon côté,
Qui n'avaient pas de ſort plus favorable,
Pour ce pays plein d'animoſité,
Me diſaient tous : Allons plutôt au diable.
Un grand vaiſſeau, bâti pour le tranſport,
Le même jour nous charge ſur ſon bord ;
On leve l'ancre, & la mer blanchiſſante
Nous ſoulevait ſur ſon onde écumante ;
La voile s'enfle & nous fendons les flots ;
Et le pilote, & différens ſignaux,
Font manœuvrer les bras des matelots.
Un vent de Sud d'un ſouffle favorable,
Nous fait raſer la ſurface des eaux :
Les paſſagers boivent & rient à table,
Même aucun d'eux ne préſageait des maux,

Mais tout-à-coup le vent tourne à la ronde;
Le temps noircit, l'air ſifle, le ciel gronde;
La nuit ſurvient, & dans l'obſcurité,
Notre vaiſſeau, tantôt précipité
Juſques au fond d'une abyme profonde,
Tantôt au ciel eſt relancé par l'onde.
La foudre tombe, & les brillans éclairs
Tout à l'entour embrasèrent les airs.
Soudain le mât briſé par la tempête,
Tombe en feſant un fracas furieux;
Le gouvernail heurté ſe fend en deux;
Aux matelots tremblans tourne la tête.
Enfin voguant au gré des vents fougueux,
Nous entendons un bruit épouvantable.
Contre un rocher, écueil inévitable,
Notre vaiſſeau de toutes parts troué,
Tout fracaſſé, lors était échoué;
Pouſſé des flots il tombe en mille pièces.
Mes compagnons aux cieux font des promeſſes;
A mon ſecours j'appelle mon patron:
Et Saint Etienne écoutant ma prière,
Me fait trouver le bout d'un aviron.
Pour cette fois je te tire d'affaire,
Me dit le Saint, car tu portes mon nom.
Deſſus ce bois pars à califourchon,
Mon vieux manteau te ſervira de voile;
Mon auréole, ô Darget! mon mignon,
Pour te guider, te ſervira d'étoile;
Ton cul adroit ſera ton gouvernail.

Bon Saint, lui dis-je, il n'eſt pas temps de rire ;
Plus de ſecours, un peu moins de ſatire.
Je vogue ainſi dans ce bel attirail ;
Bientôt mon corps n'y pouvait plus ſuffire ;
Tantôt couvert des vagues de la mer,
Et malgré moi buvant ſon ſel amer,
Prêt à périr par un nouveau naufrage,
Je fus pouſſé ſur le prochain rivage ;
Et n'étant guère éloigné de ce bord,
Me recueillant par un dernier effort,
Je gagne enfin l'Angleterre à la nage.
Qu'on eſt heureux de retrouver le port !
Franquin s'écrie, oui c'eût été dommage
De toi, badaud, babillard indiſcret !
De te noyer le Saint aurait bien fait !
Pourſuis toujours. Mes compagnons périrent ;
Jamais, ô Ciel ! mes yeux ne les revirent,
Peut-être ils ſont mangés par les harengs ;
Ils ſont damnés, ils ſont morts ſans confeſſe.
Quant à mon Saint, je lui tins ma promeſſe,
Et lui donnai deux cierges des plus grands.
Puis pénétrant dans ces lieux pacifiques,
Je dis : Hélas ! ces dogues britanniques
Habitent donc des lieux auſſi charmans !
Mais ſur ce bord, pourquoi plus me morfondre ?
Pour voir l'Anglais il faut aller à Londre.
J'arrive enfin, & dans le même jour
Je vois la ville & parais à la cour.

L'Anglais

L'Anglais mordant, trop fier en ſon domaine,
Nomme ſon roi le *Seigneur Capitaine*.
Il me reçut, & dit au général :
A ce Français montrez mon arſenal.
J'imaginais de le trouver plein d'armes ;
Mais point du tout : au lieu d'objets d'alarmes,
J'y vis d'abord des bottes, des chapeaux.
Lors, dit mon guide : Objets remplis de charmes !
A Malplaquet vous porta mon héros.
Ces éperons, lorſqu'il menait ſa garde,
L'ont bien ſervi dans les champs d'Oudenarde.
Mais tournez-vous, admirez donc ceci :
C'eſt du héros la redoutable épée,
Du ſang français à Dettingen trempée ;
Examinez, remarquez donc, voici. . . . .
Je l'interromps, tirant la révérence :
Ah ! j'ai trop vu le malheur de la France,
Dis-je d'un air qui plut au courtiſan.
Puis promptement de ce lieu me ſauvant,
Je me rendis d'abord au parlement.
Singes y ſont de la gente romaine,
Tous harangueurs, tous gens très-bien parlant,
Tant que croyez écouter Démoſthène ;
Mais pas toujours auſſi bien agiſſant.
Et leur vertu ne flaire pas trop baume ;
Très-libres ſont dans leurs diſcours diffus,
Ni plus ni moins ils ſont tous corrompus,
L'électorat gouverne le royaume.

Un ſimple Anglais eſt un original;
Plus ſingulière on trouve ſa folie,
Et plus il eſt applaudi du total,
Qui ne ſe croit ſous le pouvoir royal
Libre, qu'autant qu'on ſouffre ſa manie.
Ce peuple triſte a certain ſplin fatal.
On ſe pend là, comme ailleurs on va boire;
Et chaque jour fournit pareille hiſtoire.
Féroces ſont encor toutes leurs mœurs;
Pas ne voudraient qu'un ſeul de leurs auteurs
Ne fît jouer pièces ſur leurs théâtres,
Sans maſſacrer juſqu'aux moindres acteurs.
Mais plus encor ils ſont acariâtres
Dans le combat de leurs gladiateurs;
A demi-nuds je les ai vu combattre,
S'entre-frappant; & de leurs bras nerveux,
Tantôt parant, & s'eſcrimant tous deux,
Se faire entre-eux de mortelles bleſſures.
Epargnez-moi ces affreuſes peintures;
Bien mieux il vaut, Franquin, vous raconter,
Comme là-bas j'ai vu des grandes fêtes.
Tout Londre entier y vient preſque aſſiſter,
Sur un grand pré l'on ne voit que des têtes.
De leurs haras les plus légers chevaux,
Pour diſputer de viteſſe à la courſe,
Par trois fois font le tour de cet enclos.
Pour qui croyez que le prix ſe débourſe?
Ne penſez point que c'eſt pour le cheval
Qui l'a gagné, comme il vous doit paraître;

Mais par arrêt, par un procès verbal,
On vous l'adjuge au fainéant de maître.
  Je fus bientôt connu chez les Bretons.
On me mena dans les bonnes maiſons,
Et quelquefois auſſi dans les mauvaiſes;
Pour jeunes gens, dangereuſes fournaiſes!
Le tendre amour, qu'on ne peut amortir,
S'y voit ſuivi d'un triſte repentir,
L'on paye cher ces momens de faibleſſes.
  Il eſt à Londre un grand nombre d'abbeſſes,
Entretenant des Veſtales de nom,
Leur feu ſacré bientôt laiſſant éteindre;
Un jour Veſta les en punit, dit-on,
En leur feſant cuiſant & mauvais don.
  N'eſt que trop vrai; j'ai bien lieu de m'en plaindre,
Ce ſouvenir me fut cruel & long.
  Ces fiers Anglais ſont tous millionnaires;
Tréſors y ſont choſes fort ordinaires;
Juſques aux gueux y regorgent de biens.
  Ah! s'écria Franquin, ah! quelle terre,
Pourquoi, mordieu, n'y fait-on pas la guerre?
Que mieux vaudrait qu'avec ces Pruſſiens!
Triſtes héros, nation mal huppée,
Qui n'a de biens que la cape & l'épée:
Bien mieux vaudrait piller ces fiers Anglais.
Continuez. J'y fis une équipée.
Ils m'appelaient, vilain chien de français.
Bien enragé qu'un faquin, qu'un bélitre
Sur mon chemin m'honorât de ce titre,
Je réſolus enfin de m'en venger.

Et ne pouvant à cette race entière
Faire ſentir mon audace guerrière,
Avec un ſeul je voulus m'égorger.
A Londre on voit cette gent malhonnête,
Pour un ſheling ſe battre à coups de tête;
Et quelquefois parmi tous ces butords,
On peut trouver des ducs & des milords.
Montrons, diſais-je, en enfonçant mon feutre,
Que le Français n'eſt ſot, couärd, ni pleutre.
Je traverſais juſtement la cité;
L'on m'honora d'un compliment féroce.
Dans le moment je ſaute du carroſſe;
Et de l'ardeur me ſentant emporté,
Sur l'agreſſeur je me rue avec force:
Bras contre bras, genoux contre genoux,
Je le terraſſe & l'abats ſous mes coups:
Son ſang coulait, il tombe; & ce coloſſe
Devant le front ſe fait une ample boſſe;
Je crus avoir terminé ſes deſtins.
Le peuple accourt, il crie, il bat des mains:
Craignant pour moi dans ce danger extrême,
Je réſolus de partir la nuit même.
Sur un vaiſſeau j'arrive en Portugal;
J'y vis du roi le palais monacal.
Ce prince obtint de Rome, par ſoupleſſe,
Le rare honneur d'oſer chanter la meſſe:
L'eſprit porté pour le pontifical.
Il n'a jamais, de mains voluptueuſes,
Pu careſſer que des religieuſes.

Le cacaporc eſt le ſceptre du roi ;
En Portugal lui ſeul donne la loi :
Ruſtres, bourgeois, prêtres, noble, miniſtre,
Tout ſent les coups du cacaporc ſiniſtre.
J'allai pour voir un grand couvent qu'il fit ;
Des capucins il recherchait l'eſpèce ;
Gens en effet qui méritent crédit,
Et pour leſquels il brûlait de tendreſſe.
De m'encloîtrer alors quelqu'un m'offrit ;
Bien loin de moi je rejetai ſon offre.
Quoi ! voulez-vous, diſais-je, qu'on m'encoffre ?
Bref, pour peupler ce grand couvent maudit,
Cent grenadiers par force l'on choiſit,
Qui ſous le froc nazillant à matines,
A contre-cœur frappent des diſciplines.
Pour moi, craignant qu'un jour en ce moutier
Bien malgré moi l'on me fît naziller,
Je pris le large, & bien joyeux je gagne
Dans quelques jours les limites d'Eſpagne.
Là, je me crus à l'abri des malheurs :
Mais le deſtin contre lequel je lutte,
Juſqu'à préſent toujours me perſécute.
Amour fatal, je ſentis ton pouvoir :
Pour mes péchés une beauté céleſte,
Jeune nonnain, dans un couvent, modeſte,
Un beau matin m'apparut au parloir ;
Et je formai, hélas ! le plan funeſte
D'y retourner, l'admirer, la revoir.
Par le moyen d'un ingénieux prêtre,
Qui (pardonnez) feſait le maquereau,

J'eus le moyen d'approcher, de connaître
Cette nonnain, ce miracle ſi beau.
    Un rendez-vous me donne enfin la belle ;
J'entre au couvent à l'aide d'une échelle ;
Gardant encore, hélas ! pour mon malheur,
Un ſouvenir de la cruelle Anglaiſe ;
Mais ſouvenir cuiſant & plein d'horreur,
Qui me mettait au plus mal à mon aiſe,
    Juſqu'à quel point, traître & perfide amour,
Tu m'aveuglas dans ce funeſte jour !
Raiſonne-t-on, penſe-t-on, quand on aime ?
Les plus prudens en amour, ſont des fous ;
Car la raiſon cède au pouvoir ſuprême
De cet inſtinct qui commande ſur nous.
    De mon amour la fière tyrannie,
Et de mes ſens la flatteuſe manie,
Sur la raiſon mourante, à l'agonie,
L'ont emporté ; j'ignore mon état,
Et commettant un affreux attentat,
Je ſuis aux pieds de ma religieuſe :
Rendez enfin ma paſſion heureuſe,
Rare beauté, divine & radieuſe,
Oſai-je dire, en lui baiſant les mains.
    Mais ſa pudeur alarmait mes deſſeins,
Quand dans ſes yeux je remarquai du trouble
(Son cœur n'était diſſimulé ni double) ;
Je profitai de l'heure du berger.
    Plus tendrement de nouveau je la preſſe :
Il n'eſt plus temps, belle, de reculer ;
Ne fallait pas auſſi loin s'engager,

Lui dis-je ; enfin, ſoit amour ou faibleſſe,
La pudeur paſſe ; & l'aveugle tendreſſe
Va déſormais de l'honneur ſe venger.
Imaginez l'ardeur voluptueuſe
Dont je jouis de ma religieuſe !
L'amour brûlant, un plaiſir défendu ;
Tout conſpirait à ſoutenir ma flamme :
Au ſanctuaire, à la fin, parvenu,
Cette nonnain ſe convertit en femme.
Mais, juſtes Dieux ! quels furent mes forfaits !
J'abhorre encor ma noire ingratitude.
Sœur Amidon, que ce léger prélude
Vous a coûté de douloureux regrets !
Je ſuis confus, Seigneur, lorſque j'y penſe ;
Oui, de Veſta la ſévère vengeance
Devint le lot de ſes divins attraits.
De cette nuit, mon ame ſatisfaite,
Avant le jour, méditait la retraite.
Tendres adieux & doux embraſſemens !
Nous ajuſtons, comme font les amans,
Pour nous revoir, tous les arrangemens.
Je pars enfin ; mon échelle ſe caſſe :
Je dégringole avec un bruit affreux ;
Et tout mon ſang dans mes veines ſe glace.
Lors du couvent ſort un concours nombreux :
Quel eſt ce bruit ? Et qu'eſt-ce qui ſe paſſe ?
Diſaient les ſœurs, en jetant de grands cris.
Comme il ſe fait la nuit un grand vacarme,
Que le berger de bâtons fourchus s'arme,
Quand le loup vient au milieu des brebis :

Colin s'éveille, & fortant de fon gîte,
Deffus le loup, qui promptement s'enfuit,
De grands cailloux fait voler au plus vîte ;
Avec fon chien par le bois le pourfuit,
Et, s'il l'atteint, fous fes coups le réduit.
 Ainfi couché, fans voix & fans haleine,
Dans un moment le couvent m'entoura ;
Dieu fait comment alors m'apoftropha.
 Une nonnain difait : Ah, le voilà !
Quel facrilège ! ah, quelle ame vilaine !
Notre moutier il déshonorera !
 Une autre fœur aigrement ajouta :
Mon doux Jéfus ! quelle eft donc cette fcène ?
Je fuis d'avis, mes fœurs, que mieux vaudra
Le tranfporter dans la prifon prochaine,
Et ce matin on l'interrogera ;
Sinon, verrez que le monde, qui caufe,
Malignement les fœurs accufera.
 Tout le couvent approuva fort la chofe ;
Dans la prifon voifine on m'emporta.
Mon ame était demi-morte, engourdie,
Mais ma douleur la rappelle à la vie.
 Quand le couvent tout notre roman fut,
Lors, pour nous deux, bien pis encor ce fut.
Vous ne favez combien défefpérée,
Combien terrible eft la haine facrée ?
 Chez l'Efpagnol il eft un tribunal,
Moitié prélat, & moitié monachal,
Qui, s'acharnant fur le pauvre profane,
Jamais n'abfout, & toujours le condamne ;

Qui, par bonté, plein de l'amour de Dieu,
Vous fait brûler pour le bien de votre ame.
Tout à l'entour de ce funeste lieu,
De cent buchers au ciel monte la flamme,
On me traduit devant ce jugement ;
Un juge ayant plumes de chat-huant,
Me dégoisa ce discours gravement :
Ne crains-tu point, scélérat, impudent,
Du juste ciel la colère jalouse ?
De Jésus-Christ tu violas l'épouse !
Et non content de l'avoir fait cocu,
A la nonnain donnas le mal immonde !
Ah ! sacrilège, as-tu donc prétendu,
Dans ta fureur à nulle autre seconde,
D'empoisonner le benoît paradis ?
Pour quoi, félon, avec cérémonie,
Pour effrayer les mécréans esprits,
Ta peau demain sera dûment rôtie.
Il dit : d'abord les sbires en prison
Me font rentrer, après ce beau sermon.
Bien mal me prit de ma triste aventure ;
J'ai de tout temps fort haï la brûlure ;
Et ne voyant nul besoin de mourir,
A mon patron me fallut recourir.
Ah, bon patron ! lui dis-je ; ah, Saint Etienne !
Me verras-tu cruellement périr ?
Si chez l'Anglais j'abordai, non sans peine ;
Si ton pouvoir daigna me secourir ;
Si ton autel fut orné de mes cierges ;
Dans ce péril ne m'abandonne pas !

Le paradis eſt tout rempli de vierges ;
Nous n'en voyons preſque point ici-bas !
J'en ai voulu, pour ma part, tâter d'une :
Et ce Phénix, difficile à trouver,
Dans ce couvent, lieu de mon infortune,
Heureuſement s'eſt laiſſé déterrer.
Ah, mon bon Saint, faut-il tant de tapage,
Pour plus ou moins que ſoit un pucelage ?
J'ai même ouï des gens de grand renom,
Au pucelage ayant quelque ſcrupule,
Qui, le traitant de fou, de ridicule,
Ne le croyaient qu'un être de raiſon.
Si cependant j'en eus un en partage,
Ne m'enviez, bon Saint, cet avantage ;
Je n'ai jamais cueilli que cette fleur.
Si m'en croyez, détournez mon malheur !
Je me proſterne, & les cieux m'exaucèrent :
De la priſon les fondemens tremblèrent ;
Tout radieux, le Saint fendant le mur,
Me dit : Mon fils, je lis dans le futur.
Oui, les deſtins, qui ſur tes jours veillèrent,
Bien des revers encor te préparèrent,
Et des honneurs auſſi te deſtinèrent.
Un jour ton nom, dans un poëme obſcur,
Sera chanté dans le goût marotique.
Mépriſe donc ce ſénat fanatique !
De mon appui ſois dès à préſent ſûr ;
Si tu promets porter à mes chapelles,
Aux quatre-temps des offrandes nouvelles.

Je promis tout : le marché s'accomplit.
Il n'eſt fripon, il n'eſt ame ſi noire,
Qui droit au ciel n'aille ſans purgatoire,
Pourvu qu'un Saint y trouve ſon profit.
Ah ! c'eſt bien fait ; il faut que chacun vive ;
Je veux qu'un Saint reçoive un don gratuit :
La ſainteté, ſans profit, eſt chétive,
Cria Franquin. Et Darget pourſuivit :
De tous mes fers le bon Saint me défit :
Le géolier dans cette alternative,
Profondément à l'inſtant s'endormit.
Le Saint m'endoſſe un habit de jéſuite ;
Le verrou tourne & la porte s'ouvrit :
Vas, cours, dit-il, précipite ta fuite :
Par les chevaux ſaiſis l'occaſion !
Puis me donna ſa bénédiction.
De me ſauver, cher Franquin, j'eus grand'hâte ;
Fou, qui deux fois de ces chats-huans, tâte !
Ainſi qu'un cerf, que des chaſſeurs adraits
Ont entouré dans le fond des forêts,
Quand de ſa mort il voit quelque préſage,
Il part, s'élance, excitant ſon courage ;
En bondiſſant, il franchit les filets.
De même alors, je ſortis de l'Eſpagne,
Tout étourdi de ce terrible choc ;
Toujours pleurant ma funeſte campagne,
Toujours trottant ſur la haire & le froc.
J'arrive enfin d'Eſpagne en Italie.
Bien différent eſt ce pays latin,

De ce que fut l'ancienne Aufonie ;
Profond favoir, beaux arts, efprit humain,
Tout y paraît pencher vers le déclin.
L'Italien, entouré de ruïnes,
Enorgueilli d'illuftres origines,
Se croit encor un citoyen romain :
Et les prélats, abbés, moines & prêtres,
Y vivent tous fur la gloire & le nom
De ces héros, leurs illuftres ancêtres.
Parlez un jour à quelque Pantalon !
Il citera le temps de Cicéron,
Celui d'Augufte, & Côme de Florence,
Qui des beaux arts hâta la renaiffance :
Mais de citer ces temps modernes ? Non.
Les defcendans d'Emile & de Caton,
Se dévouant au Dieu de l'Harmonie,
Se font couper les fources de la vie,
Pour fredonner des airs de violon.
Tous barbouillés & de rouge & de plâtre,
Ces bons chapons font héros du théâtre ;
La nymphe Echo les adopta pour fils :
Tels les Romains fe font abâtardis.
Mais je l'avoue, oui, j'ai trouvé dans Rome
Un fouverain, un pontife, grand homme ;
Puiffant génie, efprit, dont la beauté
Peut égaler l'augufte antiquité ;
Prélat fans fourbe, & prince fans faibleffe,
Il recueillit un encens mérité,
Et de l'Eglife & même du Permeffe.

J'aurais voulu plus long-temps l'admirer;
La guerre alors venant à s'allumer,
Me rappela bientôt dans ma patrie.
Je reparus chez mes Sybaritains,
Qui par faveur ou par bizarrerie,
Récompenſant l'inventeur des pantins,
Chez Valory, fixèrent mes deſtins.
Depuis, Seigneur, vous ſavez l'aventure,
Qui, par malheur, pendant la nuit obſcure,
M'a fait tomber, hélas ! entre vos mains.
Pour cet hélas, n'était pas néceſſaire,
Répond Franquin : un jour priſonnier,
L'autre vainqueur ; c'eſt un ſort ordinaire,
Depuis long-temps, pour chaque guerrier.
Ne ſavez pas comme François Premier
Par Charles-Quint fut happé dans la guerre ?
Et que Tallard dompté par les exploits
De Marlborough, languit en Angleterre ?
N'avez pas vu ce grand feſeur de rois,
Ce maréchal à trente ſécretaires,
Tout à la fois feſant cinquante affaires,
Pris à Hanovre & réduit aux abois ?
Je pourrais bien citer en compagnie,
Un certain roi, Don Quichotte du nord,
Que le grand-Turc retint ſans grand effort,
Son priſonnier dans la Beſſarabie.
Mais, cher Franquin, je ne ſuis né ſoldat,
Lui dit Darget; que me fait votre guerre ?
Et ces fléaux qui ravagent la terre ?
Je n'aſpirai point au généralat.

Allons, ſuis moi ! le vin conſole l'homme,
Lui dit Franquin ; tu verras bientôt comme
L'on fait chez nous, pour noyer le chagrin.
Ami lecteur, laiſſons boire Franquin ;
Pendant le temps que ma muſe reſpire,
Et d'Hippocrène un peu s'abreuvera ;
Ah ! puiſſe-tu trouver ſous ton empire,
Le beau bijou que Darget poſſéda !

Fin du quatrième Chant.

CHANT CINQUIEME.

Je ne veux point être un bavard en vers ;
Je hais beaucoup tout langage inutile :
Un mot bien dit vaut ſouvent mieux que mille.
Apprenez donc, ſans grands propos diſerts,
Que dans ces lieux plus d'un Saint perſonnage,
Se tracaſſant, feſant remu-ménage,
Embrouillait tout ſur ce faible univers.
Un jour le roi de la huaille noire,
Prince cornu, ſouverain des enfers,
Ayant reçu la gazette ou l'hiſtoire
De ce qu'au monde alors il ſe paſſait :
Comme, à ſon gré chaque Saint gouvernait ;
Le vieux ſatan ſentit piquer ſa gloire,
Et de fureur le diable en écuma.
Il va d'abord deſſous le mont Etna,
C'eſt de l'enfer le ſoupirail difforme,
Il y paſſa ſoudain ſa tête énorme ;
Le mont prudent de flammes l'entoura,
D'un tourbillon épais de ſa fumée
Son chef hideux entier enveloppa.
Le diable y vit voler la Renommée,
Et le malin doucement l'appela.
Dans un moment la jaſeuſe conta
Plus que l'Eſprit ne prit plaiſir d'apprendre ;
Et s'aigriſſant de ce qu'il vient d'entendre,
Dans les enfers vîte il ſe replongea ;
Bientôt ſes pairs en un lieu raſſembla ;

Chaque démon ſon malheur déplora ;
En enrageant, on les entendait dire :
D'éternité, la ſuperſtition
Qui nous créa, nous a donné l'empire
Dans l'univers ſur chaque nation.
Depuis un temps elle veut nous réduire
Dans ce ſéjour d'abomination ;
Nous n'y voyons que des ames maudites,
De qui les cris nous tranſpercent les os.
De ces douillets, de ces vrais ſybarites,
Nous ſommes donc les puérils bourreaux.
 L'on dit déjà qu'une ſecte incrédule,
De ces cachots oſe même douter,
Que les démons ſont mis en ridicule,
Que tout-à-fait on prétend les rayer.
Ah ! vengeons-nous, & montrons à la terre,
Que, ſi le ciel eſt armé du tonnerre ;
Que, ſi l'Olympe eſt tout peuplé de Saints ;
Que dans l'enfer ſe trouve plus d'un diable,
Qui ſe mêlant des arrêts des Deſtins,
Peut-être en peu ſe rendra formidable ;
Ainſi parlaient tous ces eſprits malins.
 Mais Lucifer leur impoſa ſilence.
Chacun ſe tut ; & l'infernale engeance
Baiſa l'ergot de meſſire Satan.
 Il aſſembla d'abord ſon grand divan,
De vieux démons c'était la gente inique ;
Ruſés matois dans leur art diabolique,
Qui de l'enfer ſachant la politique,
Avaient au crime endurci leur tyran.

A l'entour

[library stamp]

A l'entour d'eux des monſtres effroyables,
Au noir braſier toujours invulnérables,
Y paraiſſaient les fiers exécuteurs
De leurs complots, de leurs ſombres fureurs.
On y voyait l'Avarice ſordide,
Qui recélait des tréſors ſans deſſeins;
La Cruauté, le ſanglant Homicide
Feſant brandir un poignard dans ſes mains;
Le fol Orgueil, qui ſottement s'admire,
En ſe parant dans ſes plumes de paon;
La pâle Envie aiguiſant la ſatire,
Contre la Gloire elle trame & conſpire;
Elle hait tout ce qu'il y a de grand.
Bonheur d'autrui compoſe ſon martyre;
C'eſt des humains le plus cruel tyran;
Le noir Soupçon guidant la Jalouſie,
Et les Regrets, & l'affreux Déſeſpoir,
La Trahiſon; l'infâme Calomnie,
Qui de Protée emprunta le ſavoir;
L'Ambition maſſacrant ſes victimes;
Et la Diſcorde entr'ouvrant des abîmes;
L'Induction offrant un monceau d'or;
La Politique étalant ſes maximes;
Et l'Intérêt, père de tous les crimes;
La Nuit, l'Horreur, les Douleurs & la Mort.
Ces monſtres ſont plongés dans les déſordres.
Par un ſeul mot le maître des enfers
Les fait partir, exécuter ſes ordres;
Et leur fureur trouble tout l'univers.

Tout le fénat de cette race immonde
Dreffa fon plan pour gouverner le monde ;
Même Umbriel, Aftaroth, Belzébuth,
Tenaient propos que très-bien on reçut ;
Chaque démon de fon efprit fit montre ;
On balança le Pour avec le Contre ;
Le grand confeil à la fin réfolut,
Qu'on emploîrait la Difcorde inhumaine,
Pour agiter là-haut l'efpèce humaine,
Et la Difcorde auffi-tôt s'approcha.

Le vieux Satan fa fille endoctrina ;
De fes atours fitôt la décora ;
Il ajufta deffus fa tête impure,
D'affreux ferpens la hideufe coëffure :
Il la couvrit d'un manteau teint de fang,
Arma fon bras de fon tifon brûlant ;
Mit dans fes yeux, de fa fournaife ardente
De gros charbons la flamme étincelante ;
Dedans fa gueule il verfa fes poifons ;
Il la doua d'horreur & d'épouvante,
D'acharnement, de haine violente,
De fes fureurs, & de mortels friffons.

Sous cet aufpice aux humains redoutable,
L'enfer vomit ce monftre abominable ;
Dans l'univers vint la fille du diable,
En fecouant dans fes mains fes tifons.

Alors Satan avec tous fes démons
S'en retourna ; l'un dans de grands chaudrons
Fefait bouillir maudits à cœurs de roche :
L'autre en un coin en rôtit à la broche :

Là, par les pieds, pendent des moribonds :
Ici, plus loin, à d'infernaux brandons,
On en voyait brûler comme une torche ;
Là tout vivans des damnés l'on écorche ;
Là Belzébuth, au ſupplice animé,
Battait maudits de ſon fouet enflammé :
Et ſans leurs corps, ces ſingulières ames
Souffraient pourtant des tourmens corporels,
Comme bois ſec ſe brûlaient dans les flammes,
Et gémiſſaient ſous leurs bourreaux cruels.

Mais la Diſcorde ardente & ſanguinaire,
Qui parcourait notre triſte hémiſphère,
Sur ſon chemin, de ſon ſouffle empeſté,
Otait aux champs leur heureuſe abondance,
Dedans ſon germe étouffait la ſemence,
Dans les troupeaux met la mortalité.
Ce monſtre ſemble ébranler la nature ;
Le firmament pâlit de cette injure.

Ce monſtre affreux en courant le pays,
Arrive enfin auprès du gros marquis.
Tout doucement la diabolique fée
S'en approcha, pour lui donner conſeil ;
Le gros marquis, dans les bras de Morphée,
Dormait encore d'un tranquille ſommeil.

Le monſtre alors deſſus ſon chef s'élève,
Il apparait ſous la forme d'un rêve.
Souffrirez-vous, Valory, de ſang froid
Que de chez vous on enlève Darget ?
Qu'un vil pandour, hardi, plein d'inſolence,
Outrage & vous, & Darget, & la France ?

Aux Pruſſiens, ſans nul autre détour,
Courez, volez, & demandez vengeance ;
Que tous leurs bras vous donnent leurs ſecours,
Que Darget ſoit au ciel ou chez le diable ;
Faites ici vacarme épouvantable :
Et conſervez l'inaltérable eſpoir,
Qu'on ſaura bien vous le faire ravoir.
Le monſtre dit : & de ſa chevelure
Il arracha l'un des plus grands ſerpens,
Le fait gliſſer ſans bruit, ſans ſifflement
Sur Valory ; bientôt la bête impure
En repliant ſes anneaux tortueux,
S'entortillant à l'entour de ſa proie,
Remplit ſon cœur de ſes poiſons affreux.
Le monſtre en ſent une cruelle joie ;
Et, ſatisfait de ſes heureux ſuccès,
Il s'envola pour de nouveaux projets.
Tout en ſueur le marquis ſe réveille,
Et le poiſon excitant ſes fureurs,
L'emportement l'oppreſſe & le conſeille,
Il ne reſpire & que ſang & qu'horreurs.
Comme en Afrique une lionne en rage,
Ayant perdu ſes jeunes lionceaux,
De hurlemens fait retentir la plage,
Et, déchirant les nègres par lambeaux,
Sur ſon chemin fait un affreux carnage.
Tel arriva, piqué de ſon outrage,
Plus furieux encor en ce moment,
Le gros marquis auprès du chef du camp.

Ah ! ſacredieu ! ſerai-je donc en butte,
S'écria-t-il, aux fiers Autrichiens ?
Dans votre camp Charlot me perſécute,
Il m'enleva tout au milieu des miens
Le bon Darget. Hélas ! lorſque j'y penſe,
Je vais mourir de cette affreuſe offenſe ;
Mais c'eſt ſur vous que retombe l'affront ;
Ne ſuis-je pas votre Palladion ?
O Pruſſiens ! lavez l'opprobre infâme,
Qu'à Jaromirtz un Franquin vous a fait ;
Que l'on reprenne ou bien que l'on réclame,
Chez l'ennemi, mon pauvre ami Darget ;
Mais non ! plutôt allez combattre en foule,
Et que le ſang de ces perfides coule !
Le gros marquis très-fort ſe démenait ;
Frappant ſon front contre Franquin jurait ;
De le ſaiſir ſi Dieu me fait la grâce,
Son mufle affreux je lui déchirerai,
Et ſes deux yeux, certes j'arracherai.
On lui répond : Que voulez-vous qu'on faſſe ?
Pour terminer, marquis, vos embarras,
Tous nos héros vous offriront leurs bras.
Mais le marquis s'échauffant de colère,
Allait au camp embrouiller ſon affaire ;
Lorſqu'au conſeil, où la choſe ſe ſut,
Tout d'une voix, la Pruſſe réſolut,
De ſatisfaire au plus vite à la plainte,
Qu'en blaſphémant avait fait le marquis,
Et d'obliger par douceur, ou contrainte ;

Et le Franquin & tous les ennemis,
A renvoyer Darget ſans nulle atteinte.
  Les plus prudens & les plus aviſés
Opinent tous à faire une ambaſſade.
On choiſit donc héros fins & ruſés,
Ce qu'on avait au camp de moins mauſſade,
Longs harangueurs, toujours argumentant,
D'un air flatteur eux-mêmes s'écoutant.
  On griffonna le créditif honnête;
On en chargea les trois ambaſſadeurs :
Camas parut tout brillant à leur tête,
Il part comblé de ces nouveaux honneurs ;
En ſe flattant qu'un très-court intervalle
Lui ſuffirait pour ramener au camp,
Le bon Darget en pompe triomphale.
  Mais la Diſcorde obſervant ſes deſſeins,
Et de fureur ſe ſentant animée,
Vole ſoudain par devers l'autre armée.
  Proche du camp, dans un boſquet, dehors,
Elle quitta d'abord ſes noires ailes,
Se dépouillant de ſon difforme corps,
De ſes tiſons, de ſes ſerpens fidèles,
Et de ſes yeux cruels, étincelans,
Et de ſes bras encor tout dégouttans,
De cent forfaits & de cent parricides.
  Deſſus ſon chef croiſſent des cheveux blancs,
Et ſillonnant ſon viſage de rides,
Elle prend l'air & le ton de Walis ;
Devant Charlot auſſi-tôt ſe préſente,

Qui bagnaudant, s'amufait dans fa tente,
A chatouiller de jeunes étourdis.
   Prince, dit-elle, eft-ce là notre attente ?
Quand vos deffeins prennent un train de chien,
Que vous voyez tromper votre efpérance,
Dans des fujets de pareille importance,
Vous badinez & ne penfez à rien !
On n'a point pris de l'armée ennemie
Le talifman, le grand Palladion.
Votre valeur ferait-elle endormie ?
N'aimez-vous plus la réputation ?
Des ennemis bientôt verrez l'audace :
Ces infolens vous viendront face à face,
Redemander votre captif Darget.
Si leur donnez, de Charlot c'en eft fait.
Ranimez donc l'ardeur ambitieufe,
Qui vous porta naguère aux grands exploits.
De vous dépend la deftinée heureufe,
Et de l'Autriche, & des plus puiffans rois.
Le monftre dit; par une fourde flamme,
Du bon Charlot il fut embrafer l'ame.
   Ce prince était confus de fes erreurs :
Comme l'on voit des enfans à l'école,
En s'effrayant quitter un jeu frivole,
Quand tout-à-coup paraiffent leurs recteurs,
En pâliffant baiffer les yeux fur terre,
Tout interdits refter fans mouvement.
   Ainfi Charlot, ce grand foudre de guerre,
Refta muet dans le premier moment.

Mais dans son cœur, tout animé de rage,
Il s'éleva des sentimens confus,
D'ambition, d'orgueil, & de courage.
Les ennemis, dit-il, seront battus!
Daignez, Walis, encor me reconnaître;
Je suis, soit dit sans vouloir me louer,
Le bouclier, l'appui de votre maître,
Des Prussiens je saurai me jouer.
Le monstre alors, sans se faire connaître,
Et sans tirer Charlot de son abus,
En tapinois retourna chez le diable,
Content d'avoir par des coups imprévus,
Mis dans ces camps un désordre effroyable.
En même temps on entend des clameurs;
Et Rosière, arrivant hors d'haleine,
Annonce au prince, articulant à peine,
Des Prussiens les trois ambassadeurs.
Tu sais, lecteur, ce qu'ils avaient à faire,
Qu'ils vont tout haut redemander Darget.
Me garderai comme le bon Homère,
De répéter ce que déjà l'on sait:
Bref, le Lorrain les refusa tout net.
Ce jour Camas en fut pour sa harangue.
Après avoir bien exercé sa langue,
Il se trouva, que rien il n'avait fait.
Le bon Charlot qu'animait la Discorde,
Brutalement répond aux Prussiens;
Et sans toucher Darget ni cette corde,
Les appelait des hérétiques chiens.

Camas à peine acheve ſon exorde,
Qu'on l'interrompt, & lui dit poliment,
A mots couverts, mais pourtant clairement,
D'une façon qu'un ſot l'eût pu comprendre,
Que mieux fera dans ſon camp de ſe rendre,
Que de jaſer tant inutilement.
Camas leur dit ſur un ton ironique,
Vous n'aimez point, héros, la rhétorique !
Pour vous punir, jamais vous n'entendrez
Un beau diſcours que je vous préparai ;
Si bien tourné, d'un goût académique,
Semé d'éclairs, obſcur, néologique.
Ni plus ni moins le compliment finit,
Et vers ſon camp l'ambaſſade partit.
Chez le Lorrain entra Népomucène,
Sans compliment, tout familièrement ;
Point ne parla comme ce Démoſthène ;
Mais il lui dit tout-à-fait uniment :
Si ne voulez vous en mêler vous-même,
Le Pruſſien Franquini battra,
Et ſon Darget du camp enlevera ;
De cet affront craignez la honte extrême ;
Rappelez donc tout au plutôt Franquin ;
Qu'avec Darget il vienne avant demain.
Le bon Charlot à l'inſtant expédie,
Sur un cheval fringuant de Circaſſie,
Un courrier des plus expéditifs ;
Qui part d'abord ſans grands préparatifs.
Si bien courut, tant fit de diligence,
Qu'en moins de temps que ces vers-ci j'agence,
Il fut déjà dans le camp de Franquin,

On l'y reçut froidement d'un air gauche,
Car les pandours ce jour fesaient débauche :
Hors des grands brocs coulaient des flots de vin ;
Chacun avait près de lui sa catin ;
Au maudit son d'un violon qui jure,
Et durement criait dessous l'archet,
Le petit camp ayant bien bu, dansait ;
Même au grand jour, l'impudique aventure,
Cyniquement devant chacun fesait,
A rasle, aux dez, de bons ducats jouait ;
Et du pillage & de mainte capture,
En moins de rien tout le profit perdait.

Fallut partir ; Franquin, quoiqu'à regret,
De ces plaisirs interrompant les charmes,
Leur dit : Amis, que l'on prenne les armes ;
Chez le Lorrain nous mènerons Darget.
Tout aussitôt sur leurs pourpoints cinabres,
Tous les pandours ceignent leurs courbes sabres ;
Dessus l'épaule ils roulent leurs manteaux ;
De longs fusils ils chargèrent leurs dos ;
Et puis dessus plus de cent chariots,
Par les goujats tout le butin se charge ;
De gros ballots pesans on les surcharge.
Les essieux gémissent sous le poids,
Et dix grands bœufs, tous animaux de choix,
Traînent à peine à travers de l'ordure,
D'un pas tardif la tremblante voiture.

On part ainsi, prenant quelques détours ;
Au preux Lascy l'on donne l'avant-garde ;
Et par les flancs détachant des pandours ;
De tous côtés l'on guette & l'on regarde.

Au milieu d'eux Darget eſt à cheval ;
Par le chemin Franquin lui ſert de guide,
A ſes côtés le mène par la bride.
Le bon Darget ſe trouvait aſſez mal,
Allant toujours, ſautillant ſur la ſelle,
Sous le pouvoir d'un conducteur brutal ;
Ni plus ni moins piquait ſa haridelle.
Le fort Dumont, actif & vigilant,
Dans un gros bois dreſſant une embuſcade ;
Au dur Franquin, détrouſſeur arrogant,
Y préparait grêle de mouſquetade.
Lors tout-à-coup il lui donne l'aubade ;
Le plomb mortel fend les airs en ſifflant ;
On aſſaillit, on charge, on ſe défend ;
L'un tombe à terre, & rend l'ame en hurlant ;
L'autre bleſſé s'enfuit hors de lui-même ;
Un autre meurt, ſur l'herbe ſe roulant.
Le dur Franquin ayant l'eſprit préſent,
Remarqua bien, dans ce péril extrême,
Que l'ennemi n'en voulait qu'à Darget.
Il fuit Dumont, il l'eſquive, il l'évite ;
De ſes pandours il aſſemble l'élite :
Par un vallon, ce partiſan adrait
Mène Darget ; & fuyant au plus vite,
Devant Dumont dans l'inſtant diſparaît.
Le bon badaud diſant ſon pâtenôtre,
Bien malgré lui fuyait en ſuivant l'autre.
Le dur Franquin, content d'être échappé
Au fort Dumont, qui l'avait attrapé,

Dit à Darget : Ne faites l'imbécille ;
Point ne pleurez, ſoyez content, tranquille,
Aucun malheur ne vous arrivera,
Et le Lorrain bien vous accueillera.
Pour diſſiper votre fâcheux déboire,
Chemin feſant vous ferai mon hiſtoire.
Je ſuis le fils cadet du Juif errant ;
Mon père était ſavant dans le grimoire,
Et des démons il fut l'ami prudent ;
Je ſuis natif d'un bourg en Dalmatie ;
De-là, mon père avec lui me menant,
Me tranſporta jeune encor en Ruſſie.
Bien me gardai de débuter en Juif.
Je pris le nom de quelque baronnie ;
Je m'affichai, je fis le déciſif,
Et des barons j'affectai la manie.
A mes propos facilement on crut,
Et d'un emploi bientt on me pourvut ;
Je rempliſſais la cour de la czarine,
Et n'étais point haï de Catherine.
Du temps paſſé tout ce peuple brutal
Sentait à peine un inſtinct beſtial,
Stupidement rampant dans ſa patrie,
En reſpectait l'antique barbarie.
Pierre le Grand, ſachant les redreſſer,
Sur leurs deux pieds les apprit à marcher.
Il fit couper les barbes à ces bêtes,
A la françaiſe habilla ſes Boyards,
Les enrôla deſſous ſesétendarts ;

Mais il ne put jamais changer leur tête;
Jufqu'à préfent très-mal apprivoifés;
A gouverner ils font très-mal-aifés.
C'eft chez ces gens que le Dieu du myftère
Paraît avoir fondé fon féminaire;
Pour s'expliquer nul figne ne fait-on;
Rien ne s'y dit, & chacun fait s'y taire;
On n'y marcha jamais fur le talon;
Les courtifans, ô race fans pareille!
Jufqu'à bon jour fe difent à l'oreille.
Mais cependant, ce que j'ai vu de bon,
C'eft qu'on y boit de la bonne façon;
Qu'également la roture commune,
Comme un Boyard parvient à la fortune.
Si mon deftin, dans un moment fatal,
Ne m'eût planté, j'y ferais général.
Une princeffe, enfin, que je ne nomme,
S'amouracha de Franquin, Dieu fait comme.
Je fis le fier, quoique très-bien venu,
Appréhendant de me rendre connu;
Car bien favez, je penfe, l'étiquette
De nos Rabins, & comme l'on nous traite,
D'une façon que de nuit ou de jour,
Le pauvre Juif fe décèle en amour.
Ce feul penfer m'empêcha de me rendre;
Et ma princeffe, en entrant en fureur,
Dès ce moment réfolut, fans m'entendre,
De préparer ou hâter mon malheur.
Alors mourut la bonne Catherine;
Tout augmenta les troubles inteftins;

L'état dès lors pencha vers sa ruine ;
Trois fois je vis changer les souverains.
Pour mon malheur, la nouvelle czarine,
L'œil enflammé, me fit mauvaise mine ;
Le lendemain un courtisan discret,
A son discours clouant une préface,
Me dit : Franquin, voyez la belle grace,
Que la czarine en ce moment vous fait ;
Vous devenez son bouffon par brevet.
A ce discours perdant la tramontane,
Sur le Boyard je fonds avec ma canne ;
Et le brevet en pièces déchirant,
Je lui jetai les morceaux au visage,
Hors du logis le conduisant battant,
Tant qu'en rumeur en vint le voisinage ;
L'on me saisit & me met en prison,
Des coups de knout je reçus à foison ;
Puis l'on me dit (je crois par moquerie) :
De la czarine admire la bonté !
L'on t'enverra tout droit en Sibérie,
Où sa clémente & douce Majesté
Te permet même, ô graces sans pareilles,
T'oser porter nez, langue, & deux oreilles.
Ce compliment m'animait de fureur ;
Mais il fallut retenir mon grand cœur.
L'un m'approchant, me dit c'est bagatelle
D'aller là-bas, ce n'est chose nouvelle.
Tu n'es, Franquin, du nombre des premiers,
Ni ne seras surement des derniers.

Vois-tu ces gens que Péterſbourg fait naître ?
Pendant un temps ils reſtent parmi nous,
Mais tôt ou tard on les voit diſparaître ;
En Sibérie ils s'engloutiſſent tous.
  Ce Menzikoff, favori de ſon maître,
Lors de ſa chute eut des deſtins moins doux ;
Un Oſterman languit en Sibérie,
Le grand Munic y finira ſa vie ;
Le fier Biron ne reverra le jour ;
Y périra bientôt la jeune cour ;
Et tu pourras, Franquin, trouver étrange,
Que dans ce nombre avec eux l'on te range !
  Enfin, Darget, dans ce preſſant danger,
Le ſeul parti qui me reſtait à prendre,
Fut de ſouffrir d'un cœur ferme & d'attendre
Ce que pourtant je n'aurais pu changer.
  L'on m'amena vers ces froides contrées,
Où les glaçons des mers hyperborées,
Même en été, dans les jours les plus clairs,
Vous font trouver des éternels hivers.
Le doux ſoleil en vain prétend y luire ;
C'eſt dans ces lieux que la nature expire ;
Tout ſemble mort, tout ſemble inanimé :
La terre en vain s'efforce de produire ;
Et ſi l'on voit quelque grain clair ſemé,
Le froid d'abord ſe preſſe à le détruire,
  On trouve là vingt ſortes d'exilés ;
Les uns courant les bois & les collines,
Pour ſe nourrir prennent des zibelines,
Et très-ſouvent par le froid ſont gelés ;

D'autres, qu'on fait travailler dans les mines,
Sont par la mort promptement enlevés ;
D'autres encor pour des péchés atroces,
Sont exposés dans le fond des déserts ;
Ils sont mangés par les bêtes féroces,
Ou bien la faim termine leur revers.
Pour moi je fus, sans en savoir la cause,
A deux cents mille au-delà d'Archangel,
Mis dans le fond d'un cul de basse fosse,
Sans plus revoir le vif éclat du ciel.
J'y fus un an presque tout imbécille,
Enseveli dans cet éxil servile.
Mais de mon père alors me souvenant,
Et certains mots barbare du grimoire,
Evaporés presque de ma mémoire,
Fort à propos alors me rappelant ;
Je hasardai, par un effort terrible,
D'escalader ce mur inaccessible ;
Soit que mon bras me sauvât de prison,
Soit que ce fût l'ouvrage du Démon ;
Par un bonheur bien extraordinaire,
Pour cette fois je me tirai d'affaire.
Je courus vîte à travers des forêts,
Tantôt barré par d'immenses marais ;
Tantôt suivant une route arbitraire,
Et combattant pendant tout le chemin
Contre le froid, la longueur du voyage,
L'épuisement, l'ardente soif, la faim,
Le désespoir, & le climat sauvage ;
En opposant un cœur ferme au destin,

Des loups, des ours je fis un grand carnage,
Paſſant toujours à travers des déſerts.
Un jour je crus voir terminer ma vie :
Des hurlemens font retentir les airs :
En même temps trente loups en furie
De tous côtés viennent pour m'attaquer,
Sur un ſapin j'allai vite grimper,
Et de là haut les accablant de branches ;
A deux vieux loups je démis les deux hanches ;
De gros cailloux que j'avais conſervés,
A d'autres loups les yeux furent crévés ;
Hors de combat j'en mis une douzaine ;
Preſſé de faim, j'étais en grande peine ;
Quand un lion venant par des détours,
Deſſus les loups qui m'entouraient ſe jette :
L'extrémité me fournit des ſecours ;
Je taille un bois comme une bayonette,
Puis de mon pin je deſcendis à bas,
Et m'élançant au milieu des combats,
Dans peu les loups mordirent la pouſſière.
Je crus alors, ainſi que Godefroy,
De m'attacher ce lion débonnaire,
De m'en ſervir comme d'auxiliaire,
Mais promptement il regagna les bois.
Je vis enfin, après plus de trois mois,
Ayant couru des fortunes bizarres,
Des beſtiaux ; non loin de-là des toits ;
C'étaient des lieux qu'habitent des Tartares.
Je vins chez l'un qui rempli de bonté,

Fidèle aux lois de l'hofpitalité,
Me recueillit au fein de fa famille ;
Il m'amena fa femme avec fa fille :
Choifis, dit-il, en toute liberté,
De fes troupeaux il prend une géniffe ;
A fes faux Dieux il fait un facrifice ;
Il me fervit les morceaux délicats ;
Il me fit boire un verre d'eau-de-vie.
Ma paupière était appefantie ;
Mon hôte vit à quel point j'étais las :
Ces bonnes gens m'aimaient à la folie,
Au veftibule auffitôt ils fe rendent,
Sur le plancher des peaux de bœuf s'étendent ;
L'hôte me prend, il me mena coucher ;
A mes côtés vint fe mettre fa fille,
Elle était jeune, elle fut me toucher,
J'étais friand, la belle était gentille ;
Si bien pour nous fe paffa cette nuit,
Que nos plaifirs le jour interrompit.
Dès le moment que l'aube du jour perce,
Chez mon Tartare allant de bon matin,
Je lui demande où paffe le chemin,
Qui de chez lui mène tout droit en Perfe.
Il me répond : Généreux étranger,
Si votre plan ne voulez pas changer,
Sans vous tenir un trop long dialogue,
Je vais d'abord vous feller ce grand dogue,
Sur ce chemin il me porta cent fois :
C'eft, croyez-moi, la fleur des palefrois.

Nommez à Froux ſimplement à l'oreille
Quel eſt l'endroit où vous voulez aller,
Montez deſſus, il vous mène à merveille,
N'avez de rien beſoin de vous mêler.
Il dit : d'abord ce bon hôte j'embraſſe,
Et puis prenant un ſabre, une beſace,
Sur le grand Froux je monte hardiment,
Et pour Agra je partis promptement.
Chemin feſant aux limites de Perſe,
Je rencontrai, monté ſur un grand chien,
Un vieux Tartare allant faire commerce,
Qui me parut porter beaucoup de bien :
Sur lui je gagne adroitement la gauche,
En badinant ſa tête je lui fauche,
Aſſez long-temps il ſe ſoutint encor,
Bien aſſerré tout droit deſſus la ſelle ;
Mais remarquant, enfin, qu'il était mort,
Sa chute alors n'en devint que plus belle.
Je me prépare à prendre ſon argent ;
Mais ſon grand chien bien s'en apercevant,
Se fâche, aboie, & me ſaute au viſage ;
Froux me défend ; ce chien plein de courage
Sur l'autre chien s'élance promptement.
Je le ſoutiens, & tirant ma flamberge
A l'autre dogue, en donnant du fendant,
Autour du cou je lui fais un exergue.
Ah ! juſte Dieu ! cria le bon Darget,
Votre ame eſt-elle à ce point dure & rude ?
Peut-on pouſſer ſi loin l'ingratitude ?
De ce pays où tout bien vous échet,

Vous avez pu maſſacrer un Tartare !
Ah ! bien plus qu'eux votre cœur eſt barbare.
Tais-toi, bénêt, lui répondit Franquin :
De ſon argent j'avais alors beſoin ;
Il me ſervit à faire mon voyage ;
Et j'arrivai trois jours après au camp,
Où produiſant mon rare perſonnage,
Je fus reçu de Thamas Koulikan.
Chez le Mogol il feſait lors la guerre,
Et j'eus l'honneur de le ſuivre aux combats ;
Son camp ſemblait couvrir toute la terre ;
On y comptait un million de ſoldats.
De Zoroaſtre on y ſuivait le culte,
Et j'embraſſai ſa foi ſombre & occulte :
Car j'ai connu qu'un homme bien prudent,
Dans quelques lieux qu'il ſe faſſe connaître,
Doit recevoir, ſans en faire ſemblant,
Avec la foi le culte de ſon maître.
Aſſez ſouvent cela m'eſt arrivé,
Toutes les fois je m'en ſuis bien trouvé.
Bientôt Thamas fait marcher ſon armée ;
Vers le Mogol vola ſa renommée,
Et de ſes tours la craintive Dély
Vit tous ſes champs de nos Perſans rempli.
De tous côtés nos ſoldats l'environnent.
Dès que Thamas eut donné le ſignal,
Nous combattons & les aſſauts ſe donnent.
Les Perſans font un effort général ;
Les habitans à nos efforts revêches,
Font de leur mur ſur nous pleuvoir des flèches :

Nous méprisons & leurs traits & le sort;
Contre le mur on pose mille échelles,
On assaillit, on chasse ces rebelles,
Leur apportant le feu, le fer, la mort.
Aux noirs enfers leurs ames je consacre,
Dit en fureur l'infléxible Thamas :
Ce mot servit de signal au massacre;
Toute la ville est livrée au trépas.
Le Schach nageant dans le sang des parjures,
Tranquillement mangeait des confitures.
Pour moi pillant, brûlant, assassinant,
Jeunes minois sans nombre violant,
J'expédiai de ma main plus de mille
Femmes, enfans, & vieillards de la ville.
Ce jour heureux corrigea mon destin;
Ma foi, j'y fis un énorme butin.
Du sang versé regorgèrent les rues,
Les cris aigus sont portés jusqu'aux nues :
Quelle moisson ce fut pour Atropos !
Morts & mourans s'entassent en monceaux;
Imaginez la fureur & la rage,
L'horreur, la peur, & la confusion,
L'embrasement, le meurtre, le carnage,
Le désespoir, la désolation.
Tous ces fléaux sur cette ville prise
Se font sentir sans trève, & sans remise.
Ce jour nos fers en furent émoussés,
Et de tuer nos bras furent lassés.
Des Mogolais cinq cents mille périrent,
Chez Belzébuth leurs ames descendirent;

Quand de Thamas la magnanimité
Finit le meurtre & la calamité.
De mon butin ne voulus rendre compte,
Pour le garder je devins déserteur ;
Et me sauvant par une fuite prompte,
Bientôt je fus auprès du grand Seigneur :
Il a le nom des Persans en horreur.
Dans les sérails j'eus l'art de m'introduire,
Des faits pareils souvent avez pu lire,
Dans les récits, contes des voyageurs,
Sur leurs amours impertinens menteurs.
Lors s'embrasa du côté de l'Hongrie,
Tout de nouveau la guerre avec furie.
D'un guet-à-pens l'empereur Charles Six
Vint attaquer mes maîtres circoncis.
J'aimais le bruit, le péril, les alarmes :
Pour Mahomet j'osai porter les armes ;
J'ai signalé plus d'une fois mon bras,
Et j'ai brillé dans l'horreur des combats,
En attaquant parmi les janissaires,
J'eus des succès devant Méadia.
Puis éprouvant des destins tous contraires,
L'Autrichien me prit à Cornia.
Fallut encor devenir apostat.
Je recourus à la vierge Marie ;
Signe de croix & quelque momerie,
Et me voilà devenu bon chrétien ;
Mais pis encor, très-bon Autrichien.
Il n'eut pas dit, que son cheval qui bronche,
Dans une ornière en tombant vous le jonche,

Et dans ſa chute il entraîna Darget :
Les plus voiſins par-deſſus lui tombèrent,
Tous pêle-mêle en pile s'entaſſèrent,
Hommes, chevaux, l'un l'autre ſe froiſſèrent,
Et deſſous eux Franquin preſque étouffait,
Se débattait, peſtait & blaſphêmait.
Il était tard, aucun plus ne voyait.
Déjà la nuit a de ſes voiles ſombres
Couvert les cieux, ramenant aux mortels
Le doux ſommeil, le ſilence & les ombres,
Et les ſuſpend de leurs travaux cruels.
Proche du camp Franquin & ſa ſéquelle
Etaient tombés, quand tout ce bruit affreux
Fit réveiller la lourde ſentinelle,
Qui tréſaillant, lâcha ſon coup ſur eux.
Ce bruit s'entend & cauſe des alarmes ;
Le camp Lorrain confus courait aux armes ;
Quand on cria, Qui vive ? C'eſt Franquin.
Du corps-de-garde un exempt ſe détache,
Il vient, il voit, Ciel ! c'eſt notre bravache ;
Seigneur Franquin, quel malheureux deſtin
Vous met ici ? Tout était l'un ſur l'autre ;
Hommes, chevaux, dans la fange ſe vautre,
On les retire & pour cette fois-là
Chacun d'iceux ſes membres retrouva.
Puis dans le camp lorſqu'on apprit l'affaire,
Le bon Charlot d'abord ſe recoucha ;
Mais fort ému la nuit ne dormit guère,
A ſes projets profondément rêva ;

Franquin, Darget, doucement s'en allèrent,
Et dans des lits tous les deux se couchèrent.
Si tu prétends savoir ce qu'on fera,
Si tu n'es las, lecteur, de mes sornettes,
Et s'il te faut combats, clairons, trompettes,
Lis l'autre chant, le reste il te dira.

Fin du cinquième Chant.

CHANT SIXIEME.

DEJA le jour commençait ſa carrière,
De ſon éclat la brillante lumière
Fait éclipſer les aſtres de la nuit,
En répandant ſon influence pure,
Il ranimait de nouveau la nature ;
L'épais brouillard ſe diſſipe & s'enfuit,
Et ſes rayons par deſſus les montagnes
Doraient déjà les prés & les campagnes,
Quand le Lorrain, qui n'avait pu dormir,
Toute la nuit conſultant ſa pendule,
S'inquiétant, ne feſant que gémir,
Ne ſoupirant qu'après le crépuſcule,
Apprit enfin l'heureux retour du jour.
Il aſſembla ſes amis, ſes intimes ;
Pour nous, dit-il, le ciel cruel & ſourd
N'éxauce plus nos vœux ſi légitimes.
Ah ! mes amis, ah ! quel cruel affront,
On a manqué le grand Palladion :
Le Pruſſien ſoigneuſement le garde.
Pour le ſaiſir qu'on tente & qu'on haſarde ;
J'attends de lui la fin de nos malheurs.
Prince, lui dit l'homicide Roſière,
Toujours ſuivez de vos vieux radoteurs,
L'oracle obſcur touchant le militaire,
Qui contes font à s'endormir debout.
L'âge peſant ne rend point téméraire ;

Vos maréchaux difent bien le rofaire,
Mais d'être Saint ce n'eft ma foi le tout.
Ne pouvez-vous, bon Seigneur, à votre âge,
Sans confulter fuivre votre courage ?
Et fi pourtant demandez mon avis,
Je vous dirai que des Saints je me moque,
Qu'ils ne font bons qu'au benoît paradis,
Que leurs fecours furent fort équivoques,
Et que par eux au gré de nos fouhaits,
Jufqu'à préfent nous n'avons tous rien fait.
De Belzébuth j'éprouverais l'empire,
Aux Pruffiens il donnerait du pire ;
Vous voyez-là le généreux Franquin,
Il fait affez de la forcellerie
Pour évoquer . . . . Sainte vierge Marie !
Cria Charlot : quel eft votre deffein ?
Laiffons, laiffons toute la diablerie !
Ne favez pas comme un jour Richelieu,
Chez Bonneval, tout haut reniant Dieu,
Et commettant certaine idolâtrie,
Penfa fentir les griffes du malin ;
Qu'aurait-on dit fi cet efprit immonde
Eut enlevé brufquement de ce monde
Cet amoureux & coquet paladin ?
Si je vous fuis, je crois, Dieu me confonde,
D'avoir peut-être un plus cruel deftin.
Le fier Rofière infifte, qu'il confulte
Les noirs démons, les ombres, les enfers ;
Franquin lui dit : Par ma fcience occulte,
Je crois pouvoir ébranler l'univers.

Le bon Charlot ne s'y resout qu'à peine,
Et bégayant, il consent ; on l'entraine.
Proche du camp était un petit bois,
Lieu pacifique, asile solitaire ;
Aux yeux du monde on pouvait s'y soustraire,
Vers ce bosquet ils cheminent tous trois.
Le bon Charlot, qui trottait dans la bande,
Chemin fesant aux Saints se recommande ;
Dévotement, avant que de partir,
Il s'asperga d'un vase d'eau bénite ;
Très-sage était ; ce fut pour prévenir
Les mauvais tours de l'engeance maudite.
Au bois marqué l'on arrive, & Franquin
De son habit sortit un vieux bouquin.
Dans la forêt cherchant, il trouve à peine
Sous l'herbe épaisse un bouquet de vervaine,
Et puis d'un coudre il se taille un bâton ;
Devient hideux, change d'air & de ton.
Telle qu'on peint d'Apollon la prêtresse,
Quand son démon la possède & l'oppresse,
Qu'un feu divin s'empare de ses sens ;
En se tenant sur un trépied qui fume,
L'œil égaré, s'agitant, elle écume,
Tout en fureur profère ses accens.
Bien plus affreux Franquin parut au prince ;
Il gesticule, & de ses dents qu'il grince :
Le sifflement inspirait de l'horreur.
Il proféra nombre de mots barbares ;
Il se transporte, il est plein de fureur ;
Il fait en l'air mille signes bizarres,

En invoquant Aſtaroth, Lucifer,
La Nuit, l'Erébe, & les monſtres d'enfer.
Au bois ſe fait une rumeur bruyante,
Franquin l'entend ſans changer de couleur.
Le bon Charlot en treſſaillit de peur;
En ſe ſignant il fuit plein d'épouvante;
Le bruit s'accroit, il approche, il augmente,
Et du taillis ſort un grand ſanglier,
Tel que celui des forêts d'Erimanthe;
Il court & paſſe à côté du ſorcier.
N'eſt ce que ça? reprit le fier Roſière:
Beſoin n'était de faire le lutin,
A Lucifer d'adreſſer ta prière,
Pour relancer dehors de ſa tannière
Un ſanglier dès l'aube du matin.
Le bon Charlot fuyant tournait la tête;
Il aperçut de loin courir la bête:
Comme il ne voit d'ailleurs aucun danger,
Tout doucement il marche & puis s'arrête:
Roſière vient auſſitôt le chercher.
Pour le Franquin, que l'aventure irrite,
Ne ſavait plus à quel Saint ſe vouer;
Il s'acharna ſur le pot d'eau bénite,
Que le Lorrain ne put déſavouer.
Le fin Roſière à l'inſtant leur propoſe,
Que pour juger à fond de cette choſe,
Encor un coup, il la faut éprouver;
D'enchantemens il veut doubler la doſe.
A nouveaux frais le féroce Franquin
Recommença tout ſon rit de magie,

A Lucifer chanta ſa litanie,
Et provoqua cent fois l'eſprit malin.
Pour augmenter la force des myſtères,
Doublait, triplait ſignes & caractères.
Dans le moment que l'on croit voir venir
Meſſer Satan & ſa noire ſéquelle,
Des officiers ſe hatant de courir,
Au bon Charlot apportent la nouvelle,
Que l'ennemi tout droit à lui marchant,
Très-fièrement s'approchait de ſon camp.
Charlot leur dit : Avez tous la berlue ;
C'eſt des moutons, de paiſibles troupeaux,
Dont la pouſſière, impoſant à la vue,
Paraît de loin des hommes, des chevaux.
Mais par ſerment on l'aſſure, au plus vite,
Et de partir on le preſſe, on l'invite.
Bien-aiſe en fut le féroce Franquin :
A travailler deſſus l'engeance noire,
Il a perdu ſon temps & ſon latin ;
Fort à propos pour lui finit l'hiſtoire.
Enfin l'on part, & d'un pas diligent,
En moins de rien l'on regagna le camp.
Mais quelle fut, bon Charlot, ta ſurpriſe,
Lorſque tu vis clairement de tes yeux,
Tes ennemis nombreux, audacieux,
Sur ton camp fort tenter une entrepriſe ?
Il ſemblait voir quatre immenſes ſerpens,
Ramper de front, couvrir ces vaſtes champs.
Deſſus leurs dos leurs écailles brillantes,
De cent couleurs au jour étincelantes,

Réfléchiffaient des rayons éclatans.
Sur l'ennemi lentement ils s'avancent,
En cent replis fe courbent & s'agencent ;
S'élargiffans par leurs énormes flancs.
Le bruit affreux des chevaux & des armes,
Des bataillons, des épais efcadrons,
Le fon guerrier des tambours, des clairons,
Et mille voix appelant les alarmes,
Font retentir les airs aux environs.
Des tourbillons, qu'épaiffit la pouffière,
En s'élevant éclipfent la lumière.
Près d'eux marchaient, accompagnant leurs pas,
La Fermeté, l'Audace, le Courage ;
L'affreufe Mort, la Terreur, le Carnage,
Les dévançaient, en femant le trépas.
  Tels que l'on voit du fommet des montagnes,
Rapidement fondre dans les campagnes,
En mugiffant des orageux torrens,
Rien ne retient leurs efforts violens ;
Ils font rouler de gros quartiers de pierre,
Leurs flots fougueux détachent des rochers ;
S'amoncelans débordent les rivières,
Engloutiffans les malheureux bergers.
  Et tels encor les vents & les tempêtes,
Qui, s'échappant des cavernes du nord,
Des hauts clochers font écrouler les faîtes,
Déracinant le chêne le plus fort,
Et raffemblant fur l'aile des nuages,
L'éclair brillant, la foudre, les orages,
Lancent fur nous la terreur & la mort.

Tels, & cent fois encor plus redoutables,
Parurent lors aux chefs Autrichiens
La contenance & l'ordre formidables,
Où s'avançaient les braves Pruſſiens.
Ciel ! qui pourrait dépeindre les alarmes,
Le trouble affreux, la conſternation,
Et le tumulte & la confuſion,
Qui règnent au camp ? Chacun courait aux armes ;
Chacun ſe botte, on ſelle les chevaux,
On ſe cuiraſſe, on ſe couvre du caſque ;
L'homme de cœur, le fanfaron, le *flaſque*,
Différemment obſervaient leurs rivaux,
Et conſervaient encor ce faible maſque,
Qui rend égaux les couards & les *héros*.
Les ennemis ſentant leur avantage,
Feſaient ronfler deux cents foudres d'airain ;
Les gros boulets cauſent ſi grand carnage,
Que le plongeon en firent les Lorrains.
Ni plus ni moins dans ce déſordre étrange,
L'Autrichien ſous ſon drapeau ſe range :
Les premiers ſont les peſans cuiraſſiers ;
On aſſigna leur poſte ſur la droite ;
Tout auprès d'eux ſont les fiers grenadiers,
En bonnet d'ours paraît leur troupe adroite ;
Viennent après les forts Lycaniens,
Les Gomorois, & puis les Bethlemiſtes,
Les Inſurgens, Cravates, Béotiens,
Les Tranſylvains, les cruels Portaliſtes,
Ceux du Timoc, les féroces Raſciens,
Vaillans ſoldats & gens de grand mérite.

Tout à la gauche on voyait les dragons,
Plus bas montés, fermes dans les arçons;
De tous côtés fesant des escarmouches,
S'éparpillant, voltigeant comme mouches,
Caracolaient des milliers de housards,
Ils paraissaient les buffons du dieu Mars.
Le dur Franquin prit un parti plus sage,
Il ne songea qu'à piller le bagage;
Il ne crut point y courir de hasards.
Le bon Charlot, à chaque chef assigne
Le corps qu'il doit commander dans la ligne.
Tout sur la gauche on plaça les Saxons,
Qui, l'air pincé, promettaient des merveilles;
Mais pâlissaient, quand des coups de canons
Par fois de près leur frisaient les oreilles.
A la réserve on assigna Walis;
Aux cuirassiers commanda Lobkowitz.
Mais celui-ci, tout bouillant de courage,
Le sang soudain lui montant au visage,
Dit à Charlot, d'un ton chagrin & sec :
J'ai réservé mon bras & ma personne
Pour les grands coups, en quel lieu qu'on les donne;
Tout poste fixe à mon cœur est suspect.
Ce jour Charlot tout rempli de prudence,
Resplendissant & sage comme un Dieu,
Ce compliment lui passa sous silence,
Sans lui répondre il le quitte en ce lieu.
De d'Aremberg il va joindre la troupe :
Aux ennemis faites montrer la croupe,
Dit-il : amis, signalez vos exploits.

Le duc répond : Prince, ſavons nous battre ;
Plus d'une fois j'en ai terraſſé quatre.
Mais vous, l'appui ou la terreur des rois,
Auriez bien pu ménager l'accolade :
Si hier chez vous un peu plus poliment
Euſſiez reçu la célèbre ambaſſade,
Le Pruſſien ce jour aſſurément
Ne vous ſerait venu donner l'aubade.
Ah, Saint Joſeph ! je crois que vous tremblez,
Lui dit Charlot. Plutôt vous qui parlez,
Répond le duc. Ils diſaient des ſottiſes,
Se reprochaient leurs vieilles couardiſes ;
Quand, à propos, le vieux Walis vint là,
Accompagné du bouffon de Spada.
Héros, dit-il, ſuſpendez vos querelles,
Sur l'ennemi ſi voulez réuſſir,
Point ne perdez le temps en bagatelles,
Il faut marcher, tout diſpoſer, agir.
Ah ! ſi j'avais comme dans ma jeuneſſe
Cette vigueur, hélas ! que je n'ai plus,
Même en dépit de vous, de ma vieilleſſe,
Ces ennemis par moi ſeraient battus.
Que j'étais leſte, agile, en Italie !
Par cent exploits j'y ſignalai mon bras ;
De mes grands faits la terre était remplie.
Le ſexe alors ne me haïſſait pas,
Les verts-galans me portaient tous envie.
Le fou Spada que ce diſcours ennuie,
Dit : Haranguez en dépit du bon ſens ;

Tous vos propos, Seigneur, ne valent guère,
Je crois ouïr les grands héros d'Homère,
Tous radoteurs & longuement parlans.
  Lors juftement pour leur malheur arrive
Le fier Waldeck, ce grand blafphémateur;
Et la difpute en devint bien plus vive :
De ce combat il prétend feul l'honneur.
A fes côtés un fantôme illufoire,
Tenant en main palmes de la victoire,
Excite encor fa guerrière ardeur ;
Le vain orgueil, le mépris, la fureur,
L'accompagnaient, & lui fefaient accroire,
Qu'il pourra feul moiffonner, en ce jour,
Ces champs fameux confacrés à la gloire,
En imitant Eugène ou Luxembourg.
  Pendant le temps que ces chefs fe difputent,
Très-aigrement fur leurs hauts-faits difcutent ;
Les Pruffiens d'abord fe déployant,
Tous en bataille arrivent fièrement.
  Leur droite avance, & d'un effor rapide
Fond promptement fur la troupe timide
De ces fucrés & doucereux Saxons ;
Ces bonnes gens un moment fe défendent,
Mais l'ennemi de trop près ils n'attendent,
Et de la peur reffentant les friffons,
Très-poliment ils quittèrent la place,
Aux ennemis ils tournèrent la face,
Montrant le cul à leurs cruels rivaux,
Et leur criant, Nous ne fommes brutaux.

On leur répond : Fuyez de cette plaine,
Courez, courez en Saxe, grands héros !
Allez pétrir, vernir de porcelaine
Pour vos desserts, pagodes & magots.
En même temps de ce champ de bataille,
On poursuivit vivement ces fuyards,
Et sur leur dos l'on sabre, l'on ferraille
Jusqu'à l'instant qu'ils furent tous épars.
Le dur Franquin vola sur le bagage ;
En moins de rien il y fait grand ravage,
Il se saisit de quatre grands fourgons,
Tous bien remplis de bon vin de Champagne.
Il ouvre, & dit : Mes chers amis, buvons ;
Que le bonheur nos armes accompagne !
Tous ses pandours étaient éparpillés,
Les chariots par eux étaient pillés.
Lorsque Dumont aperçoit ce pillage,
De ces pandours il fait un grand carnage.
Le dur Franquin, sans monde & sans secours,
Ne défendait que faiblement ses jours ;
Au preux Dumont il jetait aux oreilles
De ce vin bu quelques vuides bouteilles ;
Mais le combat devenant sérieux,
Il s'escrimait & comme un Polyphême
Se défendait à grands coups de moyeux,
Même il était dans un péril extrême.
Quand Dumont dit : Quoi ! je suis à cheval,
Et vous à pied ? rendons le tout égal ;
Il vole à bas de sa leste monture,
Et sur Franquin s'élance sans mesure.

Mais ce jour-là le débauché Franquin
Fut bien puni d'avoir trop bu de vin ;
Fort galamment il tira ſon épée,
Plus d'une artère en moins de rien coupée,
Fait ruiſſeler de toute part le ſang ;
Tout furieux il veut pouſſer la quinte,
Dumont la pare, &, cavant cette feinte,
Plongea le fer dans ſon malheureux flanc.
Franquin chancelle, il tombe hors d'haleine,
En s'abattant il fait un bruit affreux,
Tel qu'en tombant fait un énorme chêne,
Que dans les bois abat un vent fougueux ;
En frémiſſant il gratte la pouſſière ;
Son ſang s'écoule, il friſſonne, il pâlit ;
L'affreuſe mort lui ferme la paupière,
Franquin blaſphème & ſon ame s'enfuit.
Encouragés par leur première ébauche,
Les Pruſſiens, avides de lauriers,
Vont attaquer ces braves cuiraſſiers ;
En diſpoſant un effort par leur gauche,
Ils ſuivent tous le valeureux Naſſau,
Et Rottembourg, & Camas & Chaſot.
Trente eſcadrons de leur cavalerie
S'ébranlent tous avec même furie ;
Et tels que ſont ces affreux tremblemens,
Quand un volcan vomit ſon noir tonnerre,
Telle tremblait deſſous leurs pas la terre,
Quand tout ferrés, courant comme les vents,
Sur l'ennemi ces fiers guerriers vont fondre,
Il ſemblait voir le monde ſe confondre.

Ce corps épais de braves Pruſſiens,
Vole accabler de ſa maſſe peſante,
Et de ſa courſe agile & violente,
Ces cuiraſſiers des fiers Autrichiens.
Dans un clin d'œil leurs courſiers les atteignent,
Et de leur fer dans l'inſtant ils les joignent ;
Pour un moment l'on entend un bruit ſourd,
Un choc affreux, le cliquetis des armes,
Des cris confus de fureurs & d'alarmes,
Et la pouſſière en obſcurcit le jour.
Comme l'on fait crouler une muraille
En l'abattant par d'énormes béliers,
Ainſi Naſſau contre ces cuiraſſiers
Chòque de front, frappe dans la bataille,
Perce, pourfend, ſabre, taille, feraille,
Et les culbute ainſi que leurs courſiers.
Devant ſes coups tout tombe ou prend la fuite ;
Il les abat, ſon bras les précipite,
Ils ſont foulés ſous les pieds des chevaux,
Leur ſang s'écoule & ſerpente en ruiſſeaux.
Là d'un côté fuit un cheval, qui traîne
Par l'étrier ſon maître ſur l'arène
Dans les arçons ; d'autres tout chancelans,
Tombent percés des coups des pourſuivans.
En l'air volaient & des bras & des têtes,
Du bon Lorrain les troupes ſont défaites ;
L'heureux Naſſau chaſſe tous ces fuyards,
Dans les combats ſa main était experte ;
Hommes, chevaux ſont tués ſans égards ;
La terre fut de cadavres couverte.

Saint Népomuc apprend ce grand combat,
Il vient, il voit ſa troupe mutilée,
Il prend tout l'air du dévot Colowrat;
Même il s'avance au ſein de la mêlée;
Il fait ſonner de tous côtés l'appel.
Le cavalier qui fuyait ſe raſſemble,
Au ſoldat blême, intimidé qui tremble,
Le Saint adreſſe un diſcours paternel.
Contre la peur le bon Saint le raſſure,
De ce combat déplore l'aventure,
Et lui promet le ſûr appui du ciel.
En même temps dans ce danger mortel,
A ſon ſecours, au centre de l'armée,
Il fait venir Saint Charles Borromée.
Le Saint arrive & traveſtit ſon air;
Deſſous ſon nez il dreſſe ſa mouſtache,
Couvre ſon chef d'un fort armet de fer,
Et ſur ſon bras il charge ſa rondache.
Ce Saint montait la fleur des *palefrois*;
Bien mieux valait que Rabican cent fois;
Et devant lui le Podarge s'éclipſe;
Il avait eu ce cheval de Saint Jean,
Qui le tirant hors de l'apocalypſe,
Le lui vendit à certain prix d'argent.
Lorſque le Saint dans ce fol équipage
Se préſenta devant le Saint des ponts,
L'on éclata ſur ſes atours bouffons;
Ce corps battu prit un riant viſage,
On ne vit plus des marques de terreur.

Ce tour rusé part de Népomucène,
Et dans l'instant on vit changer la scène,
Il savait bien que pour chasser la peur,
Remède sûr c'est d'apprêter à rire.
Il réussit, il leur rendit le cœur,
Bannit la crainte & réveilla leur ire.
De ce tour-là, quoique subtil & fin,
Luther, Calvin, Géneviève, Hédevige,
Sentent d'abord quel est le but malin ;
Ils courent tous où le danger l'exige,
Dans les horreurs de ces funèbres champs,
Parmi les morts, les blessés, les mourans.
De Kalkestein Luther prend la figure ;
Comme Dessau se travestit Calvin ;
La sainteté du genre féminin,
Ne voulant pas hasarder l'aventure,
Sur un grand chêne, aussi haut qu'un clocher,
Modestement alla pour se percher ;
Et sans répit dessus la troupe aimée,
Du haut en bas bénissait son armée,
On ralliait les corps des deux côtés ;
Mais les Lorrains sont presque démontés.
Népomucène en voyant leur faiblesse,
Pour les sauver invente une finesse,
Il sentait bien qu'un combat général
A son parti serait bientôt fatal.
Pour l'éviter, il anima de rage
Le fier Waldeck, dont le bouillant courage
Ne respirait qu'après les grands dangers,

Et qui, ſuivant ſon naturel féroce,
Ne demandait pas mieux que plaie & boſſe,
Il lui cria : Venez pour nous venger !
Waldeck l'entend, il pique, part, s'élance ;
Entre ces corps ce prince ſeul s'avance,
Et fièrement il provoque au combat,
Des Pruſſiens, qui ſe croit la vaillance
De l'attaquer ; Truchs ſort avec éclat.
Waldeck l'approche & la fureur le guide :
Truchs à ce prince en deux coupa la bride ;
Le fier Waldeck écumant de courroux,
Atteignant Truchs de ſon fer homicide,
Et le frappant, lui fend le deltoïde ;
Le ſang jaillit, Truchs veut ſe ſoutenir,
Il tombe enfin comme un coup de tonnerre,
Bien étonné de ſe trouver par terre ;
La voix lui manque, il commence à frémir,
Il treſſaillit, ſes yeux ſont troubles, ſombres,
Et la mort vient le couvrir de ſes ombres.
Waldeck en fut bien plus préſomptueux ;
Qui de vous tous, dit-il, je le propoſe ;
Après ce coup eſt aſſez courageux
Pour m'attaquer ; qu'il ſe montre, s'il oſe !
Tout comme Truchs, je ſaurai le punir.
Lors Rottembourg entra dans la carrière,
Prince, dit-il, pourrez-vous repentir !
De ce diſcours l'arrogance ſi fière
Va dans ce jour cauſer votre malheur.
Si Truchs eſt mort, je vis & j'ai du cœur.

Waldeck outré, rougit de ſa menace :
Venez, dit-il, courons-en le haſard.
Tout ce qu'a pu la force avec l'audace,
Le cœur, l'adreſſe, & l'eſcrime & ſon art
Fut employé ce jour de chaque part.
Tel dans un cirque en célébrant des fêtes,
Rome donnait de grands combats de bêtes,
Où les taureaux, les tigres, les lions
Griffes & dents teintes de leur furie,
Se déchirant, ſe privaient de la vie.
Et tels étaient ces deux preux champions.
L'œil enflammé tous les deux ils s'excitent,
Plein de courroux s'approchent & s'évitent,
Flamberge au vent en rond caracolant,
Subitement l'un ſur l'autre fondant,
En furieux mille coups ſe portèrent,
Et leſtement en l'air ces coups parèrent ;
Plus animés, tous les deux s'aſſaillant,
Ils ſe frappaient & d'eſtoc & de taille ;
Mais leur cuiraſſe eſt comme une muraille,
Le fer gémit ſous leur effort puiſſant,
Du dur acier partent des étincelles,
Il pare encor les atteintes mortelles.
Mais Rottembourg plus frais, plus vigilant,
Plus de ſang-froid fondit ſur ſon Alteſſe,
Et d'un grand coup acéré du fendant,
Dans le biceps profondément le bleſſe.
Waldeck voulant de ce bras le frapper,
Le lève ; il tombe en laiſſant échapper

Ce fer ſanglant ; ſon ame fut frappée,
Lorſqu'il perdit ſa redoutable épée,
Tout ſombre & morne en ſon cœur enrageant,
Devers les ſiens il marche lentement.
Comme un lion quand le Nègre le chaſſe,
Bleſſé du trait ſe retire à pas lents,
Et de ſa queue, en battant ſes deux flancs,
Tourne la tête & rugit plein d'audace.
Ainſi Waldeck part ſans confuſion,
L'air menaçant, il ſe tourne & murmure.
Chacun le plaint, on panſe ſa bleſſure,
Et de ſon ſang tarit l'effuſion.
Pendant ce temps s'avançait Saint Ignon ;
De Rottembourg Chaſot ſuivit l'exemple :
L'Autrichien feſait le rodomont ;
Chaſot l'approche, un moment le contemple,
Et dégainant s'aſſure dans l'arçon.
Saint Ignon dit : Je vais t'ôter la vie,
Fais vîtement ta prière à Calvin.
Remets ton ame à la vierge Marie,
Répond Chaſot, car tu touches à ta fin.
En même temps tous les deux s'atteignirent,
Différemment ces héros s'aſſaillirent :
Car Saint Ignon, qui n'eſt qu'un fanfaron,
Fuit le danger ; Chaſot ſe pâmant d'aiſe,
Le pourſuivant, lui perce le trapèze ;
La pointe ſort au-deſſous du menton.
Saint Ignon jette un cri très-déplorable,
Qui, ſe heurtant par bricole au rocher,

Fait répéter un écho lamentable.
On aurait dit qu'on l'allait écorcher.
Sur ſon cheval on le voyait pencher ;
Sa chute fait un bruit épouvantable,
Evanouï, râlant, battant du flanc,
Il rend ſon ame avec des flots de ſang.
Luther alors de ſa cavalerie
Et des héros ranima la furie ;
Il marche droit ſur les Autrichiens,
Qui s'enfuyant, leur cèdent la bataille :
Tout l'honneur reſte aux braves Pruſſiens.
Mais Lobkowitz, autant qu'il peut, ferraille ;
Il veut encor rappeler les deſtins ;
Stein, d'Aremberg, avec lui combattirent :
Ils font tomber ſous leurs cruelles mains,
Swerin, Camas, qui vaillamment périrent.
Saint Népomuc veut faire des exploits ;
Luther le vit, & lui perça la joue :
Le Saint bleſſé, ſe tournant, fit la moue ;
Car il perdit, pour la ſeconde fois,
Un grand morceau de ſa divine langue ;
Depuis ce jour, plus ce Saint ne harangue.
Pour ſe venger il court bleſſer Luther,
Dans certain lieu que lui dit Lucifer,
Où la culotte eſt jointe à la cuiraſſe ;
Fâcheux endroit pour moine qui fait race,
Il en jeta des cris perçans en l'air.
Si tu prétends ſavoir, lecteur folâtre,
Quel eſt le ſang d'un Saint de grand renom,
En feuilletant je trouve dans Milton,
Que c'eſt, dit il, une liqueur blanchâtre.

Les Saints bleſſés diſparaiſſent d'abord,
Pour Rottembourg il marche vers la troupe
De Lobkowitz, qui combattait encor,
En la tournant, la retraite il lui coupe.
Mais celui-ci, par un dernier effort,
Suivant ſon cœur que nul danger n'effraie,
Perce ce corps, & le chemin ſe fraie
Vers les Lorrains, en affrontant la mort.
Les Pruſſiens fondent comme la foudre
Sur l'ennemi, pour le réduire en poudre ;
Et Lobkowitz, & ſes fiers défenſeurs
A fuir auſſi, fallurent ſe réſoudre ;
Les Pruſſiens étaient déjà vainqueurs.
Et Rottembourg fait dans cette déroute
Sur les fuyards, ſuivant plus d'une route,
Des priſonniers des plus huppés ſeigneurs.
Alors commence avec plus de furie
Un périlleux combat d'infanterie ;
Les Pruſſiens ont leur Palladion
Environné d'un épais eſcadron.
Le bon Charlot craignant cette tuerie
Se fait donner ſon abſolution.
De tous côtés ſe fit la boucherie ;
Le bataillon contre le bataillon
Fait à grand bruit ſa décharge terrible ;
Le jour s'éclipſe, & la fumée horrible
Augmente encor l'horreur de l'action.
L'éclair des coups brille en ce noir nuage ;
Les fuſils font un bruit tel que l'orage ;
Le plomb volait tiré par pelotons,
Siffle, fend l'air, & ſans diſtinction,

Princes, ſujets également il frappe,
Portant la mort à tous ceux qu'il attrape.
Vous expirez, généreux fils d'Albert,
Princes iſſus de tige ſouveraine ;
Et vous, Guillaume aux Pruſſiens ſi cher,
Et vous Dureige, & vous brave Varenne ;
Que de héros moiſſonnés dans ces champs !
Telles ces fleurs de cent couleurs ornées,
Qui ſans paſſer l'eſpace d'un printemps,
D'un ſouffle ardent ſont pour jamais fanées.
Les Pruſſiens dans ce combat fougueux
Font redoubler leur cruelle décharge ;
Dans un moment le fantaſſin recharge.
Le noir Etna dans ſes braſiers affreux,
Non ! tout l'enfer n'a point de pareils feux !
Des ennemis un grand nombre périrent,
Et de leurs rangs les files s'éclaircirent ;
Sur leur viſage était peint la terreur ;
L'Autrichien en l'air tirait de peur.
Décrivant l'arc une balle s'élève,
Deſſus ſon chêne atteignit Géneviève,
Dans ſon talon fait bleſſure griève :
La Sainte en l'air en jeta quelques cris,
Et va ſe plaindre au benoît Paradis.
Des coups tirés l'air gémit & bourdonne ;
Tout à l'entour de ſes traînans drapeaux
L'Autrichien confondu tourbillonne,
Il a perdu la fleur de ſes héros.
Le Pruſſien voit ce trouble & ſe jette
Sur l'ennemi fraiſant la bayonnette ;

Le trouble augmente, il s'accroit, & qui put
A toutes jambes ainſi qu'un daim courut.
  Figurez-vous un troupeau dans la plaine,
Eparpillé, courant tout hors d'haleine
Devant un loup affamé qui le ſuit.
  Ainſi devant Deſſau qui la poursuit,
Se débandant, du péril alarmée,
Du bon Charlot fuyait alors l'armée ;
Et le maſſacre en fut prodigieux.
  Quand la bataille à la fin fut finie,
Le Pruſſien doucement ſe rallie ;
On entendait chez les victorieux
De tous les rangs partir des cris joyeux
Feſant en l'air un affreux tintamare
En ſe mêlant au ſon de la fanfare.
  Lors d'un échange on forma le projet,
Contre un Lorrain on veut troquer Darget ;
Au bon Charlot on propoſa l'affaire ;
Il y conſent en prince débonnaire.
  Ainſi Darget aux Pruſſiens rendu
Fut dans le camp en triomphe reçu ;
Le bon Charlot ajoute à ſa réponſe,
Que pour jamais dès ce jour il renonce
A ſes deſſeins ſur le Palladion.
  Ce mot des chefs éteignit la rancune
Feſant ceſſer toute déſunion,
Des Pruſſiens il combla la fortune.
  Déjà la Mort, fille affreuſe du Temps,
Recueilliſſait de tous les combattans
Que leur valeur fit périr ſur ces rives,

Des deux partis les ames fugitives.
Elle conduit ce peuple vers le ciel ;
Chemin fesant des morts le nombre augmente ;
Il s'accroissait d'un tribut casuel
De l'univers, qui passait son attente.
Tous les états s'y trouvent confondus ;
Maîtres, sujets, soldats, dévots, ministres,
Sages & rois qui voyageaient tout nuds ;
En raisonnant de leurs destins sinistres,
Ils suivaient tous leur conducteur cruel,
Qui les mena vers le trône éternel ;
Alors les morts passèrent en revue ;
On y trouva mainte face inconnue,
Et maint visage encor tout effaré,
En hiéroglyphe, à l'entour balafré.
Le père alors se fait donner la liste
De tous ces morts à l'œil hagard & triste ;
Là, d'un chacun est la condition,
Le caractère & la profession ;
Et se suivant l'un & l'autre à la piste,
On les appelle un chacun par son nom.
Un tel fut roi ; le seigneur le condamne.
Un tel fut moine ; aussi-tôt il le damne.
Son fils lui dit : Ah ! mon papa mignon,
Pourquoi damner ces honnêtes personnes ?
Il lui repond : Pour nous ne sont pas bonnes :
Les rois sont gens par fois ambitieux,
Ils pourraient bien nous ravir nos couronnes ;
Ils sont vauriens & toujours vicieux.
Moines aux cieux en grand nombre fourmillent,
Vois ces fripons comme chez nous ils brillent ;

Et quelque pape endiablé de nos Saints,
Y placerait de ces nouveaux faquins.
On lui préſente alors des gens de guerre,
Qui ſont péris dans ces combats ſur terre;
Le roi leur dit: Approchez, mes amis!
Pourrez ſouvent vous rappeler l'hiſtoire
De vos combats, & conter votre gloire
Dans un recoin du benoît Paradis.
Je veux ſauver tous ces gens-là, mon fils;
Car ils n'ont point l'ame méchante & noire;
Qu'on les nourriſſe & qu'on leur donne à boire,
Et, pour calmer dans ces lieux leurs ſoucis,
Une catin de Sainte à leur uſage.
(La Madelaine eut ce lot en partage)
Bien mieux ces gens valent que nos dévots;
Tout doucement y vivront ces héros.
Qui ſuit là-bas? Quel eſt ce perſonnage?
C'eſt Lock, grand roi, qui vient vous rendre hommage:
Quel eſt ce Lock? & quel eſt ſon métier?
Lock lui répond: J'ai conſacré ma vie
Aux vérités de la philoſophie,
Et j'ai marché par un nouveau ſentier;
L'analogie avec l'expérience
Sur la nature ont fondé ma ſcience;
J'ai décrié la ſuperſtition,
Et de vos Saints j'ai dénigré l'empire.
Mon cœur eſt pur, & ma religion
N'approcha point de celle de Porphire.
Deſſous mes pieds ſi j'écraſai l'erreur,
N'en fus pas moins un partiſan fidèle

D'un

D'un culte pur, qu'on doit au Créateur;
Je l'adorai toujours rempli de zèle.
Ah ! par l'enfer ce ſage a grand'raiſon,
Leur dit le roi; finiſſons la cabale,
Chaſſons ces ſaints, qui donnent tous ſcandale;
Je veux ce jour réformer ma maiſon.
Allez maudits, qui prétendez ſur terre
Ravir les droits du Maître du tonnerre:
Allez là-bas, grands ſaints de l'univers,
Griller tous vifs aux charbons de l'enfer.
Lock, demeurez, vivez en aſſurance,
Pour admirer mon immenſe puiſſance.
Ainſi dans peu le bon Père éternel
De ſcélérats purifia le ciel;
Il en chaſſa les ſaints & les ſophiſtes;
Il y plaça des honnêtes déiſtes.
Du Roi céleſte ils voyent le profil,
Car ils ſont tous aſſis près de ſa droite;
O ! mes amis, c'eſt ce que je ſouhaite
A vous, à moi de même. Ainſi ſoit-il.

Fin du PALLADION.

LA GUERRE DES CONFÉDÉRÉS, POËME, EN SIX CHANTS.

ÉPITRE DÉDICATOIRE
AU PAPE.

O Vice-Dieu Ganganelli !
Saint pilote de la nacelle
Que Pierre, apoſtat plein de zèle,
Conduiſit jadis ſans ſurplis :
Je viens t'offrir une œuvre ſainte,
Où ton Egliſe eſt bien dépeinte ;
D'un crayon pieux & poli,
J'employais la douce magie,
Pour préſenter ta hiérarchie,
Tes prélats croſſés & mitrés,
Juſqu'à tes pouilleux tonſurés ;
Leur politique, leurs maximes,
Leurs mœurs hypocrites, leur foi,
Leur zèle & leurs tranſports ſublimes
Pour l'erreur, pour ſes Saints, pour toi.
Pour une œuvre ſi méritoire,
Où je n'ai cherché d'autre gloire
Que celle d'un chrétien zélé,
Mes vers, ſi leur prix eſt réglé,

Vaudront à mon heure dernière
Autant que de ton jubilé
Une indulgence plénière.
Donne-la-moi, j'en ai beſoin ;
Sans-Souci de Rome eſt bien loin,
En vers à toi je me confeſſe,
Lis-les, tu connaîtras ſans ſoin
Et mes péchés & leur eſpèce :
Je les dis tous dans ma détreſſe ;
Car je ſais ma religion,
Que tout chrétien au noir démon
Eſt dévolu, ſi par adreſſe
Il n'a produit au Sieur Caron
Son billet de Confeſſion.
Pour Caron ne devait ſans doute
Se trouver ici dans ma route,
Il eſt exclus de notre loi ;
Le grand pontife qui m'écoute,
Pourrait bien ſe moquer de moi.
J'embrouille la mythologie
Et la ſombre théologie,
Dans mon cerveau demi-païen ;
Cela peut arriver très-bien,
Car fable d'Ovide ou d'un autre,
Vaut autant que fable d'apôtre ;
On les brouille & n'y comprend rien.
C'eſt du véniel, on le pardonne.
Je me proſterne aux pieds du trône
Où ſiége le divin magot ;

Je lui promets qu'à Babylone,
Pour l'abſolution tantôt,
Si bonnement il me la donne,
Je baiſerai ſon ſaint ergot.
Mes vers déſormais en droiture
Montrez votre caricature :
Le ſaint père, qui n'eſt pas ſot,
Vous garantit de la brûlure,
En béniſſant votre grelot.
Ainſi jadis le fin Voltaire
Sut préſerver ſon Mahomet,
Contre docteurs en froc, en haire :
Au zèle ardent qui s'enflammait,
A tout cagot qui déclamait
Il ſut oppoſer le ſaint père.

LA GUERRE DES CONFÉDÉRÉS, POËME.

CHANT PREMIER.

JE vais chanter les exploits des guerriers,
Que la Pologne au ſein du trouble admire.
Ces grands héros, dans ce temps de délire,
Sans diſtinguer les chardons des lauriers,
Souvent par choix recueillaient des premiers.
Ce n'étaient pas des Hectors, des Achilles;
Enfans bâtards des diſcordes civiles,
Quoique hautains, entiers dans leurs débats,
Ils n'étaient point à vaincre difficiles,
Et préféraient le pillage aux combats.
Le trouble affreux de la guerre inteſtine
De la Pologne annonçait la ruine;
Les Palatins, deſtructeurs de la paix,
Ivres d'orgueil & que l'erreur faſcine,
Eſprits brouillons, agiſſaient ſans projets.

Oh, que tout peuple, éclairé par ces faits,
Apprenne au moins, en lifant ces fadaifes,
A détefter ces farces polonaifes,
Et la difcorde auteur de ces excès !
Viens m'infpirer, ô féconde Folie !
Fais retentir ta marotte à grelots.
Ç'eft par tes foins que des fous & des fots
La balourdife & l'hiftoire embellie,
Peut quelquefois nous fournir des bons mots.
Raconte-moi, pour dilater ma rate,
Comment tu pus dans l'Empire farmate,
Bouleverfer les cerveaux des Magnats ?
On dit, & c'eft je crois par médifance,
Que la befogne était faite d'avance,
Que fans trouver de trop grands embarras,
Dans un terrain fi propre à ta femence,
Tout produifit ce qu'alors tu femas.
Or écoutez, mon illuftre auditoire,
Voici comment le trouble commença :
Augufte trois allait dans la nuit noire,
Roi très-fameux, qui jamais ne penfa,
Pour y trouver fa chère Tifiphone,
Epoufe dont il était obfédé ;
Minois charmant, calqué fur la Gorgone,
Qui dans l'enfer déjà l'a précédé.
Fallut remplir dignement cette place :
La république avait befoin d'un roi.
Des Jagellons éteinte était la race ;
On voulut donc, pour maintenir la loi,
En choifir un, tiré d'une autre claffe.

Le Polonais, toujours intéreſſé,
En voulait un, qui fût panier percé ;
Et qui parût à ſes déſirs avides,
Le vrai tonneau, tourment des Danaïdes.
Tout juſte alors on apprit un matin,
Par le corneur qui ſuit la renommée,
Son écuyer, le courier du Bas-Rhin ;
Que la ſottiſe, inquiète, allarmée
De n'avoir pu viſiter dès long-temps
Les habitans que le grand Turc enchaîne,
Et le Polaque enfant de ſon Domaine ;
Fendant les airs ſur les ailes des vents,
S'en vint planer ſur ces lieux floriſſans.
Avec plaiſir elle vit la Pologne,
La même encor qu'à la création,
Brute, ſtupide & ſans inſtruction ;
Staroſte, juif, ſerf, palatin ivrogne,
Tous végétaux qui vivaient ſans vergogne.
Je reconnais mon peuple à ſon eſprit,
S'écria-t-elle, & ſitôt le bénit.
Puis ſecouant vivement ſa ſimarre,
Il s'en répand ſur cette eſpèce ignare
Un gros brouillard tout chargé de vapeurs,
Rempli d'épais & de groſſiers atomes,
Qui les touchant de délire & d'erreurs,
Leur tranſmettaient leurs violens ſymptômes.
Jadis ainſi de la tour de Babel
Les fiers maçons, parlant toutes les langues,
N'entendant plus le jargon paternel,
Tout de travers expliquaient leurs harangues :

L'un difait blanc, quand l'autre difait noir ;
L'un veut manger, on lui préfente à boire ;
Ils femblaient fous ou privés de mémoire,
Se chamaillant du matin jufqu'au foir.
Voilà comment les Polonais parurent
A cette diète, où leurs clameurs élurent
Un autre Roi ; mais comment s'y prit-on ?
Tout député nommait un autre nom ;
L'un voulait Paul, l'autre Jean, l'autre Pierre.
Enfin le trouble & la confufion
Auraient bientôt mis la Pologne entière
Dans le défordre & la fubverfion ;
Si vers le nord, leur illuftre voifine
N'eût par bonté prévenu leur ruine.
Et la Viftule avec plaifir alors,
Vit arriver fur fes célèbres bords
De preux Ruffiens une illuftre ambaffade,
Pour leur donner & bal & férénade.
O Polonais ! pourquoi chez l'étranger
Choifirez-vous un roi pour vous juger ?
Et pourquoi donc un ftarofte, un Sarmate
Ne pourra-t-il fe couvrir d'écarlate,
Porter le fceptre, & fur le trône affis,
Juftifier que vous l'avez choifi ?
Dit en fon nom Repnin à l'affemblée.
Rien ne toucha cette maffe aveuglée.
Il fallut donc expliquer l'oraifon
A tous ces fourds, porteurs de deux oreilles :
On fe fervit pour truchement, dit-on,
De l'avocat des rois, du gros canon.

Il tire à peine, ô prodige, ô merveille !
On voit d'abord tous ces Palatins, qui
Tous d'une voix nomment Poniatowſki.
Voilà le roi, qu'à bon droit Catherine
Leur annonça par une couleuvrine.
On croyait donc que tout était fini,
Que le royaume, en ce choix réuni,
Allait goûter, heureux & ſans querelle,
Dans la débauche une paix éternelle.
  Mais que l'eſprit des hommes eſt léger !
Un ſeul moment peut changer leurs penſées :
Du vieux démon qui veille dans l'enfer,
Vous connaiſſez les ruſes compaſſées.
Toujours actif, plein de deſſeins pervers,
Il entrevoit qu'en ce moment proſpère,
Propre à troubler le cerveau du vulgaire,
Il peut jouer un rôle en l'univers.
  Tout vieux démon eſt l'intime des prêtres ;
Il ſait qu'ils ſont charlatans, fourbes, traîtres,
Et quoiqu'en chaire ils nomment Belzébut
Avec horreur, au fond leur ame craſſe
De noirs péchés ſe ſouille avec audace.
Et que ſont-ils pour gagner le ſalut ?
D'affreux complots ou d'infames intrigues.
L'intérêt vil eſt l'ame de leurs ligues.
Tous ces frappards bouillant d'amour, en rut,
Font du démon la nombreuſe famille ;
Et quand ils ont bien rempli leur métier,

Et que la mort va vous les envoyer
Dans les enfers, Mons Aſtaroth les grille.
Or écoutez comment notre ennemi
Adroitement ſut troubler cette diète.
Il va d'abord ſe mettre à ſa toilette,
Se traveſtit, prend l'air humble & ſoumis
D'un Saint Antoine ou d'un anachorète :
Sur ſa poitrine il a les bras croiſés,
Le cou panché, les geſtes compaſſés.
En le voyant, qui n'aurait pris le change ?
Il paraiſſait un chérubin, un ange,
Un Saint Xavier, un Saint Malagrida,
Si qu'à le voir, on dirait : Te voilà !
Tel parût-il, jouant la comédie,
(Mais qui devint fatale tragédie)
Devant les yeux de ce fameux prélat,
De ce Seigneur, pontife à Kiowie,
Eſprit brouillon, vain, zélateur & fat.
Le diable avait l'habit de Saint Ignace ;
Il aborda doucement monſeigneur ;
Et celui-ci le regardant en face,
Crut que c'était ſon ancien confeſſeur,
Et tendrement des deux bras vous l'embraſſe.
Quelle douleur, ô ciel, pour un chrétien,
Dit le démon ſur un ton emphatique,
Pour un Polaque & zélé citoyen,
Qu'à notre barbe un Ruſſe ſchiſmatique
Nous donne un roi de ſa main deſpotique !

Au mot de ſchiſme, on eût vu le prélat
Tout courroucé, le viſage incarnat,
Les yeux en feu, tranſporté, frénétique,
En s'eſſouflant, maudire le ſénat,
Et les Ruſſiens, & l'auguſte aſſemblée
D'élection ; ſon ame était troublée.
Des mots confus & mal articulés
Avec effort s'échappent de ſa bouche :
O Polonais ! palatins aveuglés !
Suis-je le ſeul que votre malheur touche ?
Poniatowſki, non tu n'es plus mon roi ;
Rends-moi, rends-moi mes ſermens & ma foi.
Mais le malin, mais le faux jéſuite
Reprend : Seigneur, braire ne ſuffit pas,
Pour renverſer un trône & des états ;
Il faut au chef une nombreuſe ſuite.
Tout ſervira, dit le prélat en feu ;
Vois-tu, ma cauſe eſt la cauſe de Dieu.
Ne ſuis-je pas le pontife & le maître
De l'encloîtré, du chanoine & du prêtre ?
Raſſemblons-les ; ces organes ſacrés
Inſpireront les peuples égarés.
Tout auſſitôt le diable, plein de zèle,
Va traverſer paroiſſes & couvens,
Et recueillit ainſi dans peu de temps
De fronts tondus la nombreuſe ſéquelle ;
Et les voilà bien rangés tout à l'heure
Dans le ſalon qu'occupe leur ſeigneur.
Mes chers enfans, vrais ſuppôts de l'égliſe,
Dit le prélat de l'air d'un inſpiré,

A tout ce peuple au crane tonſuré ;
Voici le temps qu'il faut que la prêtriſe
Venge un affront, dont Dieu ſe ſcandaliſe.
Un ſchiſmatique, un malheureux Ruſſien
Nous fait un roi d'un ſtaroſte de rien ;
Qui, demi-grec dans le fond de ſon ame,
Nous ſouillera de ſa créance infame.
Songez, ſongez aux Lévites fameux,
Qui bravement égorgèrent leurs frères ;
Récompenſés par le dieu de nos pères,
Il les chargea de ſon culte pompeux.
Faites de même, & méritez comme eux
De vos travaux la digne récompenſe.
Vous ſervirez le ciel dans ſa vengeance,
Purifiant ici-bas ſa maiſon.
Ah ! frémiſſez, quand on nomme le ſchiſme ;
Car l'héréſie eſt autant qu'athéiſme.
Venez, prenez, ſuivez mon goupillon ;
Ce ſignal eſt notre palladion,
Notre étendart, ou bien notre oriflame.
Qui le verra, doit ſentir dans ſon ame,
Par la vertu de l'inſpiration,
En combattant, que l'égliſe a raiſon.
Prêtres ! Jéſus vous a mis dans ſa place,
En répandant ſur vous le ſacré don,
De gouverner à gré la populace.
De votre main part l'abſolution ;
Vous puniſſez ou vous lui faites grâce.
Puiſque leurs cœurs ſont en votre pouvoir,
C'eſt donc à vous à régler leur devoir,

Qu'inceffamment votre voix les irrite ;
C'eft le métier de vrais docteurs chrétiens ;
Contre le Ruffe & ce roi parafite
Que, malgré nous, nous donnent nos voifins.
Après ces mots, des tonfurés la foule,
En fe heurtant, par la porte s'écoule,
Va fe nicher au confeffional ;
De là gliffer, en ftyle monacal,
L'affreux venin, infernal & cauftique,
Que le prélat répand par ce canal,
Pour foulever ce peuple pacifique.
Aucun des maux dont on fouffrit jamais,
En peu de temps firent tant de progrès.
Si l'orient craint le fléau funefte,
L'affreux ravage, où l'expofe la pefte ;
Et fi la lèpre, au bon temps des Hébreux,
Gagnait du père au fils, à fes neveux,
Entamait tout & portait fes ravages
Sur circoncis, catins & pucelages :
Le tout eft peu ; rien en comparaifon
Du mal facré, que la contagion
Multiplia, prêchant cette doctrine,
Qui de l'état prépara la ruine.
On remarqua que ces porcs de Sion,
S'applaudiffant que la dévotion
Du peuple avait fi bien tourné les têtes,
A fon honneur confacrèrent des fêtes.
Et cependant, riant d'un rire amer,
Le vieux démon s'en retourne en enfer.

Et pour la cour, qui s'amusait à table,
Entre les bras de la sécurité,
Elle ignorait ce qu'avait fait le Diable,
Et sans souci s'enivrait de gaîté.

Fin du premier Chant.

CHANT SECOND.

EST-IL féant de tromper un ftupide,
Qu'un impofteur à fon gré felle & bride ?
Et quel honneur pour un chef de parti,
D'aliéner felon fa fantaifie
Un peuple abject dans la craffe abruti,
Qui de penfer n'eut garde de fa vie ?
Que j'aurais honte & que je rougirais,
Si le menfonge affurait mes progrès !
Si délicats, fi bons, fi charitables
Ne font jamais les prêtres ni les diables.
Juftes ou non, tous moyens font égaux,
Pour contenter ces efprits infernaux.
De tous les temps, c'eft l'antique méthode ;
L'Eglife en fit fon inftitut, fon code ;
Et tous les faits, que mes vers chanteront,
Mon cher lecteur, plus vous en convaincront.
Ce long difcours m'ennuie & m'incommode :
Venons au fait, reprenons nos récits.
Le vieux démon préparant fa récolte,
Avait fi bien difpofé les efprits,
Par les prélats & confeffeurs aigris,
Que le tumulte annonçait la révolte.
Mais Catherine, au fond de fon palais,
N'y préparait que des liens de paix ;
Son noble cœur, rempli de bienfaifance,
Aux Polonais prêchait la tolérance,

En leur disant : Soyez unis, contens,
Et tolérez vos frères dissidens.
A ce discours, les prêtres en furie,
De cris d'horreur & de gémissemens
Font retentir les sombres hurlemens.
Chacun disait : C'est fait de la patrie !
Mais le magnat, staroste & plébéïen,
L'esprit ému de cette momerie,
Soudain remplis par un saint fanatisme,
Criaient comme eux : Exterminons le schisme ;
Tout Polonais doit se confédérer,
Si du salut il ne veut s'égarer.
Tout aussitôt les seigneurs s'assemblèrent,
Et gravement entre-eux délibérèrent.
Parmi ces chefs éclatait Krasinsky,
Malakowsky, le vaillant Potoky,
Qui jusqu'alors n'avaient vu de leur vie,
Quoique héros, camps, soldats ni combats ;
Dans le conseil ayant l'ame enhardie,
Mais détestant les horreurs du trépas.
Krasinsky dit : Dans ce danger extrême,
Levons, armons, rassemblons nos housards.
Tout Polonais qui reçut le baptême,
Doit se trouver demain au champ de Mars.
Mais Potoky, grand gourmand de nature,
Replique ainsi : Messieurs, c'est fort bien dit ;
Mais où trouver l'argent, la nourriture,
Pour soudoyer tout cet essaim maudit ?
Lors Krasinsky lui rappelle l'usage
Très-ancien, aussi juste que sage ;

Il faut piller, ou bien vivre à crédit.
C'était ainsi que Sobiesky, grand homme,
En guerroyant vécut jadis ; & comme
Il délivra des mains de Soliman
Vienne, réduite à son dernier moment.
Oui, de Kiow leur repartit l'évêque ;
Qui de ses jours n'eut de bibliothèque ;
Mais en tableau le Saint Barthélemi :
Bon reconfort contre un culte ennemi ;
Et de saints os, reliques qu'il expose.
Le dieu puissant qui protège sa cause,
Ce dieu jaloux, si terrible & si craint,
Rendra pour vous le sacrilège saint.
Volez, pillez, n'épargnez nulle chose.
Qui sert son Dieu n'est jamais criminel.
Pour sureté, je donnerai d'avance,
Sur mon lambon, devant le maître autel,
Pour tous péchés la plénière indulgence.
La foule dont ils étaient entourés,
Eprise encor des vapeurs de l'ivresse ;
Tant Tovargis que petite noblesse,
Aux mots piller & de confédérés,
Poussait aux cieux des clameurs d'allégresse :
Et tous enfin, sans bien savoir pourquoi,
Voulaient chasser & le Russe & leur roi.
Dans ce conflit où régnait le tumulte,
Les palatins redoutaient quelque insulte.
Ils s'en vont tous pour conférer entre eux,
Choisir des chefs pour mener leurs pouilleux,
Faits pour guider la masse plébéïenne,
Dont ils voulaient opprimer la prussienne ;

Mais de ces grands, si prompts à tout oser,
Aucun ne veut lui-même s'exposer.
Radzivil dit : Un palatin gouverne :
Ce n'est pas nous que la guerre concerne ;
Imitons Dieu : s'il punit les états,
Il vous envoie un ange subalterne,
D'un tour de main qui met un peuple à bas.
Et puisqu'il faut que l'on fasse la guerre,
Gardons-nous bien de risquer tant de maux ;
Envoyons-y pacolets & vassaux ;
Ils lanceront pour nous notre tonnerre.
Choisissons donc quelque soudard hardi,
Et qu'aussitôt au bruit de la trompette,
On le proclame, & le mette à la tête
Du vil ramas qu'assemble le parti.
Tenez, nommons Zaremba, Pulawsky :
De tels héros, quoiqu'inconnus encore,
Feront voler du couchant à l'aurore
Leurs noms chéris de tout vrais Polonais.
Tous d'une voix les magnats applaudirent ;
Et les deux chefs selon leurs vœux choisirent,
En se flattant des plus heureux succès.
Mais le fameux prélat de Kiowie,
Les yeux levés, & l'ame au ciel ravie,
Répand sur toi, confédération,
D'un bras vainqueur sa bénédiction ;
Et puis au haut d'une perche croisée,
Comme un drapeau, par sa main baptisée,
Il attacha son sacré goupillon.
Les palatins d'abord se séparèrent,
Et leur foyer tous les grands désertèrent ;

En Saxe, en France, en cent divers pays
Tous ces ſeigneurs en peu s'éparpillèrent;
Et ſans avoir de plan fixe ou précis,
On les voyait voyager par ennui.
Mais cependant les chefs dans la Hongrie,
Tous raſſemblés au château d'Epérie,
Déjà formaient avec grand appareil
D'un tas de fous le ſuprême conſeil;
Pour diriger de loin la confrérie,
Battre le Ruſſe & piller leur patrie;
Pour détrôner ce bon roi Staniſlas,
Que par boutade alors ils n'aimaient pas.
En même temps l'oriflame en Pologne
Fait raſſembler tous les confédérés.
Chacun s'agite & vaque à ſa beſogne;
A bien piller ils ſe ſont conjurés.
Le Pulawſky, ce preu chef de la troupe,
Croyait mener la république en croupe;
Le ſut s'admire & croit repréſenter
Les grands Seigneurs de l'Empire ſarmate.
Il s'applaudit, ſa vanité le flatte.
Sur un genêt le héros va monter;
Mais il faut voir comme il va débuter.
Ah, que l'homme eſt un animal peu ſage!
Il ne prévoit que la proſpérité,
Et dans le calme il ne craint point l'orage;
En imprudent au péril il s'engage;
Mais d'un revers, ſouvent bien mérité,
Son courage eſt pour jamais rebuté.

Le Pulawſky portant ſon oriflame,
Et Zaremba que le butin enflamme,
S'en vont tous deux brochant à travers bois,
Pour découvrir les protecteurs des rois.
Ils demandaient à tout manant qui paſſe :
Où ſont-ils donc, ne les a-t-on point vus ?
Qui donc, Meſſieurs, qui voulez-vous, de grace ?
Ces ennemis à nos bras dévolus,
Et qui bientôt par nous ſeront vaincus.
En deviſant, bientôt ils arrivèrent
Dans un terrain plus riant, plus ouvert ;
Mais de Dréwitz les troupes s'y trouvèrent.
Quand un grand ſaint voit le Diable d'enfer,
Tout en fuyant, il s'en éloigne vite ;
En s'aſpergeant d'un bon jet d'eau bénite,
Il vous marmotte en tremblant ſon pater.
Nos deux héros penſaient alors de même.
L'œil égaré, la face pâle & blême,
Zaremba dit : Regarde nos ſoldats,
Bâtons ferrés ſont le fort de leurs armes,
Quelques fuſils & de vieux coutelas ;
Comment braver les combats, les alarmes ?
Le Pulawſky répond : Il eſt certain,
Que tout va mal ; je crois que le deſtin,
Pour épargner le meurtre & le carnage,
Veut réſerver notre bouillant courage,
Pour d'autant mieux combattre dès demain.
Le gros canon des Ruſſes ſe décharge,
Les boulets vont, ou bien ou mal mirés,
Tout au travers de nos confédérés ;

Qui de jurer & de gagner le large,
Qui de crier, & dans ce desarroi,
Pensant encor à leur dernière diète,
Ils croient tous dans ce premier effroi,
Que ce canon dont le bruit les inquiète,
Leur annonçait encor un nouveau Roi.
Tout aussitôt l'impatient cosaque,
Fondant sur eux, les presse & les attaque.
On ne prend pas si vite qu'on le croit,
Sur palefroi un Polonais qu'on traque ;
Il sait courir tout aussi bien qu'il boit.
 Dréwitz parut au Tovargis rustique
Tel que Cortez, la terreur du Mexique.
Quelques chevaux, de la poudre & du plomb,
Des deux héros étaient le spécifique.
Ah, qu'il faut peu pour acquérir un nom !
 L'ami lecteur se souviendra sans doute,
Ce que du Parthe anciennement on dit ;
Ce grand Crassus, le Parthe le défit,
En affectant de se mettre en déroute.
Des Polonais il n'était pas ainsi.
La vérité de ce fait, la voici.
Chacun en hâte enfilait la vallée,
Piquait des deux, évitait la mêlée,
Tout en courant s'éloignait de ces lieux,
Sans qu'un moment il retournât les yeux.
Courir ainsi n'est fuite simulée ;
Mais s'ils couraient, dispersés par les bois,
Ce n'était point peur ou poltronerie ;
Ils aimaient trop notre Dame Marie,

Et leur païs anarchique & ſans loix ;
C'était plutôt amour de la patrie,
Pour d'autant mieux combattre une autre fois.
Hors du danger, nos braves ſe trouvèrent
Près d'un gros bourg qu'auſſitôt ils pillèrent ;
Le maître était un Seigneur de trente ans :
Je ſuis, dit-il, un zélé catholique :
Et pourquoi donc, ô Pulawſky l'inique,
Me traitez-vous comme les diſſidens ?
Autour de lui ſa femme & ſes enfans,
Fondant en pleurs, par des cris lamentables
Croyaient fléchir ces pillards implacables ;
Mais Pulawſky, dépité de l'affront
Dont le Dréwitz feſait rougir ſon front,
Pour conſoler ſa douleur trop amère,
Aurait pillé ſon père & ſa grand'mère,
S'il les avait trouvés ſur ſon chemin.
Que fais-tu là de cette jeune femme ?
Dit le guerrier au pauvre châtelain :
J'ordonne & veux que cette belle dame
Vienne avec moi ſoulager mon chagrin.
Je ſuis battu, je veux qu'on m'en conſole ;
Et cette dame, à la chair tendre & molle,
Dont mon cœur eſt ſubitement ſéduit,
Doit avec moi coucher dès cette nuit.
A ces propos ſi durs qu'ils viênt d'entendre,
Le châtelain s'apprête à ſe défendre ;
Les payſans attaquent les ſoldats,
Et nos fuyards s'apprêtent aux combats.
Qui m'aidera pour chanter leur querelle,

Leur vive ardeur, la force de leur bras ?
Les coups tombaient aussi dru que la grêle,
Lorsqu'elle vient ravager les moissons,
Ou bien briser les vitres des maisons.
L'un tout en sang a démis sa mâchoire,
L'autre sa nuque, un autre plaint son dos,
Celui son œil, l'autre dans la nuit noire
S'en va conter sa déplorable histoire :
Tant la fureur acharnait ces héros !
De Pulawsky le nombre enfin l'emporte :
On prend la belle, on l'enlève, on l'escorte.
Son beau minois, arrosé de ses pleurs,
Eût adouci le tigre & la panthère ;
Mais nos brigands, grossiers, brutaux, sans mœurs,
Avaient le cœur plus dur qu'aucun corsaire.
Et Pulawsky dans des monts à l'écart
Va se cacher à l'abri du hazard.

Mais vous, mon Roi, pour qui chacun ferraille,
Que faites-vous, mon benin Stanislas ?
Dans votre cour, loin de toute bataille,
Adorez-vous quelques jeunes appas ?
Au bal, au jeu, vous passez vos journées,
Laissant aller tranquille, de ce lieu,
Le cours obscur des vagues destinées,
Selon le gré de Dréwitz & de Dieu.

Fin du second Chant.

CHANT TROISIEME.

QU'ON est heureux quand on eſt raiſonnable !
L'Ecole dit que nous le ſommes tous.
L'Ecole ment, & le fait véritable,
C'eſt que ce monde eſt un amas de fous.
Dans ſon chemin, le lecteur favorable
Sans doute a vu nombre d'extravagans,
De tout païs, tout état, & tout rang ;
Des éventés dont l'eſprit faux & louche
N'ont de leurs jours proféré de leur bouche
Que ſots diſcours, que plat galimatias,
Bons pour charmer les menins de Midas.
Si l'on fouillait dans plus d'un grand empire :
Quelle moiſſon au gré de la ſatire,
Un Arétin cueillerait ſur ſes pas !
Moi qui des grands redoute & crains trop l'ire,
Je me retiens & ne le dirai pas.
Si cependant il était des états,
Que d'Hippocrate un apoſtat dirige,
Me faudrait-il garder ma gravité ?
Dans un moment de joie & de gaîté,
Qui ne rirait d'un ſi plaiſant prodige ?
Mais réprimons ce déſir importun ;
Car la ſageſſe ainſi de nous l'éxige,
Et nous preſcrit de ménager chacun.
Quand j'ai long-tems anatomiſé l'homme,
Je dis ſouvent : Depuis Peckin à Rome,
Le ſens commun n'eſt pas auſſi commun,

Que bien des gens font mine de le croire.
Vous l'avoûrez, si lisez cette histoire.
  Des Polonais il faut vous recorder,
De Pulawsky rappeler la mémoire,
Et des combats qu'il vient de hasarder.
  Or vous saurez qu'alors la renommée
Allait corner de climats en climats
Ce qu'elle sait & qu'elle ne sait pas ;
De Pulawsky la burlesque aventure,
Par un canon mis en déconfiture ;
Le Zaremba, chef des confédérés,
Qui sans raison couraient tous égarés.
Ce bruit s'accroit ; chacun selon sa pente,
En le contant l'exagère & l'augmente,
Et tant s'en dit, que dans tout l'univers,
Chacun parlait en prose comme en vers,
De l'action mémorable & brillante
De ce Dréwitz, qui passait toute attente.
  Cette rumeur se communique enfin
Jusqu'au palais qu'habite la Sottise.
Ce palais est la catholique Eglise,
Dont Pierre était le premier sacristain.
Là se trouvait l'absurde inconséquence,
La déraison avec l'incohérence ;
Les yeux bandés, on voit à son côté
La folle Erreur & la Crédulité,
Se nourrissant de mensonges, de fables,
Et la Terreur qui nous forgea les diables.
Tout au milieu sur un sacré privé *,

* L'auteur entend le sterficorium sur lequel on assied les Papes après leur intrônisation.

De la Déeſſe eſt le trône élevé.
Son œil eſt raide & ſa bouche eſt béante ;
Et dandinant ſans ceſſe ſur la plante
De ſes deux pieds, ſa noble cour l'enchante.
C'eſt elle qui des papes autrefois
Avait fondé la puiſſance & la gloire.
O Boniface ! ô ſuperbe Grégoire !
Elle feſait recevoir par les rois
Vos mandemens, vos inſolentes bulles
Dont ſe feraient torché des incrédules.
En apprenant que les confédérés,
Ses chers enfans, de ſon ſang engendrés,
Sont ſans eſpoir, ſans ſecours, ſans aſile,
Elle pâlit & demeure immobile.
Soudainement reprenant ſes eſprits,
La rage au cœur, ſa fureur indocile,
Eclate enfin en ces douloureux cris :
O chien de Ruſſe ! ô monſtre ! ô crocodile !
Ah, tu triomphes ! ô vengeance ſtérile !
Détruiras-tu mes Polonais chéris ?
Non, c'en eſt trop ; que ma fureur éclate ;
A mes enfans cherchons un défenſeur
Au Nil, au Pont, aux rives de l'Euphrate.
Tout auſſitôt, pour dilater ſa rate,
Elle raſſemble une épaiſſe vapeur
D'un noir brouillard, puant, infecte & ſombre.
Et va s'aſſeoir au milieu de cette ombre ;
Part promptement pour trouver le ſénat,
Des Polonais repréſentant l'état.
Elle vogua tout droit vers la Hongrie,
Et deſcendit au château d'Epérie.

Là fe trouvaient de bigots palatins,
Et de prélats une augufte affemblée,
Qui déploraient leurs malheureux deftins,
Et la patrie aux Ruffes immolée,
Et leurs autels & la religion.
Que deviendra l'Eglife catholique ?
Difaient les uns ; l'enfer en action
Veut opprimer par un bras fchifmatique,
Son feul appui, la perfécution.
Qui déformais adorant le ciboire
Viendra chez nous à la confeffion ?
A Nicolas le peuple fera gloire ;
Et nos prélats perdant le purgatoire,
O comble affreux d'abomination !
N'auraient donc plus de quoi manger ni boire.
  De ce difcours pathétique et touchant
L'impreffion pénétra la Sottife.
Il faut, dit-elle, il nous faut fur le champ,
Trouver quelqu'un qui défende l'Eglife.
Adreffons-nous au Turc : il eft féant
D'unir pour vous la croix & le croiffant ;
Car Mahomet aimait le chriftianifme ;
Chacun le fait, qui connait l'alcoran ;
Et Muftapha, ce généreux fultan,
Maudit le Ruffe en abhorrant le fchifme ;
C'eft à lui feul qu'il faut avoir recours.
Oui, du fultan nous aurons les fecours.
A ce confeil les feigneurs applaudirent ;
Sur cet objet les cœurs fe réunirent ;
Mais les prélats tombèrent à genoux.

O tendre mère ! immortelle Sottise !
Dont le conseil prudent nous favorise,
Vous savez bien, & que la vierge & vous
Furent toujours adorés parmi nous,
Comme les seuls suppôts de notre Eglise,
Lui dirent-ils ; & notre ame soumise,
Extasiée en des momens pareils,
De point en point va suivre vos conseils.
Durait encor ce bienheureux syncope,
Que la Sottise à leurs yeux disparait ;
Un gros nuage à l'instant l'enveloppe,
Et vous l'enlève aussi vite qu'un trait.
Mais les propos de son ame exhalée,
En imprimant dans les cœurs leur arrêt,
Reconforta cette auguste assemblée.
Ce Krasinsky, fameux chef de parti,
Fut député pour parler au mufti.
Dans le sérail la Sottise empressée
L'avait déjà par son vol devancée,
Et Mustapha, qui la connait très-bien,
Réglait toujours son avis sur le sien.
Le Polonais débuta de la sorte :
O grand mufti ! notre mufti chrétien
A bien voulu m'envoyer vers la Porte,
Pour implorer votre puissant soutien.
Que deviendra la divine pucelle
Avant ainsi qu'après l'enfantement ?
Un Nicolas, ce saint de l'infidelle,
De ses autels veut chasser la donzelle,
Pour s'y placer lui-même apparemment ;

Et le Ruffien, qui commence par elle,
Voudra de même en l'empire ottoman,
Vous dénicher Mahomet de la Mecque.
S'il fait main baffe affez brutalement,
En nos états, fur maint honnête évêque ;
A vous le tour peut être incontinent.
Affiftez donc, il en eft temps encore,
Le Saint des Saints, qui par moi vous implore.
Que déformais les clefs & le croiffant,
Flottant enfemble en ce grand armement,
En imprimant en tout lieu l'épouvante,
Rendent par vous l'Eglife triomphante.
Tout le divan répondit gravement,
Que Mahomet, grand amateur de vierges,
Ne voudrait pas qu'un leur rognât des cierges,
Et que le pape, allié du mufti,
Guerroyerait ainfi que Krafinfky.
Soudaine l'on arme, & la pefante enclume
Forge le fer, dépaiffit fon volume :
On voit venir tous ces peuples divers,
Et de Memphis, & du fonds de l'Afie,
Et ceux du Pont, & ceux de l'Arabie,
Et ces archers à tirer tant experts,
Ceux qu'un ciel chaud rendit noirs en Lybie ;
En fe voyant ils étaient ébahis,
Ce n'eft le tout, & de divers repaires,
S'y joint encor boftangis, janiffaires,
Avec le corps des diligens fpahis.
Perfonne d'eux ne fait que pour l'églife,
Le coutelas de Mahomet s'éguife.

Ils marchent tous ; ils vont avec plaisir,
Pour occuper les bords du Boristhène.
Devant leur front marche le grand-visir.
Vers le Niester ils arrivent sans peine.
  Quand on le sut, tous les confédérés
Devinrent fous, chacun se pâmait d'aise,
De voir par eux les bachas inspirés,
Et le croissant sur terre polonaise.
Le Pulawsky se croit déjà vainqueur,
Et de Dréwitz prédisait le malheur.
Pour Stanislas, reclus dans Varsovie,
Il ne sait plus à quel Saint se vouer,
Ni s'il est Roi, ni comment dénouer
Ce nœud gordien, formé par félonie.
A Catherine enfin il a recours ;
Et ces héros qu'enfante la Russie,
Rapidement volent à son secours.
Voyez comment d'une faible étincelle
Peut se former un grand embrasement.
O mes amis ! craignez tous le faux zèle ;
De tous les feux, c'est le plus dévorant.
Gardez vous bien par trop de bienveillance,
De modérer sa folle intolérance.
  Mais elle sait comment on doit braver
Constantinople, & Varsovie, & Rome ;
Et confondit leurs projets en grand homme.
  Tout s'aprêtait alors aux vrais combats.
Ce n'étaient point de frivoles bravades,
De Pulawsky les folles mascarades ;
Mais des héros, suivis de vrais soldats ;

Et qui viennent dans ces nobles carrières
Y dispenser de leurs mains meurtrières
L'effroi, la peur, l'horreur & le trépas.
Nos polonais ne se joignirent pas
Aux turcomans, leurs alliés fidelles.
Videz, videz, disaient-ils, nos querelles;
Pour butiner nous suivrons tous vos pas.
En attendant, pour s'amuser sans doute,
Chacun allait suivant une autre route;
En sureté voler ce qu'il trouvait;
Chez l'ennemi mettait tout en déroute,
Et chez l'ami saccageait & pillait;
Si bien qu'en peu rien à piller n'était.
Et la Sottise au haut de l'hémisphère,
Et apprenant quel est le savoir faire
Des polonais, que son cœur chérissait,
Leur souhaitant un sort toujours prospère,
Du haut des cieux encor les bénissait.
Et moi bavard, de qui la goutte enchaîne
Tous les dix doigts, n'ai-je point à rougir
Des avortons de ma prodigue veine,
Quand la douleur m'en fait bien repentir,
Pour vous conter, ainsi que les gazettes
En mauvais vers d'aussi folles fornettes ?
Mais finissons ; pour vous entretenir,
J'aurai demain de quoi vous réjouir.

Fin du troisième Chant.

CHANT QUATRIEME.

QUE la fortune eſt perfide & trompeuſe !
Elle eſt coquette, elle eſt capricieuſe.
Certes, voilà qui n'eſt pas trop nouveau ;
Qui ne le ſait ? Car du cèdre au roſeau,
Bonheur ſubit, chance malencontreuſe
Font de nos jours le bigarré tableau.
Laiſſons-la donc avec ſa vieille roue,
Vous exaucer les uns avec fracas,
Et par des tours ſanglans qu'elle nous joue,
Précipiter ceux qu'elle hait, en bas.
Mais ſi d'un ſot la bêtiſe l'amuſe,
Si ſa faveur l'éblouit & l'abuſe ;
Quelle leçon en retirer pour nous ?
Que des ſoudards à l'ame vile & brute,
Accompagnés d'un millier d'autres fous,
Bronchant, tombant de rechute en rechute,
Soient aux combats puſillanimes, mous ;
Et que manquant d'eſprit & de prudence,
Ils ſoient punis, faute de prévoyance :
De pareils faits étant par trop communs,
A les ouïr deviennent importuns.
Qu'importe donc qu'un brigand de ſarmate
D'un vain ſuccès pour un moment ſe flatte ?
Mais mon lecteur croira, non ſans raiſon,
A ce ton grave où mon ſtyle s'élève,
Que par l'effet d'une indigeſtion,
En cette nuit un triſte & fâcheux rêve

M'a mis en goût de lui faire un ſermon.
Non, il ſe trompe en cette conjecture
(Effet commun de l'art conjectural),
S'il juge ainſi de mon ſtyle inégal.
Voici l'aveu de la vérité pure :
Sans ſoins, ſans peine, & ſans plan général,
Je laiſſe errer ma plume à l'aventure ;
Sans s'arrêter, en courant elle écrit,
Ce qu'au haſard enfante mon eſprit.
Venons au fait, reprenons notre tâche.
Le Pulawſky, guerrier ſi dur, ſi lâche,
Etait flatté de ſes derniers ſuccès ;
Il retrouſſait ſa craſſeuſe mouſtache,
Se rappelant ces payſans défaits,
Et la donzelle aux raviſſans attraits,
Qu'au châtelain ſa violence arrache.
Mais dans les champs, les prés & les forêts,
Il n'était plus cheval, taureau ni vache ;
Les Tovargis, ces héros polonais,
Avaient tout pris ce qui reſtait à prendre,
Et leur uſage était de ne rien rendre.
On commençait à ſentir les beſoins ;
Car pour nourrir d'avides ſubalternes,
Raſſaſier Tovargis & Pancernes,
C'était ſans fruit qu'on employait ſes ſoins.
Le Zaremba, las de courir la plaine,
Leur dit : Amis, il nous faut un domaine,
Un endroit fort, où garder notre peau,
Où raſſembler d'un vaſte voiſinage
Tout le butin qui nous tombe en partage ;

Et cet endroit, foldats, eft Czenftochow.
Dans ce couvent notre mère pucelle,
En réduifant le Cofaque à zéro,
Saura fort bien nous défendre avec elle.
Auffitôt dit, auffitôt l'on marcha.
A leur rencontre arrivent de gros moines ;
Dans le couvent la troupe fe nicha,
Et but le vin que gardaient les chanoines.
Mais quand le vin les eût prefque abrutis,
De Pulawfky la gentille donzelle,
En embrafant ces gras cuculatis,
Dans ce lieu faint alluma la querelle ;
Chacun voulait jouir de fes appas ;
Chacun voulait la ferrer en fes bras ;
Et Pulawfky, tranfporté de colère,
Allait tirer fon cruel cimeterre ;
On allait voir tous ces crânes tondus,
Par un foudard brutal & téméraire,
Enfanglantés, balafrés & fendus.
O fainte vierge ! ô tendre & bonne mère !
Souffriras-tu qu'un lieu qui t'eft voué,
Dont tu remplis l'augufte fanctuaire,
Soit en ce jour, au pied du baptiftère,
Par un ivrogne à tes yeux pollué ?
Ne craignez rien : c'eft chofe fans exemple,
Que notre reine abandonne fon temple.
Tandis qu'encor durait ce chamaillis,
Vient un valet, pâle & tout ébahi :
Alarme, alarme, accourez tous Polaques,
Oppofez-vous, criait-il, aux attaques !

Voilà le Ruſſe ; il s'avance à grands pas ;
Ivre de vin, il penſe vous ſurprendre.
Sur les remparts volez, vaillans ſoldats,
Et ſongez bien ſurtout à vous défendre !
C'était Dréwitz, toujours l'oreille au guet ;
Trop bien inſtruit de ce qui ſe paſſait,
Il devinait que dans le réfectoire,
Le Polonais ne s'amuſait qu'à boire,
Qu'ardent, en rut, chacun s'y querellait.
Sûr de ces faits, il préſageait ſa gloire.
Dans un moment le fort eſt entouré,
Et par le Ruſſe étroitement ſerré.
Tranſi de peur, on quitte la donzelle.
Tout en tremblant le Tovargis ſurpris
Va ſe blottir & chercher des abris,
Dans un recoin que fait la citadelle.
Ces gueux étant effarés, étonnés,
Tremblent ſi fort du Ruſſe & de ſa troupe,
Qu'aucun n'oſe montrer le bout du nés
Sur le rempart, pour qu'on ne le lui coupe.
Devinez-vous ce que préméditait
Ce Ruſſe fin, qui ſi bien les guettait.
Il veut la nuit leur donner une aubade,
Et s'emparer du fort par eſcalade.
O mère vierge ! en ſera-t-il ainſi,
Et verra-t-on un peuple ſchiſmatique
Eſcalader votre ſainte boutique,
Vous inſulter, & vous chaſſer d'ici ?
Vous allez voir comment la bonne dame
S'en va traiter ce ſchiſmatique infame.

Elle ſait tout, car le père éternel
Le lui révèle ; elle eſt reine du ciel.
Or connaiſſant ce qu'un Dréwitz prépare
Avec autant de rage que de fiel,
La bonne dame à l'inſtant le rembarre.
Venez, venez, dit-elle, mon cher fils,
Et ſecourez nos guerriers déconfits.
Vous ſavez bien, de monſieur votre père
Quel fut jadis l'honorable métier,
Qu'à Bethléhem il était charpentier.
De ſes outils aſſiſtez votre mère ;
Servez-vous-en comme un digne héritier.
Jéſus les prend. Sur le dos du meſſie
On voit flotter le rabot & la ſcie.
Il était nuit, ils traverſent les airs.
Déjà Dréwitz approchait de la place.
Ils vont tous deux le prenant à revers ;
De ſes ſoldats ſuivant de près la trace,
Le doux Jéſus, ſans qu'on s'en apperçut,
D'un tour de main vous ſcia les échelles ;
Et ſi bien fit, qu'en ſe ſervant d'icelles
Aucune allait à la moitié du but.
Qui fut confus ? Ce fut Dréwitz ſans doute ;
En même temps partit de la redoute
Un feu très-vif, & Dréwitz diſparut.
Mais quand les Dieux pour leurs foyers combattent,
Qu'ils font briller dans leurs divines mains,
Ces inſtrumens dont les coups nous abattent,
Que peut contre eux la valeur des humains ?

Le Pulawſky ſe bourſoufle de gloire ;
Tout bonnement il penſe que c'eſt lui,
De Czenſtochow le vengeur & l'appui,
A qui l'on doit l'honneur de la victoire.
Mais les frappards & tous les encloîtrés,
Par le Seigneur ſur ces faits inſpirés,
Surent bientôt en divulguer l'hiſtoire.
Ce conte fit l'entretien des bigots,
Et chacun ſut que pour ſon tabernacle
La bonne vierge avait fait ce miracle.
Pulawſky même & ſa troupe de ſots
Se complaiſaient à publier la choſe.
Dieu nous ſoutient, nous défendons ſa cauſe,
Se diſaient-ils, nous battrons ces marauts.
La belle auſſi, mais qui n'était pas vierge,
Que Pulawſky chérit ſi tendrement,
Pour la madonne alla dévotement
A ſon honneur faire allumer un cierge ;
Elle ſent bien que du violement
Sa main divine en ce jour l'a ſauvée.
Tandis qu'ainſi leur troupe eſt abreuvée
De pure joie & de contentement,
Que nos guerriers, frappés d'un grand miracle,
S'imaginaient aſſez légèrement,
Etre montés tout au haut du pinacle
De la fortune, & que dans l'univers
Ils ne craignaient contre-temps ni revers ;
Voilà-t-il pas qu'arrive la nouvelle,
Que du grand Turc le puiſſant armement,
Le grand viſir & toute ſa ſéquelle,

Par Gallizin sont frottés bravement ;
Que des Russiens la victoire est complette.
Si je savais entonner la trompette,
Je chanterais en style harmonieux
Ce Gallizin du Turc victorieux ;
Mais je n'ai pas l'impudente arrogance
De moduler sur mon aigre sifflet,
Le beau récit d'un aussi noble fait ;
Le ridicule est de ma compétence :
En ses vieux jours ma muse s'y complaît.
En notre Europe en grande diligence
Tout se redit, tout s'ébruite & se fait ;
Ceux qui portés pour les succès du Russe
Le préférait au peuple sans prépuce.
Applaudissaient à ce qu'aux champs de Mars,
Les ennemis, les destructeurs des arts,
Eussent reçu à Chotzim leur salaire.
Ceux dont le vœu au Russe était contraire
Tout consternés croyaient dorénavant
Qu'on manquerait d'un égal équilibre
Pour maintenir indépendant & libre
Ce Mustapha, potentat d'Orient ;
Et qu'il serait dangereux & terrible,
Que le Russien, aux spahis invincible,
Accompagné de tout son attirail,
Allât chasser Mustapha du sérail,
Et lui ravir son bataillon de belles,
Aux yeux fendus, aux bouches de corail,
De ses langueurs compagnes trop fidelles,

Voilà comment un esprit peu rangé
Juge & décide en tout par préjugé.
Dès qu'on apprit dans Rome catholique
Le triste sort qu'essuya le croissant,
Rezzonico, le pape alors régnant
Et du mufti zélateur fanatique,
En fut saisi d'une terreur panique,
Et telle enfin, que si lors sur le champ
La foudre avait brûlé le Vatican.
Hélas ! hélas ! sort cruel, sort unique !
Ce désarroi est un tour diabolique,
Dit le saint père ; il faut incessamment
Faire exposer notre saint sacrement.
Le lendemain processions se firent,
A mille autels grandes messes se dirent,
Et dans l'ardeur qui le peuple animait,
Il priait Dieu de bénir Mahomet.
Pour le dervis s'intéressait l'évêque :
On confondait & la vierge & la Mecque,
Et dans les murs de la sainte Sion,
N'étaient que pleurs & désolation.
Rome prétend que la douleur amère
Du contre-coup, qui frappa le bateau
Ou la nacelle, où jadis rama Pierre ;
En épuisant les forces du saint père,
Vous le coucha tout pleurant au tombeau.
Mais en Pologne, ô Dieu ! qu'on vit de larmes
Couler des yeux des bons confédérés !
Tout ébaubis & les cœurs déchirés,
Leurs mains allaient laisser tomber les armes.

Se peut-il donc qu'on traite comme nous
L'amas nombreux d'un peuple formidable ?
Se disaient-ils. La peur les rendit fous.
Hélas ! jadis leur bras fut redoutable,
Quand ils venaient étriller nos aïeux :
Mais quand le Turc nous devint secourable,
Le Russe ardent, & plus que lui fougueux,
L'a dissipé comme les grains de sable
Que pousse & chasse un vent impétueux.
Plus consternés paroissaient en Hongrie
Les palatins cachés dans Epérie.
Le Pulawsky, la vierge & Czenstochow,
Dréwitz joué, traité comme un badaud,
Etait, hélas ! rayé de leur mémoire.
Car chez nous tous, c'est chose trop notoire,
Le bien passé le cède au mal présent.
Ni plus ni moins dans ce danger pressant
On consultait, que reste-t-il à faire ?
Quel parti prendre ? On plaignait sa misère,
Mais aucun d'eux ne dit son sentiment.
Pour Stanislas, tranquille à Varsovie,
Tout doucement réfléchissant en soi,
Disait souvent, on se bat bien pour moi
Aux bords du Niester & dans la Moldavie ;
Ces bons Russiens pour moi donnent leur vie,
Ainsi je suis & je resterai roi.

Fin du quatrième Chant.

CHANT CINQUIEME.

AU nom de roi, de potentat, de maître,
Chacun ſe dit : Ah ! que je voudrais l'être !
Eh ! pauvre ſot, de la grandeur frappé,
Si tu l'étais, tu viendrais à connaître
Combien l'erreur & l'éclat t'ont trompé :
Et que ferait-ce, un jour, ſi ſur le trône,
On ſurchargeait ton chef d'une couronne ?
En ſerais-tu plus gras & mieux nourri,
Plus grand buveur, plus vigoureux mari ?
En ſerais-tu plus ſain pour ta perſonne ?
Ami, crois-moi, les hommes ſont égaux :
Dans chaque état, par un juſte mélange,
Chacun éprouve, & ce n'eſt choſe étrange,
L'alternative & des biens & des maux.
Qu'importe donc ſous quel différent maſque,
Sous la couronne, ou la mitre, ou le caſque,
Un ſort cruel, inconſtant & fantaſque
Change cent fois ſes bienfaits en rigueurs ?
C'eſt même joie, ou ce ſont mêmes pleurs.
Qui te connait ? qui ſait que tu reſpires ?
De ton état l'heureuſe obſcurité
Te dérobant à la malignité,
Ne permet pas qu'en vers on te déchire ;
Mais pour les chefs d'un grand & vaſte empire,
Ce ſont de bons & de friands morceaux ;
Tu vois ſur eux fondre tous les corbeaux,
Tous les mandrins, barbouilleurs de ſatire.

Un roi s'en fâche & maudit ces marauds ;
Dans ta chaumine, à table, on t'en voit rire.
  Tu peux savoir quels sont tes vrais amis ;
Sans intérêt, voisin ou parent t'aime.
Mais pour un roi, c'est un obscur problème.
Il voit chez lui des courtisans soumis,
Dont le faux zèle & le soin l'importune ;
Qui sans l'aimer, adorent sa fortune.
Ces souverains enviés, critiqués,
N'ont jamais vu que visages masqués.
  Vois-tu ce chêne élevé dans les nues,
Au front superbe, aux branches étendues ?
Un vent l'abat & brise ses rameaux ;
Tandis qu'aux bords des lacs et des ruisseaux,
Des aquilons les forces confondues
Ont respecté les fragiles roseaux.
  Tel est le sort de la grandeur humaine.
N'écoute plus la voix d'une sirène
Qui pour t'outrer contre un commun destin,
Veut t'éblouir par la pompe mondaine.
Fais comme Ulysse, & poursuis ton chemin.
  Tout est égal, je le répète en vain.
Si tu gémis quand la douleur te peine,
Egalement la fièvre & la migraine
Font grelotter le corps d'un souverain.
S'il a la goutte ; aux membres qu'elle enchaîne,
Il sent autant de douleur & de gêne,
Que Phalaris, inventeur inhumain,
En fit souffrir dans son taureau d'airain.

L'âge pesant rend son ame engourdie,
Et pour finir l'illustre comédie,
La parque arrive, & d'un coup de ciseau,
Tout comme toi, me le couche au tombeau;
Mais si tu crois, que ce discours immole
La vérité rigide à l'hyperbole;
Vois, examine, & fixe ici tes yeux
Sur Stanislas, triste roi de Pologne,
Chargé d'ennuis, accablé de besogne.
Vois si ton cœur peut l'appeler heureux.
De ses foyers, un assassin barbare
La nuit l'enleve, & par un bonheur rare,
Il se dérobe à ses bras furieux.
Ah! mon bon roi, moi-même je m'accuse;
Je t'ai parfois traité trop durement.
J'en suis contrit. Mon impudente Muse
Te déchira de son style mordant.
Oui, j'en ressens componction très-grande.
Je veux partir; je veux incessamment
A Czenstochow faire honorable amende.
Il ne faut point, dans de frivoles jeux,
En folâtrant frapper les malheureux.
Mais ce bon roi, sur le trône peu ferme,
De ses malheurs n'a pas atteint le terme.
Le fait est clair; car tous ces grands magnats,
Ce vil conseil composé de Midas,
N'ont d'autre but au château d'Epérie,
Que de troubler & ruiner leur patrie,
Quoique d'ailleurs accablés d'embarras.

Le désarroi du Turc en Moldavie;
Sa fuite enfin, sa longue léthargie,
En les privant du plus ferme soutien,
Les laissait là, ne tenant plus à rien.
S'éleve alors Monsieur de Cracovie,
Pontife ardent, mais plein de prud'hommie,
Comme en sursaut sortant d'un long sommeil,
Il parle ainsi : Pour le bien de l'églîse,
Voyez de quoi ma bonne ame s'avise ;
Sur tous les points suivez donc mon conseil :
Dans nos malheurs la ferveur est de mise ;
Invoquons tous notre divinité,
Et qu'on implore à grands cris la Sottise.
De son palais entendant nos clameurs,
Elle viendra pour essuyer nos pleurs.
Au même instant, un chacun à sa guise,
Et de prier & de se prosterner,
Et tant on fit, que non sans s'étonner,
Elle arriva par un gros vent de bise,
Et lourdement prit place au milieu d'eux.
Que vois-je ici ? Dieu, quelle est ma surprise !
S'écria-t-elle. O Polonais fameux !
Pourquoi vous vois-je & craintifs & peureux ?
Je veux qu'enfin le sort vous favorise,
Qu'à votre tête un guerrier valeureux
Ecrase ici ces Russes orgueilleux.
J'ai des dévots, j'ai ce fameux Soubise,
Et cent héros adorés des Français,
Si renommés par tant de nobles traits :

Rosbach,

[library stamp]

Rosbach, Créfeld font retentir leur gloire,
Et Velinghause, & Minden & cent lieux
Sont les témoins qui fondent leur mémoire,
Dont les échos s'élèvent jusqu'aux cieux.
  Que dit-on là ? Quel affront, quelle injure !
Dit Pulawsky ; mais Zaremba murmure,
Gronde tout bas, marmotte entre ses dents :
Point de Français ne veux pour commandant.
  Mais Oginsky, qui de loin tout écoute,
S'écrie en feu : Saint Roch ! quoi qu'il m'en coûte,
Je ne veux pas que les Français céans
Triomphent seuls de ces gueux dissidens,
Et de ce roi, que nous donna le Russe.
Le fier orgueil, la colère & l'astuce
Couvrent son front d'une noble rougeur.
  Mais la sottise encor un brin émue,
Que ces brutaux l'eussent interrompue,
Reprit ainsi d'un ton de dictateur,
Son beau discours tout rempli de chaleur,
Et dans un goût vraiment académique.
  O Polonais ! ô race catholique !
Se pourrait-il que jamais de vos jours,
Vous n'eussiez lu le bon père Bouhours ?
Oui, ce Bouhours, c'était un grand oracle !
Il dit très-bien que c'est un vrai miracle,
Qui même encor dans nul temps ne se vit,
Que hors des lieux que renferme la France
Un pauvre humain puisse avoir de l'esprit.
Paris en est le magasin immense.

Cherchons-y donc l'efprit & des héros
Dont nous manquons, pour redreffer nos maux.
Elle fe tut. On fe chamaille encore ;
Ce premier feu doucement s'évapore,
Et comme on voit s'éclaircir l'horizon,
Lorfqu'un brouillard s'affaiffe après l'aurore :
Ainfi nos gens à cervelle de plomb,
De la fottife adoptent la raifon.
Les palatins, remplis de déférence,
Sont tous d'accord ; Wilorfky pour la France
Part, va chercher le phénix des guerriers.
Choifeul régnait ; avide de lauriers,
Il en cueillit dans Avignon, en Corfe ;
De toute intrigue & l'auteur & l'amorce,
Fou plein d'efprit, qui du fein des plaifirs,
Gouvernait tout au gré de fes défirs.
Ah ! Wilorfky, dit-il, quelle infolence,
Qu'un Gallitzin, fans m'en parler d'avance,
Sans en avoir de moi permiffion,
Batte le Turc, mette en confufion
Nos alliés, le vifir & fa troupe,
Et vous les frotte en face comme en croupe !
J'ai réfolu pour en tirer raifon,
De vous donner Vieumenil, le Baron.
Cet étrilleur étrillera le Ruffe,
Et rabattra cet orgueil, cette aftuce
Dont m'a choqué ce peuple fanfaron.
Ajoutés donc, Seigneur, je vous conjure,
De bons louis en nombreufe mefure,

Dit Wilorſky, pour combler vos bienfaits ;
Car pauvres ſont nos héros polonais.
  Oui, dit Choiſeul, qu'on paye ce Polaque ;
Brouillons le monde & que tout ſe détraque,
Plus brillera Choiſeul & les Français.
  Vieumenil part, ſes aigrefins le ſuivent,
Et de badauds des bataillons arrivent,
Peuple inſenſé, qui ſans ſavoir pourquoi
Veut à Landſcron combattre pour ſon roi.
  En attendant dans la Lithuanie
Oginſky veut prévenir les Français,
Et de la fleur de ſes gueux Polonais
Il y raſſemble une troupe choiſie.
Il parle ainſi : Mes vœux ſont exaucés ;
Sur Oginſky tous les yeux ſont fixés :
J'occupe ſeul la prompte renommée ;
Des vieux héros, par mes faits éclipſés,
Les noms vantés s'en iront en fumée.
  Lui, Pulawſky, le brave Zaremba,
Qui pour buveur d'eau jamais ne paſſa,
S'en vont chercher de grandes aventures,
Dangers nouveaux, combats, coups & bleſſures ;
Vrais chevaliers Don Quichottes errans,
Ils prennent tous des chemins différens.
  Pulawſky veut ſurprendre Cracovie ;
Il va gaiement de ſa troupe ſuivie.
Le Ruſſe était le maître en cet endrait.
(On ne fait pas toujours ce qu'on voudrait)
En s'approchant, le feu part de la place.

Confédérés, c'eſt fait de votre audace.
A demi morts vous fuyez de ce lieu.
Leur conducteur déclamait d'un ton grave
En ſe ſauvant : Le Polonais eſt brave
Quand l'ennemi ſur lui ne fait point feu ;
Mais quand il tire, ah ! ſacré jour de Dieu !
Le ſifflement ſi diſcordant des balles,
Des gros boulets les maſſes infernales
Brutalement ont dérangé mon jeu.
Mais pour combler cette mésaventure,
Il y perdit le ſacré goupillon,
Cet étendard, ce vrai palladion.
O quel préſage ! ô quel funeſte augure !
Le ſchiſmatique en eſt maître en ce jour ;
On en fera trophée à Péterſbourg.
Le Pulawſky, après ſa fuite prompte,
En maudiſſant Mars, le Ruſſe & l'amour,
Dans quelque bois s'en va cacher ſa honte.
Mais Oginſky, qui n'en tint aucun compte,
Se mit aux champs : non loin de cet endroit,
Où gît ſa troupe, une forte eſcouade
De preux Ruſſiens en ce moment paſſait,
Et d'Oginſky pas un mot ne ſavait.
Tout auſſitôt il leur donne une aubade ;
Il les ſurprend par un de ces haſards,
Auteurs obſcurs d'un jeu du ſort bizarre.
Sitôt qu'il vit ſes ennemis épars,
En admirant une action ſi rare,
Tout humblement l'animal ſe compare,
Sans en rougir, au premier des Céſars.

Mais à Grodno, Suwarow, plein de rage,
Se préparait à bien venger l'outrage
De ſes guerriers trop promptement ſurpris;
Oginſky lui donna cet avantage;
Tout vain encor, de ſes ſuccès épris,
Pour les Ruſſiens n'ayant que du mépris,
Il va fourrer ſa troupe en un village,
Où tout pilla, s'enivra, viola;
Perſonne aux champs ne criait, Qui va là?
Quand la nuit vint, tout dormit en ſilence,
Sans garde enfin, ſans ſoins, ſans vigilance.
Le Suwarow avait tout projeté,
Et dans l'horreur de cette obſcurité
De ſa bourgade il force les barrières.
Dieu ! quel réveil pour les confédérés,
Qui étourdis, de la veille enivrés
A peine avaient entr'ouvert les paupières,
Qu'on les échine à grands coups d'étrivières!
En un moment on prit tous ces pendards:
Un ſeul s'échappe en ce danger extrême,
Ce fut . . . & qui? Le premier des Céſars.
Tout en fuyant, conſterné, le teint blême,
Entrelardant la plainte & le blaſphême,
Et maudiſſant la Vierge & les haſards,
Il ſe diſait triſtement en lui-même:
C'eſt donc ainſi que j'ai ſu prévenir
Ces chiens français qui bientôt vont venir.
On m'aurait pris comme on prend une poule,
Si je n'avais d'excellens éperons.

La république enfin tombe et s'écroule ;
Pourrai-je, hélas ! ſurvivre à tant d'affronts ?
  Et cependant le Ruſſe en Moldavie
Frottait auſſi les Ottomans alors :
Deux fois ſur eux ſa main apeſantie,
Leur fait ſentir ſa valeur, ſa furie ;
Et du Danube ils repaſſent les bords.
  Que de revers pour de ſi grands efforts !
Brave Oginſky, conſolez-vous du vôtre ;
Car un malheur ne vient jamais ſans l'autre.

Fin du cinquième Chant.

CHANT SIXIEME.

QUAND d'Oginſky je rappelle la fuite,
Je ſens en moi la douleur qui m'agite;
Mon tendre cœur eſt contrit, reſſerré,
Des maux ſoufferts par ce confédéré.
Que deviendra le culte catholique,
Sans défenſeurs contre un bras ſchiſmatique?
Ce Mahomet, du Saint Père l'appui,
N'a qu'en fuyant ſu combattre pour lui.
Du Ruſſe heureux la troupe hyperborée
Opprimera la Pologne éplorée.
Je vois déjà les couvens pollués,
Et les ſaints lieux pillés & violés,
A nos nonains la chaſteté ravie,
Le fils de dieu qu'un Ruſſe cocufie.
Hélas! comment prévenir ces malheurs?
Comment ſécher la ſource de mes pleurs?
Recourons donc aux vœux, à la prière.
Chargé d'un ſac & couvert de pouſſière,
A vos ſaints pieds j'étale mes douleurs;
Je vous implore, ô vierge! ô bonne mère!
Reconfortez votre cher Oginſky,
Et Zaremba, ce guerrier débonnaire.
Madame, ô vous! je vous implore auſſi
Pour le Polaque & pour la ſainte Egliſe,
Protégez-nous, ſecourable Sottiſe!
Je recommande à vos ſoins Pulawſky,
La belle encor que ſon cœur aime, & qui

Peut foulager parfois fa paillardife.
Car vous faurez que les plus grands guerriers,
Si vous fouillez leur hiftoire fecrète,
Ont tous unis l'amour de la fillette
Au noble amour de cueillir des lauriers.
On fait de quoi la médifance taxe
Le grand Eugène, & le Comte de Saxe :
Mais fur ce fait, c'eft vous en dire affez,
Si je vous touche & fi vous m'exaucez.
Quittons les cieux & retournons fur terre,
Séjour des fots, des fous & de la guerre.
Avec grand train, grand bruit & grand fracas,
De nos Français les héros arrivèrent.
De leurs hauts faits eux-mêmes fe vantèrent ;
Qui les en crut, fit d'eux un très-grand cas.
A leur abord, ce qui dût les furprendre,
C'eft qu'ils parlaient fans qu'on pût les comprendre.
S'ils s'étaient tus, ç'aurait été féant ;
Mais aux Français c'eft chofe trop fâcheufe ;
Leur langue allait comme un moulin à vent,
Quand des autans la fougue impétueufe
Tourne avec bruit fon aile ingénieufe,
Et quelquefois la brife en la tournant.
A leur babil, à leur difcours honnête,
Le Tovargis en fecouant la tête
Ne répondait qu'en leur tefticotant
Son dur jargon, que perfonne n'entend :
Nos étourdis quelques jours s'en moquèrent,
Bientôt après s'en impatientèrent.
Entre eux étaient de ces bouillans cerveaux,

Que les ardeurs du ciel de la Provence
Avaient brûlés, des Bretons vifs & chauds,
Quelques Picards têtus à toute outrance,
Des Béarnois venus de ces côteaux
Que la Garonne arrose de ses eaux.
 Le plus mutin hardiment leur propose,
De retourner aux lieux qu'ils ont quittés.
Pour ces faquins faudra-t-il qu'on s'expose ?
Sans nous comprendre ils nous ont écoutés :
C'était l'avis de Monsieur de Malose.
 Dervieux d'abord l'approuve & l'applaudit ;
Il ajouta : Dans cette infame terre
Où nous n'avons ni filles, ni crédit,
Que ces marauds s'échinent à la guerre,
Car chez ces gueux tout me choque & m'aigrit ;
Allons plutôt aux lieux où le derviche
Criant Alla rassemble son bercail.
D'honneurs pour nous le Turc ne sera chiche,
Et nous aurons chacun notre sérail.
Ces fous allaient cheminer vers la Thrace,
Légèrement chargés de leur besace,
Si par bonheur Monsieur de Vieumenil,
Sachant comment le diable les tracasse,
N'eût à temps su prévenir le péril.
Tandis qu'en feu leur mentor les gourmande,
Hors de Landscron était rumeur fort grande.
Le Tovargis, le Pacolet qui fuit,
Augmente encor le tumulte & le bruit.
 Comme en automne on voit le lièvre agile,
Transi d'effroi, se sauver de la dent

D'un lévrier qui le ſuit en jappant ;
Dans un taillis il trouve ſon aſile ;
Et ſauve ainſi ſes jours en ſe cachant :
De même alors, plein de peur puérile,
Le Polonais à courir plus habile,
N'était plus vu de ſon fier pourſuivant.
C'eſt Branicky dont la troupe royale
A joint During, Bibikow & Dréwitz ;
Ils font ſonner tous trois d'un même avis
Des durs combats la fanfare infernale.
Tous nos Français prompts, vifs, impétueux,
Sont tranſportés d'une ardeur martiale,
Courent partout chercher un bucéphale,
Un génêt propre à combattre ſous eux.
L'un trouve un âne, un autre une haridelle ;
Le temps eſt court, les momens précieux ;
On prend ſans choix l'animal, on le ſelle,
Monte deſſus, galoppe par les prés,
Suivi de près par les confédérés.
Le Tovargis, & le brutal Panſerne,
A contre-cœur ſuit ces bouillans Français.
Quand Dréwitz vit ce gros de Polonais,
Ce ſont, dit-il, des lièvres que je berne ;
Il fait lâcher quelqu'un de ſes canons,
Et la terreur ſe met dans nos félons.
Braves guerriers, un boulet vous conſterne.
Le bruit tonnant du ſalpètre enfermé,
Qui ſort d'un tube & s'exploite enflammé,
A tout Polaque était antipathique ;
Mais plus encor quand les échos des monts,

En répétant cette horrible mufique
La redoublaient par leurs lugubres fons.
  Le Vieumenil vainement les raffure,
C'en était fait, la louange ou l'injure
Ne pouvaient plus dès-lors les retenir,
Nos aigrefins criaient outre mefure :
Marchons au Ruffe, il faut le prévenir.
Mais loin d'agir, d'avancer par l'attaque,
Pour s'éloigner manœuvrait le Polaque :
Ses efcadrons, fes rangs font éclaircis.
De ce moment profita le Cofaque,
Il les chargea ; fe fauvant tout tranfis.
Dieu ! qu'il y eut de balafrés, d'occis !
De nos Français, qui ne voulaient les fuivre.
Les tous derniers par les Ruffes font pris.
Au défefpoir ils ne pourront furvivre ;
Leur fort fera celui des prifonniers ;
Ils vont aller peupler la Sibérie ;
Onques n'y fut efprit, galanterie.
Là de leurs pleurs arrofant leurs lauriers,
On les fera chaffeurs de zibéline,
Pour vous fourrer, boyards de Catherine.
  Et cependant Monfieur du Vieumenil,
A fort grand peine échappé du péril,
S'était fauvé devers le mont Crapate,
Donnant au diable & Ruffien & Sarmate.
Pour Zaremba, le pillard Pulawfky,
Sont comme un aftre en ce jour obfcurci.
Pour s'étourdir fur la bagarre étrange
Ils vont noyer leur douleur dans le vin.

O cœurs pétris & de boue & de fange,
Quoi ! tant de honte & ce fichu destin,
Seront de vous oubliés dès demain ?
Juste en ce temps de la Lithuanie
(De ce duché par Suwarow conquis,
Où l'on a vu des guerriers étourdis
Battans, battus, chargés d'ignominie)
Revient sans bruit l'orgueilleux Oginsky ;
Non pas de l'air dont on donne un défi,
Mais rèveur, triste & l'ame encor chagrine.
Il parut tel dans son accablement
Que le mâtin chassé d'une cuisine,
Serrant la queue & hurlant en fuyant.
Quand il apprit des Français l'aventure,
Je ne serai donc pas dans la nature
Le seul, dit-il, qu'un sort malencontreux
Persécute ; si j'en souffre l'injure,
Ces étrangers ne sont pas plus heureux.
Leur désarroi l'adoucit, le console,
Du sort cruel dont son cœur se désole,
De son malheur il a des compagnons ;
Pauvres humains ! voilà de vos raisons.
Revers d'autrui l'élevent, le soutiennent,
Le cœur & l'ire aussitôt lui reviennent,
Et derechef sous les drapeaux de Mars,
Il veut combattre & tenter les hasards.
Venez, venez, dit-il, braves pansernes,
Vous Tovargis, vous guerriers subalternes,
Aux champs d'honneur le premier des Césars
Dirigera votre ardeur carnassière.

On ſuit ſes pas, mais c'eſt en gémiſſant.
Devant Landſcron un gros tas de pouſſière,
En tourbillon juſqu'aux cieux s'élevant,
Parut de loin une troupe guerrière,
Qui bien en ordre avançait lentement.
Donnons deſſus, nous aurons la victoire !
Crie Oginſky ; mais qui pourra le croire ?
Ces ennemis c'étaient de gros moutons,
Que des marchands, voiſins de ſes cantons,
Menaient pour vendre à la prochaine foire.
Nos Polonais, ſans faire de façons,
Tombent deſſus & vous tournent en fuite
Ce beau troupeau, font priſonniers l'élite,
Et tout gaiement s'en retournent chez eux,
En ce grand jour au moins victorieux.
Mais Oginſky laiſſait pendre l'oreille ;
Il ſentait trop en ce moment fâcheux,
Que beau coup n'était grande merveille.
De ces revers qu'à Rome on apprenait,
L'égliſe en corps pleurait & s'affligeait.
Ce n'eſt aſſez que l'encyclopédiſte,
Le philoſophe, incrédule ou déiſte,
Sappant nos murs, ait pu les ébranler,
Et que jadis Luther en fit crouler
Un large pan ; le Ruſſe encor perſiſte
(Se diſait-on) à renchérir ſur eux ;
Et la raiſon, en horreur au papiſte,
Eclairera donc enfin nos neveux.
Du paradis le geolier, ou le ſuiſſe
En vain des cieux implorait la juſtice ;

Il ignorait encor que le démon,
Du bon Ignace empruntant la figure,
Etait l'auteur de la confuſion,
Qui t'agitait, confédération.
Si le ſaint père avait ſu tout de ſuite
Ce maudit tour que fit l'eſprit malin,
Au grand jamais c'était fait du jéſuite ;
Mais Saint Xavier, qui craignait ce deſtin,
Empêcha bien par ſa ruſe bénite,
Qu'alors ſa ſainteté n'en fût inſtruite.
Mais mon lecteur ſait & connait bien mieux
Tous les reſſorts de ces faits merveilleux ;
Que le démon, la vierge & la ſottiſe
Sont les auteurs de ce brouillamini.
Tandis qu'il dure & que l'ordre eſt banni,
Partout, hélas ! on pille, on dévaliſe
Manant, ſeigneur ou pourceau de l'Egliſe.
C'en était fait de ces vaſtes états,
Si l'on avait plus long-tems par bêtiſe
Continué les meurtres, les combats.
  Mais la raiſon & la philoſophie
Avaient encor d'illuſtres partiſans.
Et chez le ſcythe au fond de la Ruſſie,
La ſouveraine adorée & bénie,
Du haut du trône écoutait leurs accens.
Elle ſentit ſa grande ame touchée
De tant de maux que ſouffrait l'univers ;
Elle en gémit, elle en était fâchée,
Et veut enfin terminer ces revers.
Mais connaiſſant le mal & le remède,

Elle appela la Paix du haut des cieux :
Divine Paix, viens, dit-elle, à mon aide.
La Paix l'entend, & sans autre intermède,
Pour Catherine elle quitta les Dieux.
En descendant sur terre, elle est choquée,
Que tant de fous l'aient si fort détraquée.
Elle s'apprête à soulager les maux
Qu'impudemment ont faits tant de marauds,
De saints maudits, de vierges & de diables :
Servir les uns, & fouetter les coupables.
Elle commence en remettant d'abord,
Et Catherine & Mustapha d'accord,
Et puis venant à Monsieur le Sarmate,
Toujours rossé, mais qui toujours se flatte ;
Elle harangue ainsi les palatins,
Ouvrez les yeux, le diable vous attrappe :
Car vous avez à vos puissans voisins,
Sans y penser, long-tems servi la nappe.
Vous voudrez donc bien trouver bel & beau,
Que ces voisins partagent le gâteau.
Tels sont les fruits de votre extravagance,
De vos complots, enfans de la démence.
De cette paix donnée à des vaincus,
Consolez-vous dans les bras de Bacchus.
Pulawsky, vous allez * * * * :
Que la donzelle auprès du châtelain,
Pudiquement retourne dès demain.
Pour Zaremba, qu'il rame à la galère ;
Et vous, Monsieur l'évêque de Kiow,
Vous promoteur dévot de la sottise,

Respectez plus, vous, l'état & l'église,
Et pour raisons pensez à Smolenskow.
  Fier Oginsky, quittez-moi cette écharpe,
Qui n'est pour vous, mais pour les fils de Mars ;
N'imitez plus le premier des Césars ;
Mais en David jouez-moi sur la harpe.
Elle finit. Frappé de ses accens,
Chacun s'en fut ; ensuite en peu de temps
Dans le public de nouveautés avide,
Tout occupé de leur suite rapide,
On oublia ces grands événemens.

Fin de la GUERRE DES CONFÉDÉRÉS.

O D E S.

ODE

À

MON FRÈRE HENRI.

TEL que d'un vol hardi s'élevant dans les nues,
Et déployant dans l'air ſes ailes étendues,
Il échappe à nos yeux,
L'oiſeau de Jupiter fend cette plaine immenſe,
Qui du monde au ſoleil occupe la diſtance,
Et perce juſqu'aux cieux.

Ou telle que ſoudain dans l'ombre étincelante
Dans ſon rapide cours la comète brillante
Eclaire l'horizon ;
Elle éclipſe les feux de la céleſte voûte,
Et trace au firmament dans ſon oblique route
Un lumineux rayon :

Tel ſubjugué du Dieu dont la fureur m'inſpire,
Plein de l'enthouſiaſme & du fougueux délire
De ſes tranſports divins,
Je prends un fier eſſor des fanges de la terre
Au palais d'où les Dieux font tomber le tonnerre
Sur les pâles humains.

Mes accens ne sont plus ceux d'un mortel profane;
C'est Apollon lui-même animant mon organe
Qui parle par ma voix.
Des destins éternels la volonté secrète
Se dévoile à mes yeux, je deviens l'interprète
De leurs augustes lois.

O Prussiens! c'est à vous que l'oracle s'adresse,
A vous que le destin barbarement oppresse
Par tant d'adversités;
Sachez qu'aucun état dans sa grandeur naissante
Ne fournit sans revers la course triomphante
De ses prospérités.

Rome parut souvent au bord du précipice,
Sans que pour son secours l'appui d'un Dieu propice
Repoussât son affront.
Les sénateurs en deuil pleuroient la république,
Lorsqu'Annibal vainqueur, de ses guerriers d'Afrique
Eut écrasé Varron.

Rome au sein du danger accrut son espérance;
Elle maintint ses murs bien plus par sa constance
Que par ses légions.
Mars, pour récompenser ce sublime courage,
Suscita pour vengeur d'un si cruel outrage
L'aîné des Scipions.

Du Tibre désolé le Démon de la guerre
Transporte aux régions de la coupable terre
Le carnage & l'horreur.

Dans les champs africains l'ennemi prend la fuite ;
Scipion ſauve Rome, & Carthage eſt réduite
Sous les lois du vainqueur.

L'arbitre des deſtins, de ſes mains libérales,
Verſe ſur les mortels, de deux urnes égales,
Et les biens & les maux ;
Et ſa fécondité ſur les champs répandue
Fait croître également la caſſe & la ciguë,
Le cèdre & les roſeaux.

Ce mélange fâcheux d'infortune & de gloire
De l'archive du temps remplit la longue hiſtoire
De cent revers cruels.
Une proſpérité dont l'éclat ſe conſerve,
Se refuſe à nos vœux, le deſtin la réſerve
Pour les Dieux immortels.

Dans nos jours déſaſtreux, la guerre qui vous mine
Semble annoncer, Pruſſiens, la prochaine ruine
De vos vaſtes états ;
L'Europe conjurée, à l'œil brûlant de rage,
Porte juſqu'en vos champs la flamme, le carnage,
L'horreur & le trépas.

Cette hydre en redreſſant ſes têtes enflammées,
Vomit des légions, enfante ces armées
Qui s'élancent ſur vous ;
En vain elle ſentit de vos mains triomphantes
Les redoutables traits, ſes têtes renaiſſantes
Bravent encor vos coups.

De ces fiers potentats l'eſpérance ſuperbe
Déſire que nos murs enſevelis ſous l'herbe
Atteſtent notre deuil.
O guerriers généreux ! abattez leurs trophées ;
Leurs couleuvres dans peu ſous vos pieds étouffées
Confondront leur orgueil.

C'eſt dans les grands dangers qu'une ame magnanime
Déploie avec vigueur la fermeté ſublime
Du courage d'eſprit.
Le lâche, qui frémit au bruit de la tempête,
Plein d'effroi du péril qui menace ſa tête,
Eſt le ſeul qui périt.

Au courage obſtiné la réſiſtance cède ;
Un noble déſeſpoir eſt l'unique remède
Aux maux déſeſpérés.
Le temps termine tout, rien n'eſt long-temps extrême,
Et ſouvent le malheur devient la ſource même
Des biens tant déſirés.

Les vents impétueux d'un ormeau qu'on néglige
Par leurs fougueux efforts font incliner la tige,
Et courber ſes rameaux :
Mais de la molle arène & du niveau de l'herbe
Il s'élance, & dans peu de ſa tête ſuperbe
Il brave leurs aſſauts.

Dans les bras d'Amphitrite, où ſon éclat expire,
Le ſoleil de la terre abandonne l'empire
Aux ombres de la nuit ;

Ses rayons renaiſſans au point du jour éclipſent
Le feu de ſes rivaux ; tous les aſtres pâliſſent,
Et l'obſcurité fuit.

Telle m'apparoiſſant, couverte de ténèbres,
Ma patrie éplorée, à ſes voiles funèbres
Attachant ſes regards,
De nos calamités l'ame encor effrayée,
Sur nos lauriers flétris triſtement appuyée,
Maudiſſant les haſards.

Avec elle pleurant ſes revers mémorables,
Accablé par le poids des deſtins implacables
Contre elle déchaînés,
J'entrevois, dans l'horreur de l'ombre que j'abhorre,
Les prémices charmans & la naiſſante aurore
De ſes jours fortunés.

Les Dieux en ce ſéjour ne font plus de miracles :
Les mortels entourés de gouffres & d'obſtacles,
Qui bordent leur chemin,
Ont reçu d'eux en don l'eſprit & le courage,
Utiles inſtrumens dont l'admirable ouvrage
Corrige le deſtin.

La mort eſt un tribut qu'on doit à la nature ;
C'eſt lui rendre ſon bien dont on tira l'uſure
Dans l'âge floriſſant :
Mévius le paya de même que Virgile,
Et le lâche Paris, & le vaillant Achille ;
Aucun n'en fut exempt.

Cette mort dont on craint la redoutable image,
Peut vous rendre immortels, si vous vengez l'outrage
De vos lares, Prussiens.
L'amour de la patrie à Rome secourable
Changeoit en demi-dieux de ce peuple adorable
Les moindres citoyens.

Eh quoi! notre siècle est-il donc sans mérite?
Du monde vieillissant la masse décrépite
Est-elle sans vertus?
Par ses productions la nature épuisée
Laisse-t-elle en nos jours la terre sans rosée,
L'océan sans reflux?

Non, non, de ces erreurs écartons les chimères:
Rome, de tes guerriers les vertus étrangères
Ont illustré nos camps.
Nos triomphes fondés sur cent faits héroïques
Transmettent des Prussiens aux fastes historiques
La gloire & les talens.

Vous, que notre jeunesse avec plaisir contemple,
De ses futurs exploits le modèle & l'exemple,
L'ornement & l'appui,
Soutenez cet état dont la gloire passée,
Mon frère, sur le point de se voir éclipsée,
S'obscurcit aujourd'hui.

Ainsi les temps féconds qui jamais ne s'épuisent,
Fourniront des appuis, tant que les astres luisent,
O Prusse! à ta grandeur.

Ainſi ma muſe annonce en ſes heureux préſages
Du bonheur de l'état juſqu'à la fin des âges
La durable ſplendeur.

Que le ſein déchiré des ſerpens de l'Envie,
Maudiſſant nos lauriers, l'affreuſe Calomnie
Frémiſſe de fureur ;
Qu'elle lance ſur nous de ſes armes fatales
Des traits empoiſonnés aux ondes infernales
Pour noircir notre honneur.

Qu'importe à ma vertu ſa colère implacable ?
Je retrouve un vengeur dans l'arrêt équitable
De la poſtérité.
Une ame magnanime, amante de la gloire,
Malgré ſes envieux fait paſſer ſa mémoire
A l'immortalité.

C'eſt ainſi que ma muſe au pied d'un vieux trophée
A pu reſſuſciter de la lyre d'Orphée
Les magiques accords,
Que par des ſons hardis ma trompette guerrière
Des Pruſſiens aux combats d'une illuſtre carrière
Excita les tranſports.

Dans le trouble des camps, aux rives de la Saale
Tandis qu'à ſes fureurs la Diſcorde infernale
Livroit tout l'univers,
Que des antres du nord les neiges pacifiques
S'apprêtoient à voiler tant d'images tragiques,
Phébus dicta ces vers.

Fait à l'Eckartſberg, le 6 d'Octobre, 1757.

ODE

AU

PRINCE FERDINAND

DE BRONSWIC,

Sur la Retraite des François en 1758.

AINSI près du Capitole
Le vaillant Cincinnatus
Disperse, poursuit, immole
Les cohortes de Brennus ;
Comme des épics fauchées,
Les plaines en sont jonchées,
Et tous les champs du vainqueur.
Ce consulaire si illustre,
A Rome rendant son lustre,
Fut son second fondateur.

Ainsi lorsque de la terre
Les enfans audacieux
Osèrent porter la guerre
Au brillant séjour des Dieux,
Tandis qu'ils l'escaladèrent
Qu'avec peine ils entassèrent
L'Ossa sur le Pélion,

Jupiter ſaiſit ſon foudre,
Et les réduiſant en poudre,
Punit leur rebellion.

Tels ces peuples de la Seine
Armèrent leurs foibles mains,
Sûrs de ſubjuguer ſans peine
Les indomptables Germains.
De la gloire voyant l'ombre
S'appuyant ſur leur grand nombre,
D'un trophée ils font l'apprêt ;
Mais des ruines fatales
Sont leurs pompes triomphales,
Et leur gloire diſparoît.

Pendant que leur inſolence
Ne trouve dans ſon chemin
Nul corps dont la réſiſtance
Peut balancer le deſtin,
Ils s'enflent, ils s'enhardiſſent,
Et les fleuves qu'ils franchiſſent,
Se couvrent de leurs roſeaux ;
La gloire tant mépriſée
De cette entrepriſe aiſée
D'orgueil bouffit ces héros.

Juſqu'en ſes grottes profondes
Le Rhin ſe ſent outrager,
Il s'indigne que ſes ondes
Portent un joug étranger.

Le Véser dans l'esclavage
Appelle sur son rivage
Ses défenseurs enflammés ;
Il assemble la tempête
Qui, François, sur votre tête
Venge ses bords opprimés.

En faveur de leur vaillance,
Et des plus nobles desseins,
On excuse l'arrogance
Des triomphateurs romains.
Mais vous, montrez-moi les marques
(Grands écraseurs de monarques)
De vos succès couronnés.
Je veux voir de vrais trophées,
Des querelles étouffées,
Non des peuples ruinés.

Quoi, cet armement immense,
Qui devoit nous extirper,
Comme une ombre sans substance,
Vient donc de se dissiper ?
Quoi ce fantôme effroyable
Ne laisse de mémorable
Que ses vestiges sanglans ?
Comme la flotte invincible,
Dont l'appareil si terrible
Devient le jouet des vents.

Sous l'ombre douce & trompeuſe
D'imaginaires lauriers,
La ſécurité flatteuſe
Endormoit tous vos guerriers ;
Raſſaſiés de pillage,
Ils eſtimoient leur courage
Par l'amas de leur butin.
O tranquillité traîtreſſe !
Tu voilois à leur molleſſe
L'affreux réveil du matin.

Tel, en ouvrant ſa carrière,
Du tendre ſein de Thétis
Dardant ſa vive lumière
Par les airs appeſantis,
Le flambeau qui nous éclaire,
Abat la vapeur légère
Qui déroboit ſon retour ;
Elle fuit, s'affaiſſe & tombe,
Et le brouillard qui ſuccombe
Cède aux doux rayons du jour.

Tel Ferdinand, cet Alcide,
Par des coups prémédités
Diſſipe en ſon cours rapide
Les François épouvantés :
L'ennemi manque d'audace
Il fuit, un Dieu le terraſſe,
Il redoute les combats.
Voilà le juſte ſalaire,

O nation téméraire !
De vos derniers attentats.

Devant Ferdinand tout plie
Il affranchit le Véfer,
Il tire la Weftphalie
Du joug du François altier ;
Les ennemis en déroute
De Paris prennent la route,
La Gloire d'un air chagrin
Les retient à la frontière ;
Mais ils n'ont point de barrière
Qu'au delà des bords du Rhin.

Le héros dont rien n'arrête
Le cours rapide & triomphant,
Signale d'une conquête
Chaque pas & chaque inftant ;
Et du Rhin l'onde captive
Soudain fur fon autre rive
Voit flotter fes étendards.
Créfeld, témoin de fa gloire,
Dans les bras de la victoire
Le prend pour le fils de Mars.

Ainfi le puiffant génie,
Dont l'infatigable ardeur
Veille fur la Germanie,
Lui fufcite un défenfeur ;

Cette multitude immenſe,
Dont nous inondoit la France,
Conduite par un Varus,
Dans ſa courſe triomphante
Trouve, contre ſon attente,
Un nouvel Arminius.

O nation frivole & vaine !
Quoi ! ſont-ce là ces guerriers
Sous Luxembourg, ſous Turenne,
Couverts d'immortels lauriers ?
Ceux-là zélés pour la gloire
Affrontoient pour la victoire
Les périls & le trépas.
Vous, je vois votre courage
Auſſi bouillant au pillage
Que foible dans les combats.

L'intérêt, ce vice infame,
S'il devient tyran d'un cœur,
Etouffe la noble flamme
De la gloire & de l'honneur.
François, vantez vos richeſſes,
Votre luxe, vos molleſſes,
Et tous les dons de Plutus ;
Ma nation plus frugale,
Aux mœurs de Sardanapale
N'oppoſe que ſes vertus.

Quoi ! votre foible Monarque
Jouet de la Pompadour,

Flétri par plus d'une marque
Des chaînes d'un vil amour,
Lui qui déteftant les peines,
Au hafard remet les rênes
De fon royaume aux abois ;
Cet efclave parle en maître,
Ce Céladon fous un hêtre
Croit dicter le fort des rois.

Par quel droit, ou par quel titre,
Croit-il dompter les deftins ?
L'orgueil ne rend point arbitre
Des droits d'autres fouverains.
Qu'il foutienne fes oracles
A force de grands miracles ;
Mais déjà l'ennui l'endort,
Il ignore dans Verfailles
Que par le gain des batailles
Du monde on fixe le fort.

De l'Europe en Amérique
L'intérêt, l'ambition,
La barbare politique,
Sèment la confufion ;
L'Allemagne encor fumante,
Et de carnage fanglante,
Reffent la fureur des rois ;
La licence & l'avarice,
Et la force & l'injuftice,
Y règnent au lieu de lois.

Quel

Quel démon de vous s'empare,
Monarques de l'univers ?
Quelle vengeance barbare
Change nos champs en déſerts ?
Vos paſſions ſacriléges
Vous attirent dans les piéges,
Par les crimes apprêtés ;
Vous que le pouvoir ſeconde,
Nés pour le bonheur du monde,
C'eſt vous qui le dévaſtez ?

Cette grandeur paſſagère
Dont ſe bouffit votre orgueil,
Peut par un deſtin contraire
Se briſer contre un écueil ;
Vous êtes ce que nous ſommes,
Monarques, mais toujours hommes,
Et votre temps accompli,
La fortune de ſa cime
Vous fait tomber dans l'abyme
De la mort & de l'oubli.

Fait à Grieſſau, le 6 d'Avril, 1758.

ODE
AUX GERMAINS.

O Malheureux Germains ! vos guerres inteſtines,
Vos troubles, vos fureurs annoncent vos ruines.
Que de cris douloureux font retentir les airs !
Quels monumens affreux de vos longues alarmes !
Vos cités ſont en poudre & vos champs des déſerts,
Et des fleuves de ſang ruiſſellent ſous vos armes.
Vos triomphes odieux
Précipitent la patrie
Dans l'affreuſe barbarie
Qu'ont bannie vos aïeux.

L'œil brûlant de fureur, la Diſcorde infernale
Excite en vos eſprits cette haine fatale,
La ſoif de vous détruire & de vous égorger.
Vos ſacriléges mains déchirent vos entrailles ;
Le ciel, le juſte ciel, qui ſe ſent outrager,
N'éclaire qu'à regret vos triſtes funérailles :
Et craignant de ſe ſouiller,
Déjà le flambeau céleſte,
Comme au feſtin de Thyeſte,
Eſt tout prêt à reculer.

Tels dans ce gouffre affreux, impur, abominable,
Où la Haine établit ſon trône impitoyable,
On dépeint ces eſprits orgueilleux, malfaiſans,
Dont la troupe inquiète inſolemment conjure,
Dont la rebellion & les vœux impuiſſans
Tendent à renverſer l'ordre de la nature.
Ils diſent dans leurs complots :
Des cieux briſons la barrière,
Et replongeons la matière
Dans ſon antique chaos.

Perfides ! vous craignez qu'au tranchant de l'épée
Du ſang des citoyens une goutte échappée
Ne reproduiſe encor de nouveaux défenſeurs.
Enfans dénaturés d'une commune mère,
Pour conſommer le crime & combler vos noirceurs,
Vous armez des brigands d'une terre étrangère ;
Compagnons de vos exploits
Déjà leur fureur conſpire
A renverſer dans l'Empire
Et l'équilibre & les lois.

Telle s'abandonnant à ſa fougue inſenſée,
Par trop d'ambition à ſoi-même oppoſée,
La Grèce s'épuiſa par ſes diviſions ;
L'impérieuſe Sparte & l'orgueilleuſe Athène,
Se briſant par l'effort de leurs diſſentions,
Virent paſſer le ſceptre à la ligue achéenne :
Par ſes troubles inteſtins
La république ébranlée,
Demanda, trop aveuglée,
L'appui des conſuls romains.

Mais de ſes défenſeurs le ſecours redoutable
L'affaiſſa ſous le poids d'un joug inſupportable,
Et les Grecs de faiſceaux partout environnés,
Par leur expérience apprirent à connoître
Que de leurs paſſions les tranſports effrénés
Au lieu d'un protecteur leur donnèrent un maître.
Ainſi par rivalité,
Et par leurs complots iniques,
Ces puiſſantes républiques
Perdirent leur liberté.

Vous appelez ainſi pour accabler la Pruſſe
Le François, le Suédois, & l'indomptable Ruſſe.
Malheureux ! vous creuſez des gouffres ſous vos pas ;
Vous leur payerez cher leur funeſte aſſiſtance ;
Ces ſuperbes tyrans, intrus dans vos états,
Vous comptent aſſervis ſous leur obéiſſance.
Que leurs dangereux eſſaims
Vous feront verſer de larmes !
Vos mains aiguiſent les armes
De ces perfides voiſins.

Que n'armez-vous vos bras comme au temps de vos pères,
Pour réprimer l'orgueil de puiſſans adverſaires,
Des fiers uſurpateurs dont le fer s'eſt ſoumis
Du Danube & du Rhin les plus riches provinces,
Redoutables voiſins, éternels ennemis,
De votre liberté, de vos droits, de vos princes ?
Mais vos cruels armemens,
Applaudis des Euménides,
Souillent vos bras parricides
Du meurtre de vos parens.

Conquérez, abattez ces remparts de la Flandre,
Secondez les Hongrois, mettez Belgrad en cendre.
A ces noms votre ardeur devroit fe réchauffer.
Dans ces champs glorieux, fur ce fanglant théâtre,
On vit en l'admirant Eugène triompher
De tous les ennemis qu'il avoit à combattre.
Ah ! tout doit vous enhardir,
Et tout cœur patriotique
A ce deffein héroïque
Doit vivement applaudir.

Là fignalant vos bras, votre ardeur peut détruire
D'un voifin envieux le redoutable empire,
Immenfe réfervoir d'ennemis belliqueux,
Dont les débordemens fi fouvent inondèrent
D'un innombrable amas de combattans fougueux
Ces champs qu'en gémiffant vos aïeux cultivèrent.
Ce font vos vrais ennemis :
Votre audace extravagante,
Dans fa fougue violente,
N'accable que fes amis.

N'appercevez-vous point aux rives du Bofphore
L'impérieux Sultan dont l'orgueil vous abhorre ?
Il bénit votre rage & vos cruels débats ;
Votre difcorde affreufe avance fon ouvrage.
C'eft vous qui lui prêtez vos fanguinaires bras,
Pour épargner aux fiens le meurtre & le carnage,
Et de fes pompeufes tours
Il contemple, plein de joie,
L'aigle & le faucon en proie
Au bec tranchant des vautours.

Tel le Romain vainqueur voyoit au Colisée
Des ennemis captifs la troupe méprisée
Pour son amusement se livrer des combats,
Où des gladiateurs que dans ces jeux atroces
Un plaisir inhumain dévouoit au trépas,
Se laissoient déchirer par des bêtes féroces :
Il s'abreuvoit en repos,
Sans se reprocher ses crimes,
Du sang de tant de victimes
Que moissonnoit Atropos.

Mais n'avez-vous, cruels, que l'étranger à craindre ?
Le péril est pressant, il n'est plus temps de feindre,
Regardez le Danube enfanter vos tyrans.
Tandis qu'aveuglément votre audace me brave,
La Liberté s'indigne, & ses regards mourans
Pleurent un peuple vil qui veut se rendre esclave,
Ah ! détestez vos écarts,
Votre étrange fanatisme
Va fonder le despotisme
Qu'ont préparé vos Césars.

Leur noire ambition nous a tendu le piége :
Ah ! que près d'y tomber la raison vous protége !
Rougissez de servir de lâches instrumens
Au tyran dont l'orgueil guida votre vaillance,
Et ne cimentez point les secrets fondemens
D'une trop rigoureuse & durable puissance,
Vous triomphez aujourd'hui,
Enivrés de votre gloire ;
Hélas ! de votre victoire
Les fruits ne sont que pour lui,

Que des antiques faits le récit vous éclaire.
Voyez-vous Charles Quint dans ſon deſtin proſpère,
Des Germains diviſés chef trop ambitieux,
Par ſes fiers Eſpagnols ſubjuguer vos provinces,
A ſon joug abſolu façonnant vos aïeux,
Enchaîner à ſon char vos plus illuſtres princes;
Et bientôt Ferdinand trois,
Verſant le ſang hérétique,
Par ſon pouvoir tyrannique
Prêt à ſupprimer vos lois.

Mais je vous parle en vain: mes diſcours vous déplaiſent.
Répondez, malheureux ! . . . les perfides ſe taiſent.
Ils ont dégénéré de l'antique vertu;
Leur liberté qu'enchaîne une main inſolente,
Sous un ſervile joug baiſſe un front abattu;
Aux pieds de ſes tyrans elle eſt ſouple & rampante.
Ils ſe laiſſent opprimer,
Et ces lâches, par foibleſſe,
A leurs fers avec baſſeſſe
Sont prêts à s'accoutumer.

Partez, partez Pruſſiens, & quittez cette terre
En proie à l'injuſtice, aux fléaux de la guerre,
Où l'eſprit de vertige aveugle vos parens;
Et puiſque le Germain rempli d'ingratitude
Proſcrit ſes protecteurs pour ſervir ſes tyrans,
Trahit ſa liberté pour vivre en ſervitude,
Abandonnons ces pervers;
Qu'ils deviennent la victime
Du tyran qui les opprime,
Puiſqu'ils ont forgé leurs fers.

Sous un ciel plus heureux cherchons une contrée,
Où renaissent les jours de Saturne & de Rhée.
Le repaire où se tient l'homicide Iroquois,
Les stériles rochers que baigne l'eau du Phase,
Les déserts dont le tigre ensanglante les bois,
Les antres ténébreux qu'enserre le Caucase,
Sont pour nos cœurs ulcérés
Des demeures préférables
A ces bords abominables,
A tous les forfaits livrés.

Mais non, braves amis, une ame magnanime
D'un dessein si honteux & si pusillanime
Etouffe lorsqu'il naît l'indigne sentiment.
Sauvons au moins l'honneur, bravons la destinée;
Les équitables Dieux par un grand châtiment
Vengeront & Thémis, & la paix profanée.
Volez, vaillans escadrons;
Elancez-vous dans la foule;
Que le sang perfide coule,
Et lave tous vos affronts.

A tant de nations contre vous conjurées,
D'ambition, d'orgueil & d'audace enivrées,
Portez sans vous troubler les plus vigoureux coups,
Et que de vos succès le cours inaltérable
Laisse au monde un trophée unique & mémorable.
Dans l'ardeur de vous venger,
Pensez au sein du carnage,
Qu'il n'est pour un vrai courage
Point de gloire sans danger.

Fait à Freyberg le 29 Mars, 1760.

ODE
AU
PRINCE HÉRÉDITAIRE
DE BRONSWIC.

LORSQUE les nations, fougueuſes, égarées,
Offrent dans les combats, de leur ſang altérées,
Des objets abhorrés ;
Qu'au milieu de l'effroi, des horreurs, des alarmes,
La pitié recueille & fait ſécher les larmes
Des peuples éplorés :

Tandis que du deſtin la maligne influence
S'obſtine à fatiguer par ſa perſévérance
Les Pruſſiens accablés ;
Que par les longs aſſauts de vingt rois en furie
Les fondemens du trône & ceux de ma patrie
Déjà ſont ébranlés :

Tandis que dans les camps de ces peuples perfides,
Des gouffres infernaux je vois les Euménides
Sortir de chez les morts,
Mêler leurs noirs flambeaux aux foudres meurtrières,
Aux feux de la diſcorde, aux flammes incendiaires
Qui déſolent ces bords :

Mes esprits accablés d'une douleur perçante
Ont entendu soudain une voix consolante,
Digne de les calmer,
Qui réveille en mon cœur, à ses chagrins en proie,
Un sentiment éteint d'espérance & de joie,
Lent à se ranimer.

Ainsi, quand l'Aquilon par de fougueux ravages,
D'un pôle jusqu'à l'autre amassant les nuages,
Répand l'obscurité,
En perçant l'épaisseur de cette vapeur sombre,
L'astre éclatant du jour darde à travers cette ombre
Un rayon de clarté.

Ainsi, dans les horreurs du destin qui m'oppresse
La clarté reparoît, j'apperçois ma Déesse,
J'entens ses sons flatteurs:
Elle ne sème point la crainte & l'épouvante;
Le plaisir, l'espérance, & leur troupe charmante
Sont ses avant-coureurs.

Dans les airs je la vois, de cent bouches armée,
Faire en tous les climats de sa voix renforcée
Retentir les échos;
Je l'entens entonner la trompette guerrière,
Traçant dans un cartouche éclatant de lumière
Quelques noms de héros.

On ne la vit jamais plus brillante & plus vive,
Plus prompte à publier à l'Europe attentive
De rapides progrès.

Quel eſt ce nom chéri que profère ſa bouche?
Qui l'occupe tout ſeul, qui ravit & qui touche
Mes ſens par ſes attraits?

Sans interruption l'indiſcrète révèle
Sa vertu, ſes exploits, ſa valeur immortelle,
Si dignes de ſon rang;
Ce héros dont l'eſprit unit dès ſa jeuneſſe
Le ſolide au brillant, l'ardeur à la ſageſſe,
Eſt de mon propre ſang.

Regardez-le, ma ſœur, l'amour vous y convie;
Dans vos flancs vertueux ce héros prit la vie,
Et ſes rares talens:
Votre belle ame en lui retraça ſon image;
De ſon auguſte père il a tout le courage
Et les grands ſentimens.

Dans ſes plus beaux ſuccès, toujours doux & modeſte,
Lorſque ſon bras vainqueur au François trop funeſte
Remplit leur camp de deuil,
Dans le cours triomphant d'une heureuſe fortune,
Toujours ſans s'éblouir ſon ame peu commune
A repouſſé l'orgueil.

Ces victimes de Mars près du Rhin moiſſonnées,
Paſſant les ſombres bords, aux ombres étonnées
Ont publié ſon nom;
Le dépit des héros troubla tout l'Elyſée;
Mais votre ombre en courroux parut la plus léſée,
O Henri le lion!

Des abymes profonds que le Cocyte enſerre
Elle part indignée, & cherche ſur la terre
Son fils & ſon rival ;
Elle en apprend bien plus que de la renommée ;
Elle voit le héros au milieu d'une armée
Sur un char triomphal.

" Je vous cède, dit-elle, & jamais mon courage
" N'a produit les hauts faits qui dès votre jeune âge
" Etonnent les humains :
" J'ai dû tous mes ſuccès à ma grandeur ſans borne ;
" Vos lauriers ſont, ainſi que tout ce qui vous orne,
" L'ouvrage de vos mains.

" Heureux ſont les parens auſſi tendres qu'habiles
" Dont les ſages conſeils à votre aurore utiles,
" Mon fils, vous ont conduit ;
" Ils ſont récompenſés par une immenſe uſure ;
" D'un champ reconnoiſſant au ſoin de leur culture
" Ils recueillent le fruit.

" Adieu, vivez heureux ; qu'une tête ſi chère
" Soit à l'abri des coups dont un deſtin contraire
" Peut menacer les jours ;
" Et que le juſte ciel dont le bras vous protége,
" Vous préſervant du plomb & du fer ſacrilége,
" En prolonge le cours !"

En finiſſant ces mots, cette ombre magnanime
S'éloigne en gémiſſant, s'élance dans l'abyme,
Et ſe dérobe aux yeux ;

Par trois coups redoublés les Dieux, de leur tonnerre,
Ont daigné confirmer & promettre à la terre
Des présages heureux.

Tandis que sans penser cette foule commune
De guerriers indolens a blanchi sans fortune
Dans les travaux de Mars,
Et voit sans profiter ce que l'expérience
Des sublimes secrets de la haute science
Découvre à ses regards :

O vous, jeune héros ! dans un âge débile,
Comment avez-vous pu dans ce siècle stérile,
En tout abâtardi,
Vous élever tout seul à côté des Turennes,
Des Weimars, des Condés, & des grands capitaines,
Par un vol si hardi ?

Ce généreux effort c'est le sceau du génie,
Qui libre en ses transports, loin de la route unie,
Vole se signaler ;
Par sa rapide course au bout de la carrière
Il voit que lentement la méthode en arrière
Rampe sans l'égaler.

N'allez pas soupçonner qu'une lâche tendresse,
D'un sang qui vous chérit la force enchanteresse,
Puissent m'en imposer ;
J'en atteste vos faits, votre ame noble & pure ;
Ce sont mes préjugés : quelle est donc l'imposture
Qui puisse m'abuser ?

Ah ! périſſe à jamais toute éloquence impie,
Qui pour empoiſonner une auſſi belle vie,
D'orgueil veut l'infecter !
Qui prodigue au haſard l'encens & le menſonge,
La remplit de dédains & dans l'erreur la plonge,
Trop lâche à la flatter !

Mais quand les nations du même ton s'expriment,
Lorſque nos ennemis à regret vous eſtiment,
Et chantent vos exploits,
Dans ce concert charmant que l'univers répète,
Par quel droit faudra-t-il que ma bouche muette
Vous refuſe ſa voix ?

Jamais la politique, ou l'intérêt infame,
Tâchant de remuer les reſſorts de mon ame,
Ne purent l'ébranler :
Trop ſincère ennemi de toute extravagance,
Ma Muſe auroit mieux fait en gardant le ſilence,
De la diſſimuler.

Non, non, les plus grands rois, ſi fiers de leur puiſſance,
Ne forcèrent jamais ma libre indépendance
A vanter leurs talens ;
L'audace couronnée, avide de louange,
N'attirera jamais, ſi mon cœur ne s'y range,
L'odeur de mon encens.

Et comment célébrer ces fardeaux de la terre,
Fantômes qu'à leur honte on arma du tonnerre,
Sur le trône engourdis ?

Ou careſſer l'orgueil de ces ames altières,
Vivant dans la molleſſe, inflexibles & fières,
Dignes de nos mépris ?

On ne me verra point par des ſoins ſi frivoles
Trahiſſant ma raiſon, aux pieds de ces idoles,
Parer leurs vains autels ;
Malgré ma probité, malgré ma conſcience,
Par d'infidelles poids peſer ſur ma balance
La vertu des mortels.

Ah ! ne profanons point les ſons de l'harmonie,
Et le charme enchanteur qui rend la poëſie
Le langage des Dieux.
Loin de proſtituer les accords de ma lyre,
Je laiſſe déchirer aux dents de la ſatyre
Les vices odieux.

Mais lorſque la vertu s'offre avec la victoire,
En brûlant d'élever un trophée à la gloire,
J'entonne mes concerts :
Charmé de ſon éclat, ſes beautés immortelles
Raniment de mon feu les vives étincelles,
Et m'inſpirent des vers.

Tandis que mon ardeur au Pinde me tranſporte,
Et que l'enthouſiaſme & ſa brillante eſcorte
Subjuguent ma raiſon,
Qu'échauffé des exploits du héros que j'admire,
Leur charme tout-puiſſant, auteur de mon délire,
Me tient lieu d'Apollon :

Sur mon front décrépit les fleurs ſe ſont fanées ;
Le temps amène en hâte & l'âge & les années
Sur ſes rapides pas ;
De mes jours paſſagers la briève durée,
Trop prompte à s'écouler, dans peu ſera livrée
A la faux du trépas.

Ah! quoique de mes ſens la force s'évapore,
Cher Prince, ſatisfait d'avoir de votre aurore
Vu les premiers rayons,
Si mes yeux ne ſont plus témoins de votre gloire,
Si la mort me ravit d'une auſſi belle hiſtoire
Grand nombre d'actions :

Je puis au moins prévoir par mes heureux préſages,
En perçant l'avenir & de la nuit des âges
La ſombre obſcurité,
Qu'après les longs travaux d'un courage intrépide
Votre nom s'accroiſſant ira d'un vol rapide
A l'immortalité.

ODE

A

MA SŒUR DE BRONSWIC,

Sur la Mort d'un Fils tué en 1761.

O Jours de ſang, de deuil, de regrets & de larmes ;
Les crimes effrénés, échappés des enfers,
Répandent en tous lieux la terreur, les alarmes :
Tous les fléaux unis déſolent l'univers.
L'aurore & le couchant, l'ocean & la terre
Aux funeſtes lueurs des flambeaux de la guerre
Contemplent leurs malheurs.
Un cruel brigandage,
La fureur du carnage,
Ont étouffé les mœurs.

L'ardeur de dominer, la ſoif de la vengeance,
Ont infecté les rois de leurs poiſons mortels :
La loi, c'eſt leur pouvoir : leur droit, la violence ;
Et la terre eſt en proie à ces tyrans cruels ;
Les yeux étincelans de rage & de furie,
Ils excitent de loin l'affreuſe barbarie
De leurs cruels ſoldats ;
Si leur foi brille aux temples,
Ils donnent les exemples
De tous les attentats.

Oppreſſeurs des humains, ſanguinaires monarques,
D'eſclaves proſternés ſouverains odieux,
Vous dont l'orgueil outré, malgré tant d'Ariſtarques,
Malgré tant de forfaits, vous met au rang des Dieux,
Juſqu'à quand verrons-nous vos diſcordes fatales,
Vos déſirs effrénés, vos haines infernales,
Perpétuer leur cours,
Cauſer ces incendies,
Tramer ces perfidies
Qui dégradent nos jours ?

Dans la fauſſe éloquence un flatteur vous compare
Aux Dieux, de nos deſtins arbitres éternels,
Vous qui ſemblez vomis des gouffres du Ténare,
Nés parmi des Démons, comme eux durs & cruels.
Eblouis de l'éclat de vos titres ſuprêmes,
Follement enivrés de l'amour de vous-mêmes,
Vous vous croyez chéris :
Que ce ſonge s'efface,
La vérité vous place
Au rang des Buſiris.

Oui, les traits de ces Dieux que vous chargez d'outrages,
Ont perdu leur empreinte en vos cœurs malfaiſans ;
Leur immenſe bonté leur valut nos hommages ;
Mais jamais les Démons n'obtinrent notre encens.
Dévaſter des cités, & les réduire en poudre,
C'eſt imiter les Dieux lorſqu'ils lancent la foudre.
Imitez leurs bienfaits ;
Terminez cette guerre,
Et conſolez la terre
En lui rendant la paix.

Où tendent ces complots que des reſſorts iniques
Ont tramés pour remplir vos projets inhumains ?
Téméraires mortels ! aveugles politiques !
Vous croirez-vous toujours arbitres des deſtins ?
Quoi ! vous n'apprîtes point par votre expérience
Que les plus beaux deſſeins de l'humaine prudence
Aux revers ſont ſujets,
Et que de la fortune
L'inconſtance commune
Renverſe vos projets ?

Quelle époque a produit des mœurs plus déteſtables
Que notre âge fécond en illuſtres forfaits ?
Vit-on comme à préſent des rois impitoyables
Envers leurs ennemis, comme envers leurs ſujets ?
L'ambition, l'orgueil ſont leurs Dieux en ce monde ;
Le ſang de leurs ſujets dont le flux nous inonde
Ne leur cauſe aucun deuil ;
Il en périra mille,
Sans que leur cœur ſtérile,
Y jette un ſeul coup d'œil.

Parcourez les recueils d'exploits & de batailles,
Ces monumens d'audace & d'intrépidité
Ne vous fourniront point autant de funérailles
Qu'un ſeul de nos combats vous en a preſenté.
Cette terre de ſang, de carnage abreuvée,
Cette foule de morts par le fer enlevée,
Redoublent mes regrets,
Et des pompes funèbres
Couvrent nos faits célèbres
De lugubres cyprès.

Vous cimentez d'un ſang à vos regards ſervile
Votre gloire abhorrée, atroces conquérans.
Les humains ſont-ils donc d'une eſpèce aſſez vile
Pour s'égorger entre eux au gré de leurs tyrans ?
Mais vos cœurs endurcis & façonnés aux crimes
Mépriſent ces guerriers, généreuſes victimes,
Offertes au trépas,
Et dans vos jeux infames
Vous perdez cent mille ames,
Pour gagner des états.

Voyez ce peuple en deuil, ces femmes déſolées,
Dont les ſanglots amers réclament leurs enfans,
D'auſſi vives douleurs ſont-elles conſolées
Par l'eſpoir d'amaſſer leurs triſtes oſſemens ?
Rois, écoutez ces cris, que vos cœurs en gémiſſent ;
Ces ſoupirs douloureux, ces voix qui vous maudiſſent,
Sont un prix réſervé
A tout tyran farouche
Qu'aucun malheur ne touche
Qu'il n'a point éprouvé.

Je te perds donc auſſi, doux eſpoir de ma vie,
Prince aimable, que Mars auroit dû préſerver
Des flèches du trépas que lançoit en furie
Le parricide bras que ton cœur ſut braver !
Sur la fin de mes jours ma vieilleſſe peſante
A pu ravir à peine à la mort dévorante
Tes membres palpitans.
Je vois donc la lumière,
Pour fermer la paupière
A mes plus chers parens.

Il n'eſt point de mortel dont l'ame courageuſe
Réſiſte ſans frémir à ces coups d'Atropos.
O vous, ma tendre ſœur, mère trop malheureuſe !
En perdant votre fils vous perdez un héros ;
Comme un rapide éclair, rayonnant de lumière,
A peine brille-t-il entrant dans la carrière,
Qu'il diſparoît ſoudain.
Telle au printemps la roſe
Demeure à peine écloſe
L'eſpace d'un matin.

Ton glaive deſtructeur, ô malheureuſe Europe !
Répand le ſang abject & le ſang precieux ;
Il frappe également & le cèdre & l'hyſope,
Et le ſoldat obſcur & le chef généreux.
L'âge du vieux Neſtor, la jeuneſſe d'Achille,
Les grâces, les vertus ne ſervent point d'aſile
Contre l'arrêt du ſort.
Cette race proſcrite
Tombe & ſe précipite
Dans les bras de la mort.

Ah ! pourquoi n'ai-je point la voix douce & ſublime
De l'amant d'Eurydice, ou du tendre Amphion ?
J'irois, j'irois pour vous, ô Prince magnanime !
Fléchir dans les enfers Rhadamanthe & Pluton ;
Mes ſanglots toucheroient la Parque inexorable,
Mes chants feroient tomber de ſa main redoutable
Les rigoureux cizeaux ;
Plus heureux que Théſée,
J'irois de l'Elyſée
Ramener mon héros.

Malheureux ! où m'égare un fortuné délire ?
Quel mortel peut paſſer l'Achéron à deux fois ?
Tout eſpoir eſt perdu. Muſe, briſons ma lyre,
Terminons les accens de ma tremblante voix :
Ces chants que m'inſpira ma plainte douloureuſe,
Trop foibles pour percer la voûte ténébreuſe,
De nos triſtes clameurs
Retracent des peintures,
Qui rouvrent nos bleſſures,
Et redoublent nos pleurs.

Fait à Breſlau 1761.

É P I T R E

ÉPITRE
A LA
REINE DOUAIRIÈRE
DE SUÈDE.

QUOI donc, ô tendre ſœur ! l'amour de vos parens
Vous a fait affronter Neptune & les autans ?
Les abymes ouverts d'une mer orageuſe
N'ont point épouvanté cette ame courageuſe,
Qui vous faiſant quitter le trône & vos états,
En comblant tous nos vœux vous remet en nos bras.
C'eſt en vain que le temps, l'éloignement, l'abſence,
Ont ſourdement miné votre auſtère conſtance ;
Six luſtres révolus n'ont donc pu réuſſir
A nous ôter, ma ſœur, de vôtre ſouvenir ?
Des droits ſacrés du ſang l'inviolable empreinte
De nœuds jadis formés reſſerre encore l'étreinte.
Qu'un auſſi grand exemple éclaire les mortels !
Aſſez & trop long-temps auprès de ſes autels
L'Amitié languiſſoit iſolée en ſon temple ;
Dans nos jours dégradés il n'étoit point d'exemple
Que deux cœurs généreux, vrais & conſtans amis,
Sans un vil intérêt fuſſent toujours unis.

Le temple étoit défert, il menaçoit ruine,
Quand pour le réparer parut une héroïne :
Sur fon front éclatant luit l'étoile du nord,
La douce majefté s'annonce à fon abord :
Elle eft par la Déeffe en fon temple reçue ;
Ses décombres plaintifs ont attrifté fa vue,
Mais c'eft par fon fécours qu'on va les relever.
Ma fœur, c'eft donc ainfi que vous ofez prouver,
En dépit des fureurs & des cris de l'envie
Contre les cours des rois, & leur règne & leur vie,
Qu'en nos jours la vertu peut trouver dans ces cours
Des cœurs affez parfaits dignes de fes amours.
Allez, vils artifans de fraude & de menfonge,
Répandre * fur les rois tout le fiel qui vous ronge ;
Vos efforts infenfés font déformais perdus ;
Ulrique en prendra foin, on ne vous croira plus.
Par des traits trop frappans elle a fu vous confondre ;
Contre l'expérience il n'eft rien à répondre.
Rentrez dans le néant dont vous êtes fortis,
Méprifés, déteftés, confondus, avilis ;
Le coup qui vous écrafe, eft émané du trône :
C'eft venger noblement les droits de la couronne,
Quand par l'afpect frappant de toutes les vertus
On atterre à fes pieds les monftres confondus.
Vous allez donc, ma fœur, fur les traces d'Hercule
Par de nobles travaux vous rendre fon émule,

* L'auteur du Syftème de la Nature, qui confeille le régicide. L'auteur des Préjugés, qui adopte les mêmes maximes. Ils appellent les cours les foyers de la corruption publique.

Ecraser sous vos pas les calomniateurs,
Du vulgaire égaré dissiper les erreurs,
Venger les opprimés, & montrer qu'une Reine
Peut encor sur les cœurs régner en souveraine.
Qu'il est beau de donner d'aussi grandes leçons!
Ah! pour vous admirer, ma sœur, que de raisons!
Avez-vous vu nos cœurs voler sur le rivage,
Vous attendre à Stralsund à votre heureux passage,
Les peuples vous bénir, nos vœux vous devancer?
Sans doute en ce moment vous avez dû penser,
Quelque odieux que soit l'éclat du diadème,
Si le vice me craint, tout cœur vertueux m'aime;
Mes frères, mes parens, ma famille, mes fils,
Sont tous par sentiment mes fidelles amis.
Ah! puissiez-vous, ma sœur, un temps immémorable
Profiter & jouir d'un sort si favorable!
Le rang, ni les grandeurs, ne font pas les heureux;
Il en est moins encor chez ces ambitieux,
Qui de commandemens & de puissance avides,
Par des tourmens pareils à ceux des Danaïdes,
Sans remplir leurs désirs se laissent consumer.
Ma sœur, on n'est heureux qu'autant qu'on sait aimer.

ÉPITRE

À LA

REINE DE SUÈDE.

NON, ma sœur, les grandeurs, les couronnes, les mitres,
L'amas accumulé des plus superbes titres,
Ces symboles pompeux de notre vanité,
Ne sauroient cimenter notre félicité.
Du plus vil des humains aux têtes couronnées,
Tout mortel est soumis aux lois des destinées,
A souffrir, à se plaindre, à deplorer ses maux.
Les dehors sont divers, les états sont égaux.
Qu'importe donc quel rang décore ma misère ?
Le bonheur n'est point fait pour ce triste hémisphère.
Sous la pourpre ou la bure obligé de souffrir,
Il est égal des deux qui sert à me couvrir.
A trouver ce bonheur on consume sa vie ;
Peu d'humains ont joui de sa superficie :
L'un pensant le trouver en de vastes palais,
Quitte en le poursuivant ses paisibles forêts,
Et ses troupeaux féconds, son champ, son toit de chaume ;
Il arrive, & soudain disparoît le fantôme.
Les grands, remplis d'espoir, d'orgueil, d'ambition,
Adorent du bonheur l'aimable fiction,

Et pour le posséder, de l'ardeur la plus vive
Ils poursuivent en vain cette ombre fugitive ;
Au lieu de la saisir, ô perfides destins !
Ils trouvent des soucis, des revers, des chagrins.
  Tel est le sort commun de ces rois qu'on envie ;
Par leur éclat trompeur la vue est éblouie :
En les voyant de près on gémit en secret
De leur sort que de loin l'ignorance admiroit.
  Vous, dont l'éclat naissant d'une beauté touchante
Fixa sur vous les yeux de la Suède inconstante,
Vous montâtes au trône où vous plaça leur choix,
Et quoique fille, sœur, femme & mère de rois,
Le bonheur de chez vous s'échappa comme une ombre ;
Sous vos pas les revers s'accumuloient sans nombre.
  La Suède n'étoit plus l'état jadis fameux,
Vengeur des libertés des Germains belliqueux ;
De son gouvernement la forme différente
Enervoit de ce corps la masse languissante.
Dès-lors n'éprouvant plus le pouvoir souverain,
L'anarchie opprimoit l'état républicain :
Des grands dégénérés de leur noblesse antique
L'intérêt personnel bornoit la politique ;
Ils couvroient des beaux noms de lois, de liberté,
La honte de se vendre avec impunité.
Rien de plus rare alors, tant tout abus excède,
Qu'un citoyen zélé, & fidelle à la Suède.
  Vous voulûtes, ma sœur, dans ces cœurs dépravés
Ranimer des vertus les germes énervés :
Ce fut en vain ; long-temps le vice qui les dompte,
Effaça de leur front la pudeur & la honte ;

Par le lâche afcendant de la corruption
L'amour de leur pays n'étoit plus qu'un vain nom.
Dans les convulfions des difcordes civiles,
Momens fi dangereux, en défaftres fertiles,
Au fort de la tempête un flot impétueux
Penfa vous engloutir dans fes flancs orageux ;
Des efprits échauffés la fureur effrénée,
Par des confeils cruels aigrie, empoifonnée,
Confondoient tous les droits, ce qu'on pouvoit tenter,
Et les objets facrés qu'on devoit refpecter.
Ils oferent fapper les fondemens du trône ;
Mais votre fermeté foutint votre couronne.
Depuis, votre prudence éludant leurs affauts,
Sut appaifer leur haine & mater leurs complots.
Qu'il en coûte, ma fœur, pour acquérir la gloire !
Depuis ce temps encore une trame plus noire,
Attaquant vos appuis, voulut vous ifoler ;
Sans honte à fes projets ofant tout immoler,
Elle alluma foudain le flambeau de la guerre,
De fes bras énervés nous lança fon tonnerre,
Pourfuivit votre fang établi dans le nord,
Et contre un Empereur dirigea fon effort.
A peine à tant de traits étiez-vous échappée,
A peine voyoit-on la diète occupée
A rétablir la paix, objet de tous les vœux,
Que des troubles nouveaux & non moins dangereux
Remplirent votre cœur des plus vives alarmes.
Que ce royaume, ô Dieux ! vous a coûté de larmes !
La Difcorde en foufflant l'ardeur des factions,
Sut ranimer le feu de leurs diffentions,

[library stamp]

Et tournant contre vous leur noire perfidie,
En vous calomniant aliéna la Ruſſie.
La Cabale depuis, marchant le front levé,
De l'ordre ſe jouant par l'état approuvé,
Epuiſoit tous les fonds par ſa folle dépenſe,
Et ſe plaiſoit à voir renaître l'indigence.
Le Roi trop rabaiſſé, ſe vit, hélas! réduit
A voir en ſpectateur ſon royaume détruit;
Il fallut qu'il cédât à l'effort de l'orage,
Qu'il s'unît au parti qui lui faiſoit outrage;
Et ſans que ſes cliens en fuſſent compromis,
Il agit de concert avec ſes ennemis.
  Ces traîtres endurcis bientôt vous traverſèrent;
A rompre vos deſſeins leurs chefs ſe ſignalèrent,
C'étoit à Norkiœping, au fort des démêlés.
L'indigne Maréchal des états aſſemblés
Vous manqua, vous trahit & vous devint parjure.
Aucun tigre jamais n'a changé de nature,
Et jamais vos Suédois, républicains fougueux,
N'atteindront aux vertus dont brilloient leurs aïeux.
  Il vous reſtoit au moins un époux cher & tendre,
Qui ſavoit partager vos maux & vous défendre;
L'impitoyable mort le frappa dans vos bras.
  Voilà, ma ſœur, voilà le ſort des potentats,
Surtout des rois privés du pouvoir monarchique,
Tâchant de réſiſter au torrent anarchique.
Des roſeaux juſqu'au cèdre & des roix aux manans,
Tout mortel eſt en proie aux chagrins dévorans:
Un pauvre laboureur dont périt la géniſſe,
Sent ſa perte auſſi bien, ſouffre même ſupplice

Qu'un roi qui voit ſoudain avorter ſes projets !
La douleur eſt égale, autres ſont les objets.
Le pauvre a des parens ainſi que le monarque ;
L'un & l'autre gémit des rigueurs de la Parque.
Un ami tendre, un père, une ſœur, un ſeul fils,
Nous déchirent le cœur quand ils nous ſont ravis,
Et nos fragiles corps, moulés ſur un modèle,
Cèdent à la douleur quand elle eſt trop cruelle.
Ainſi tout eſt égal, ſoit grands, ſoit plébéïens,
La ſomme de nos maux l'emporte ſur les biens.
Epicure, autrefois contredit dans la Grèce,
Mais dont on reconnut le grand ſens, la ſageſſe,
Preſcrivoit pour maxime à tous ſes auditeurs
D'éviter avec ſoin les piéges des grandeurs.
Fuyez, leur diſoit-il, les affaires publiques,
Et laiſſant conſumer ces ſombres politiques,
Conſervez dans vos cœurs la paix & le repos.
Atticus, qui l'en crut, au milieu des complots
Qu'enfantoit chaque jour une guerre civile,
Fut reſpecté de tous & ſe maintint tranquille ;
Tandis que dans le trouble & Pompée & Céſar
Abandonnoient l'empire & leur ſort au haſard.
Quand l'ame eſt fortement & long-temps agitée,
Par un effor ſi vif hors d'elle tranſportée,
Sa gaité diſparoît, & laiſſe dans l'eſprit
Un funeſte levain qui le ronge & l'aigrit ;
De ſes noires vapeurs l'ambition l'enivre.
Ah ! pour ſi peu de jours que nous avons à vivre,
Dans d'auſſi vains projets faut-il ſe conſumer ?
Ce roi, ce ſouverain que l'on vient d'inhumer,

Voilà ses monumens qu'aussitôt on renverse,
Tout s'élève, s'accroît, enfin se bouleverse.
Alexandre conquit les plus vastes états,
Il meurt : tout aussitôt des courtisans ingrats
Partagent à leur gré les dépouilles du maître ;
Ses enfans sont exclus. Un capitaine, un traître
A ses souverains nés fait souffrir le trépas.
Ainsi ce conquérant a livré cent combats,
Pour qu'un Démétrius & pour qu'un Ptolémée
Jouît de ses travaux, hors de sa renommée.
Voilà, ma sœur, à quoi mènent ces grands desseins :
Les politiques sont pareils aux Quinze-vingts,
Ils agissent sans voir : le destin les attrape ;
Il fit que Romulus travailla pour le Pape,
Que David éleva Sion pour Mahomet.
Enfin aucun de nous ne sait trop ce qu'il fait,
De projets en projets notre espoir nous engage ;
Il est, vous le savez, des hochets pour tout âge.
Rejetant de ces jeux la folle illusion,
Vous détournez vos pas du bruyant tourbillon
De ce gouvernement tant agité d'intrigues,
Et loin de ses complots, à l'abri de ses brigues,
Vous jouirez enfin des charmes de la paix.
Ah ! puissiez-vous, ma sœur, oublier pour jamais
Vos ennuis, vos chagrins, vos revers & vos pertes
Par des prospérités à l'avenir couvertes !
A l'abri des malheurs, dans un tranquille cours,
Puissiez-vous voir couler le reste de vos jours
Au sein de l'amitié ! C'est le bonheur suprême.
Ce sont les vœux, ma sœur, d'un frère qui vous aime.

ÉPITRE I.

A MA SŒUR DE BAREUTH,

En 1757.

O DOUX & cher efpoir du refte de mes jours !
O fœur ! dont l'amitié fi fertile en fecours
Partage mes chagrins, de mes douleurs s'attrifte,
Et d'un bras fecourable au fein des maux m'affifte.
Vainement le deftin m'accable de revers,
Vainement contre moi s'arme tout l'univers.
Si fous mes pas tremblans la terre eft entr'ouverte,
Si la foule des rois a conjuré ma perte,
Qu'importe ? Vous m'aimez, tendre & fenfible fœur :
Etant chéri de vous, il n'eft plus de malheur.
J'ai vu, vous le favez, s'épaiffir les nuages
Dont les flancs ténébreux ont vomi ces orages.
J'ai vu, vous le favez, tranquille & fans effroi,
Ces dangereux complots fe tramer contre moi.
La fortune ennemie excitant la tempête,
M'ôta jufqu'aux moyens d'y dérober ma tête.
Soudain en s'élançant du gouffre des enfers,
La Difcorde parut & troubla l'univers.
Ce fut dans ton fénat, ô fougueufe Angleterre !
Où ce monftre inhumain fit éclater la guerre,

D'abord ce feu s'embrase en de lointains climats,
D'Europe en Amérique engage des combats.
La mer en eſt émue en ſes grottes profondes ;
Neptune au joug anglois voit aſſervir ſes ondes ;
L'Iroquois, qui devient le prix de ces forfaits,
Déteſte les tyrans qui troublent ſes forêts.
La Diſcorde auſſitôt contemplant ſon ouvrage,
S'applaudit des horreurs que produiſit ſa rage,
Rit des foibles mortels qui pour ſe déchirer
Traverſent l'océan fait pour les ſéparer.
Dans ſes brillans ſuccès auſſitôt elle aſpire
A rendre univerſel le trouble & ſon empire :
Elle paſſe en Europe, elle s'adreſſe aux rois :
“ Juſqu'à quand ſerez-vous eſclaves de vos lois ?
“ Eſt-ce à vous de plier ſous l'aveugle caprice
“ De préjugés uſés d'équité, de juſtice ?
“ Il n'eſt de Dieu que Mars, la force fait vos droits,
“ *Dit-elle*, & tout monarque eſt né pour les exploits.”
O fille des Céſars ! l'ambition ardente
Se ranime à ces mots dans ton ame flottante.
La probité, l'honneur, les traités, le devoir,
Trop fragiles liens pour borner ton pouvoir,
S'effacent de ton cœur ; tes mains peu ſcrupuleuſes
Dégagent de leur frein tes paſſions fougueuſes.
Au Germain généreux, à ce peuple indompté,
Tu brûles de ravir ſa noble liberté,
D'abaiſſer tes égaux, d'anéantir le ſchiſme,
Et ſur tant de débris fonder ton deſpotiſme.
A d'auſſi grands projets il faut de grands moyens ;
Chez les plus puiſſans rois tu cherches des ſoutiens.

Tes conſeillers experts, rompus aux artifices,
Par l'impoſture & l'or ameutent ses complices.
Il n'eſt point de forfait; il n'eſt point d'attentat
Qu'on n'emploie à former ce fier triumvirat.
Ce complot monſtrueux opprime en une année
De ſon terrible poids l'Europe conſternée.
L'ami timide feint de craindre le danger,
L'ami perfide à Vienne accourt pour s'engager.
Depuis le Rouſſillon juſqu'au climat ſauvage
Où le Ruſſe glacé croupit dans l'eſclavage,
Tout s'arme pour l'Autriche, on marche ſous ſes lois,
On conjure ma perte, on foule aux pieds mes droits.
La fille de Céſars dévoroit ſa conquête,
Préſageoit ſon triomphe, en préparoit la fête,
Vivoit dans l'avenir, & goûtoit les douceurs
De recueillir les fruits de ſes projets flatteurs.
Tel eſt le ſort des grands dont la vertu commune,
Baſſe dans les revers, haute dans la fortune,
S'enivrant du poiſon de la proſpérité,
Ne peut poſer de terme à ſa cupidité.
L'inſolent intérêt, abuſant du délire,
Nomme au triumvirat les rois qu'il doit proſcrire,
Et ces tyrans ingrats par le crime liés
S'immolent ſans remords leurs plus chers alliés.
O jour digne d'oubli ! Quelle atroce imprudence !
Thérèſe, c'eſt l'Anglois que tu vends à la France,
Ton généreux ſoutien dans tes premiers malheurs,
Lui qui réſiſta ſeul au nombre d'oppreſſeurs
Dont l'eſpoir diviſoit ce puiſſant héritage
Que ton père en mourant te laiſſoit en partage.
Tu règnes : mais lui ſeul a ſauvé tes états.

Les bienfaits chez les Rois ne font que des ingrats.
Toi, Monarque indolent, que la pourpre embarraſſe,
Ne te ſouvient-il plus qui délivra l'Alſace ?
Mes regards indignés dans tes camps amollis
Ont vu flotter un aigle entre les fleurs de lis.
L'injure & le bienfait ſe perd de ta mémoire.
Eſclave d'une femme, eſt-il pour toi de gloire ?
Ton trône & ton pouvoir ſont le prix de l'amour,
Et Vienne a ſubjugué ta maîtreſſe & ta cour.
Pompadour en vendant ſon amant au plus riche,
Rend la France en nos jours eſclave de l'Autriche,
Le Canada bientôt eſt en proie aux Anglois :
Mais qu'importe à Louis la gloire des François ?
Thérèſe, après ces coups, l'ame de l'alliance,
Veut par de grands exploits ſignaler ſa puiſſance.
Auſſitôt tout s'émeut en ſes vaſtes états,
Et l'Autriche en travail enfante des ſoldats.
La Bohème opprimée & ſaignant de ſes pertes,
Voit par des camps nombreux ſes campagnes couvertes.
Le trouble, la terreur, le déſordre s'accroît,
La paix s'envole aux cieux, l'équité diſparoît ;
On reſpire le ſang, le meurtre, les alarmes :
Les champs reſtent déſerts, tout peuple eſt ſous les armes,
Cet Ange qui préſide au deſtin des combats,
Qui dirige ou retient les flèches du trépas,
Arrache la fortune ou ſoudain la ramène,
Soutenoit nos drapeaux d'une main incertaine ;
Il permet que le nombre accable la vertu.
L'Autrichien ſouvent par nos coups abattu

Sur des monts escarpés s'assied plein d'arrogance,
Provoque nos soldats & brave leur vaillance.
Tout ce qu'ont pu jamais le courage, l'honneur,
Le mépris des dangers, la gloire, la valeur,
Parut en ce combat : les assauts se succèdent,
Les monts sont emportés, déjà nos rivaux cèdent ;
Mais le nombre nous manque ; en ce moment fatal
La Victoire s'envole au camp impérial.
De la Prusse aux abois on crut la chute sûre ;
On présageoit sa mort d'une foible blessure.
Ce qu'il restoit de rois jusqu'en ces jours d'horreurs,
De nos combats sanglans tranquilles spectateurs,
L'esprit préoccupé de frivoles attentes,
Flattés de partager nos dépouilles sanglantes,
Des triumvirs vainqueurs grossissent le parti.
Ce peuple confiné vers le pôle applati,
Sous des rois belliqueux si redouté naguère,
Qu'avilit maintenant un sénat mercenaire,
La Suède long-temps l'émule des Germains,
S'arme pour profiter de leurs maux intestins.
Que dis-je ? Mes parens, pour combler la mesure,
En outrageant leur sang étouffent la nature,
Ou séduits, ou craintifs, entraînés ou trompés,
Dans ce complot d'horreurs de même enveloppés,
Couvrant leur trahison de voiles hypocrites,
Des heureux triumvirs ce sont les satellites.
O décrets inconnus de la fatalité !
Qui prescrivez un terme à la prospérité,
O fortune inconstante ! ô Déesse légère !
Que tout ambitieux au fond du cœur vénère,

On ne m'entendra point profanant l'art des vers
Célébrer tes faveurs, déplorer mes revers.
Je ſais que je ſuis homme & né pour la ſouffrance,
Je dois à tes rigueurs oppoſer ma conſtance.
Et toi, peuple chéri, peuple objet de mes vœux,
O toi ! que par devoir je devois rendre heureux,
Ton danger que je vois, ton deſtin lamentable
Me perce au fond du cœur ; c'eſt ton ſort qui m'accable.
J'oublîrai ſans regret le faſte de mon rang,
Mais pour te relever j'épuiſerai mon ſang.
Oui, ce ſang t'appartient, oui, mon ame attendrie
Immole avec plaiſir ſes jours à ma patrie.
Long-temps ſon défenſeur, j'oſe du même front
Ranimer nos guerriers à venger ſon affront,
Défier le trépas au pied de ſes courtines,
Vaincre, ou m'enſevelir couvert ſous ſes ruines.
Tandis que je m'apprête à braver mon deſtin,
Dieux ! quels lugubres cris s'élèvent de Berlin ?
A travers les ſanglots d'une douleur amère
Se diſtingue une voix. . la mort frappe ta mère,
Les ombres du trépas, que dis-je ? . . . . C'en eſt fait.
Ah ! du ſort irrité voilà le dernier trait.
Tous genres de malheurs ſur moi fondent en foule,
Ma vie en vains regrets funeſtement s'écoule,
J'ai trop vécu, hélas ! pour un infortuné.
Malgré moi de vos bras, ô ma mère ! entraîné,
Que ce dernier congé dans ces momens d'alarmes
Par mes preſſentimens fut arroſé de larmes !
Mon cœur, mon triſte cœur, facile à s'attendrir,
Ne m'annonçoit que trop ce cruel avenir.

J'efpérois qu'Atropos, flexible à ma prière,
Contente de mon fang refpecteroit ma mère.
Hélas ! je me trompois, la mort fuit mes malheurs,
Pour étendre fur vous fes livides horreurs.
Ce fombre monument eft donc ce qui conferve
Vos reftes précieux, mon augufte Minerve ?
Je vous devois le jour, je vous devois bien plus ;
Votre exemple inftruifoit à fuivre vos vertus :
Malgré l'affreux trépas je les refpecte encore,
Votre tombe eft pour moi le lieu faint que j'honore.
Si tout n'eft pas détruit, fi fur les fombres bords
Les foupirs des vivans pénétrent chez les morts,
Si la voix de mon cœur de vous fe fait entendre,
Permettez que mes pleurs arrofent votre cendre,
Et qu'empliffant les airs de mes triftes regrets,
Je répande des fleurs aux pieds de vos cyprès.
Du déclin de mes jours la fin empoifonnée
D'un tiffu de tourmens remplit ma deftinée.
Le préfent m'eft affreux, l'avenir inconftant.
Quoi ! ferois-je formé par un Dieu bienfaifant ?
Ah ! s'il étoit fi bon, tendre pour fon ouvrage,
Un fort égal & doux feroit notre partage.
Maintenant promoteurs de menfonges facrés,
D'un long amas d'erreurs organes révérés,
Egarez des humains l'efprit rempli de crainte
Dans les détours obfcurs de votre labyrinthe.
L'enchantement finit, le charme difparoît.
Je vois que du deftin tout homme eft le jouet.
Mais s'il fubfifte un Etre inexorable & fombre,
D'un troupeau méprifé laiffant groffir le nombre,

D'un œil indifférent il voit dans l'univers
Phalaris couronné, Socrate dans les fers,
Nos vertus, nos forfaits, les horreurs de la guerre,
Et les fléaux cruels qui ravagent la terre.
  Ainſi, mon ſeul aſile & mon unique port
Se trouve, chère ſœur, dans les bras de la mort.

ÉPITRE II.

À

MA SŒUR DE BAREUTH.

ENFIN, chère ſœur, je reſpire,
Et ne reſpire que pour vous ;
Le ſort eſt las de ſon courroux,
La Fortune vient de me rire.
Ces fiers Autrichiens de nos deſtins jaloux,
Dans les champs de Liſſa diſſous,
D'un triomphe idéal ont perdu le délire,
Et vont dans la Bohème oublier leurs dégoûts.
Recevez de mon cœur cette offrande futile,
La ſeule qu'à vos pieds je puis mettre aujourd'hui.
O mon ſupport, ô mon aſile !
Ma divinité, mon appui !
C'eſt vous dont l'amitié ſi ferme & ſi durable
Me tendit un bras ſecourable,
Lorſque nos combattans paroiſſoient terraſſés,

Et d'un empire formidable
Les fondemens bouleverfés.
Mes parens, mes amis, timides & glacés,
M'abandonnoient déjà dans ce péril extrême ;
Le feul qui me refta, ma fœur, ce fut vous-même.
Fort de cet appui précieux,
Je ne redoutois plus le fort injurieux.
O célefte amitié ! divine & pure flamme !
Suprême bien d'une belle ame,
Dont la main avare des Dieux
Daigne fi rarement favorifer la terre !
Faut-il la voir livrée en proie aux envieux,
Aux fureurs de la haine, aux flambeaux de la guerre ?
Ah ! faut-il voir d'ingrats un corps affocié,
Monarques arrogans du bruit de leur tonnerre,
Fermer leur cœur d'airain aux cris de la pitié,
Et l'intérêt avide, étincelant de rage,
Convertir l'univers, à lui facrifié,
En théâtre fanglant de meurtre & de carnage,
Où la deftruction naît de l'inimitié ?
Dans l'exécrable cours de ces mœurs infernales,
Parmi ces horribles fcandales,
Votre cœur conferva, quoiqu'il fût épié,
Le feu facré de l'amitié,
Ce feu cent fois plus pur que celui des Veftales.
En vain les mortels corrompus
De l'infidélité vous ont tracé l'exemple ;
Leurs perfides regards, honteux & confondus,
Sont forcés d'avouer que votre ame eft le temple,
Le refuge facré des antiques vertus.

C'eſt vous qui rendez véritable
Tout ce qu'a rapporté la fable
D'Oreſte, de Pylade & du tendre Niſus.
Si j'avois le pinceau d'Apelle,
Je peindrois votre cœur fidelle,
Et la conſtance & la ferveur
Dont, ô mon adorable ſœur !
Vous avez combattu ma fortune cruelle.
Voyez, parens ingrats, quelle eſt votre noirceur,
Comparez-vous à ce modèle,
Vous tous qui pour votre malheur
Ne ſentîtes jamais ſi vous aviez un cœur.
Que cet exemple vous rappelle
Tout le ſublime & la grandeur
De la tendreſſe fraternelle.
Ah ! mon auguſte ſœur, pour chanter votre nom,
Je laiſſe aux eaux de l'Hippocrène
Les ſoins de ranimer une vulgaire veine,
Et les Muſes de l'Hélicon
Ne ſont pas les Dieux que j'invoque.
Plein d'une amitié réciproque,
Mon cœur me tient lieu d'Apollon ;
Pour exprimer comme il vous aime,
Pour s'ouvrir ou ſe dévoiler,
Le ſentiment ſuffit, il ſe peint de lui-même,
Et c'eſt à lui ſeul de parler.
Eclatez, doux tranſports de ma reconnoiſſance ;
Portez au bout de l'univers
Le récit des complots de tant de rois pervers

Qui préparoient ma décadence,
Et le récit de la conſtance
D'une ſœur qui pendant mes plus affreux revers
De tous mes ennemis a bravé la puiſſance,
Et voulut par perſévérance
Partager avec moi le triomphe, ou les fers.
Publiez ſes vertus au-delà des déſerts
Où le Guèbre à genoux adore
Les rayons naiſſans de l'aurore,
Les portant au-delà des mers
Où Neptune étend ſon empire,
Juſqu'aux lointains climats où le ſoleil expire ;
Et que d'un pôle à l'autre on entende en tous lieux
Qu'un mérite auſſi grand, ſi digne qu'on l'admire,
L'élève juſqu'au rang des Dieux.
Ces ſentimens, ma ſœur, avec des traits de flamme
Sont gravés au fond de mon ame.
Vainqueurs de l'abſence & du temps
Ils ſeront fermes & conſtans,
Juſqu'au terme fatal, où vers la triſte rive,
Caron tranſportera mon ame fugitive
Dans le ſombre ſéjour où l'univers s'enfouit,
Où nos projets, nos vœux, l'amitié la plus vive,
Nos peines, nos plaiſirs, où tout s'évanouit.

A Striegau, le 28 Décembre 1757.

ÉPITRE III.

A MA SŒUR DE BAREUTH,

Sur sa Maladie.

CHÈRE sœur, de tout temps l'homme peu raisonnable
Languit stupidement sous le joug de ses sens.
Le tonnerre gronda, la crainte formidable
Erigea les autels, alluma son encens.
Le grand, le merveilleux lui parut adorable.
Sa peur lui fit des Dieux de tous les élémens :
L'on consacra des bois au culte des Furies,
Sous le nom d'Amphitrite on adora les mers,
L'éther devint Saturne, & tant d'idolâtries
Durent leur origine aux terreurs des enfers.
  Ceux que l'ambition embrasa de sa rage,
Heureux triomphateurs, tyrans de leurs égaux,
Brillans par leurs exploits, brillans par leur courage,
Jouirent des honneurs destinés aux héros.
  Dès-lors l'apothéose eut des routes aisées :
Le ciel tout étonné de ces cultes nouveaux
Fut peuplé de mortels, de plantes, d'animaux,
Et si quelques vertus furent divinisées,
Les vices à leur tour trouvèrent leurs dévots.

Mais parmi tant de Dieux que s'étoit forgés l'homme,
Auxquels sa folle erreur avoit sacrifié,
L'encens ne fuma point dans Athènes, ni Rome,
Pour le premier de tous, le Dieu de l'amitié,
Seul être, s'il en fut, qui méritât des temples.
Tant le vulgaire foible, & fait pour s'égarer,
Confond ce qu'il doit craindre où qu'il doit adorer.
Sans doute l'univers manquoit de grands exemples :
Le fidelle Euryale & le tendre Nisus,
Et Théſée & Pirithoüs,
Leurs héroïques faits, leurs faſtes reſpectables,
N'étoient que d'anciennes fables.
Pour donner du luſtre aux vertus,
Il faut des héros véritables,
Et des exemples plus connus.
Vous, ma divine ſœur, que j'honore & révère
Dont mon orgueil ſéduit ſe vante d'être frère,
Si Delphes, ſi Colchos, en des temps fortunés,
Avoient pu rencontrer dans leurs murs étonnés
Un cœur comme le vôtre, une vertu ſi rare,
Les temples, les autels de feſtons couronnés,
Le peuple, le pontife, à vos pieds proſternés,
La victime tombant ſous un glaive barbare,
Tout vous eût aſſuré l'hommage des mortels.
Leur amour, leur reconnoiſſance,
Du prix de l'amitié connoiſſant l'excellence,
Vous auroient ſous ſon nom conſacré des autels.
Qui ſentit mieux que moi ſa bénigne influence ?
Dans mes jours fortunés & dans ma décadence
Vous goûtiez mon bonheur, vous pleuriez mes revers.

Ah ! pourrai-je oublier cette amitié conſtante,
Senſible, courageuſe, & toujours agiſſante,
Qui a ſu compenſer les maux que j'ai ſoufferts ?
Lorſque ma fortune expirante
Offroit ma dépouille ſanglante
Aux tigres de carnage & de ſang affamés ;
Lorſque mon propre ſang, rebelle à la nature,
Dans ces jours déſaſtreux & de malheurs ſemés,
Joignit les triumvirs, pour aigrir ma bleſſure ;
Lorſque j'étois enfin proſcrit, infortuné,
De tout ſecours abandonné,
O vous, mon ſeul refuge ! ô mon port, mon aſile !
Votre amitié calmoit ma douleur indocile,
J'oubliois dans vos bras mes oppreſſeurs altiers,
Mon cœur dans votre ſein épanchoit ſes complaintes ;
Votre tendre pitié partageant mes revers,
Diſſipoit par un mot mes mortelles atteintes,
Et fort de vos vertus, je bravois l'univers.
A combien de dangers votre ame généreuſe
S'expoſa pour me ſecourir,
Moi, qui préférois de périr
A l'image trop douloureuſe
Des maux que je craignois de vous faire ſouffrir !
Jamais on ne vit de modèle
D'une tendreſſe auſſi fidelle
Que celle que vous m'accordez.
Si la vertu rend immortelle,
Ses lauriers vous ſont deſtinés.
Qu'un cœur pétri de boue, ame vile & commune,
Fermée au ſentiment, inſenſible à l'honneur,
Place le ſouverain bonheur

A posséder ces biens, jouets de la fortune,
Recherchés, poursuivis avec trop de chaleur,
Et dont la jouissance est toujours importune;
Pour qui possède votre cœur,
Espoir sur lequel je me fonde,
Le doit préférer, chère sœur,
A tous les trésors de ce monde.
Si ces ambitieux, ces superbes esprits
Qui trament ma ruine & poursuivent ma vie,
Pouvoient de ce grand cœur connoître tout le prix,
Mon trône cesseroit d'attirer leur envie,
Ils ne combattroient plus, ils ne seroient jaloux
Que du bonheur que j'ai d'être chéri de vous.
Mais quel trouble soudain me coupe la parole?
Tandis qu'une image frivole
Me rappelle mes jours sereins,
Quand, pour adoucir mes chagrins,
Votre souvenir me console,
Des cris lugubres & perçans
Me font frémir d'effroi, me glacent tous les sens.
Mes yeux chargés de pleurs se couvrent de ténèbres;
Les Grâces, les Vertus, sous des voiles funébres,
Font retentir ces lieux de longs gémissemens;
L'œil éploré, baissé, négligeant tous leurs charmes,
Elles vont publier, se baignant dans leurs larmes,
Et vos dangers & mes tourmens.
La mort, l'affreuse mort menace votre vie;
Les Dieux, jaloux de leurs bienfaits
A mon bonheur portent envie,
Et le trépas, d'un bras impie,

S'apprête

S'apprête à déchirer, ô comble de forfaits!
Les vertueux liens de deux amis parfaits.
Non, jamais la nature avare
N'avoit de ses fécondes mains
Vu sortir un présent plus parfait, ni plus rare,
Que celui qu'elle fit, vous donnant aux humains.
Peut-être le séjour où l'audace & le crime
Ne cessent de se déborder,
Est indigne de posséder
Un cœur si généreux, une ame si sublime.
Hélas! quand je voyois l'univers infecté
De perfides complots, de trahisons atroces,
Malgré de sages lois des mœurs toujours féroces,
Je m'étois cent fois révolté
Contre tant de scélératesse,
Et souvent de l'austérité
Poussant à l'excès la rudesse,
Ma haine confondoit sans cesse
Le crime avec l'humanité;
Mais par un retour de sagesse
Mon esprit rappeloit, pour sortir de l'ivresse,
De vos rares vertus la divine splendeur,
Et pardonnoit en leur faveur
A tous les vices de l'espèce.
Dieux protecteurs des malheureux,
Dieux sensibles & pitoyables,
Qui recevez les pleurs des humains misérables,
Toi, qui de l'amitié forma les premiers nœuds,
Mes Dieux, soyez-moi favorables,
Entendez mes cris douloureux,

Et ne permettez pas qu'en vain je vous implore.
Derobez au trépas une fœur que j'adore;
Agréez mon encens, mes larmes, mes foupirs.
Si jufque dans les cieux ma voix fe fait entendre,
        Exaucez les vœux d'un cœur tendre,
Et daignez accorder à mes ardens défirs
Le feul bien qu'à jamais de vous j'ofe prétendre.
        Confervez les précieux jours
        De votre plus parfait ouvrage ;
Que la fanté brillante accompagne leur cours,
Et qu'un bonheur égal foit toujours leur partage.
Si l'inflexible fort qui nous donne la loi
        Demande un fanglant facrifice,
        Daignez éclairer fa juftice ;
Que fon choix rigoureux ne tombe que fur moi.
J'attends fans murmurer, victime obéiffante,
        Que l'inexorable trépas,
        De ma fœur détournant fes pas,
Veuille émouffer fur moi fa faux étincelante.
Mais fi tant de faveurs que j'ofe demander
Sur un foible mortel ne peuvent fe répandre,
        O mes Dieux ! daignez m'accorder
Que nous puiffions tous deux au même jour defcendre
Dans ces champs ombragés de myrthes, de cyprès,
        Séjour d'une éternelle paix,
Et qu'un même tombeau renferme notre cendre.

ÉPITRE

À

MA SŒUR DE BRONSWIC.

Qu'il est des plaisirs pour tout âge.

DANS le monde, ma fœur, tout ce qui naît périt.
Une éternelle loi tour à tour y profcrit
Ces générations qui conftamment renaiffent,
Et fous la main du temps auffitôt difparoiffent.
Si la rapidité d'un fi prompt mouvement
Ne fe fait pas pour nous fentir à tout moment,
C'eft qu'on fait chaque jour une perte infenfible,
Que chaque homme, entraîné par quelque foin pénible,
Ou rempli d'un deffein dont l'efpoir le féduit,
Laiffe échapper le temps qui loin de nous s'enfuit.
Mais à peine le cours de deux luftres s'achève,
Que nos jours écoulés paroiffent moins qu'un rêve.
Quand l'âge irrévocable a fillonné nos fronts,
Alors nos yeux furpris découvrent fes affronts.
Comment a difparu le feu de ma jeuneffe ?
De mes fens enchantés l'impétueufe ivreffe,
Ce fonds inépuifable & fertile en défirs,
Ces ailes pour voler de plaifirs en plaifirs ?
J'exifte, & cependant je ne fuis plus le même.
O vérité cruelle, humiliant problème,

Qui dévoilant les lois de la fatalité
Aggrave encor mes maux par leur néceſſité !
Offuſqué des vapeurs de la miſantropie,
Las de perdre en détail les reſtes de ma vie,
Au point de renoncer à l'eſpoir du bonheur,
L'amour propre auſſitôt s'empare de mon cœur ;
De ce flatteur adroit le diſcours me conſole.
Appaiſe, me dit-il, ce murmure frivole,
Ecart ſéditieux de tes ſens révoltés ;
Tu perdis moins de biens qu'il ne t'en eſt reſté.
Le printemps de tes jours fait place à leur automne,
Flore en fuyant tes pas te confie à Pomone ;
Tu promettois jadis, à préſent tu produis,
Et dépouillé de fleurs, tu dois porter des fruits.
Dans ta maturité la raiſon te décore ;
Ton goût, ton jugement, vient à peine d'éclore :
Ce fil guida jadis Ariſtide & Platon,
Trajan, les Antonin, Titus & Scipion.
Que la raiſon t'éclaire en cet affreux dédale
Où l'intérêt, l'orgueil, l'envie & la cabale
S'empreſſent d'égarer tes pas mal aſſurés.
Elle ſauva tes jours de périls entourés.
Ta jeuneſſe a bien pu jeter des étincelles ;
Compare leur éclat, leurs beautés peu réelles,
A la ſageſſe enfin, à ce don précieux
Dont Minerve elle-même a fait trophée aux cieux.
J'entendois ſon diſcours en répandant des larmes.
Amour, me faudra-t-il renoncer à tes charmes,
Diſois-je, & faut-il donc qu'inſenſible à jamais,
Mes organes uſés rejettent tes bienfaits ?

Mais cent plaiſirs nouveaux s'offrent à ma penſée,
Plus vrais, plus aſſortis à ma courſe avancée.
Plions, puiſqu'il le faut, ſous les lois du deſtin;
Du couchant d'un jour ſombre embelliſſons la fin;
Près de frapper au but d'une pénible courſe,
Cherchons pour nos déſirs encor quelque reſſource:
Couronnons-nous des fleurs du tendre Anacréon;
J'en veux le front paré traverſer l'Achéron.
Juſqu'au temps où des morts le nocher me réclame,
Que la ſérénité ſe maintienne en mon ame.
Je renonce au fracas de ces plaiſirs fougueux,
Si peu ſatisfaiſans & toujours dangereux.
Vous, molle oiſiveté, chanſons, douceurs futiles,
Je vous quitte en faveur d'amuſemens utiles.
Je vis avec les morts; leurs doctes monumens
A d'auſtères leçons joignent les agrémens.
Au coin de mon foyer, tranquille & ſolitaire,
Je converſe avec Locke, Tacite, ou bien Homère.
Si quelque ſage vient, je me plais à l'ouïr;
Les talens ſont un bien dont l'eſprit doit jouir.
Mes organes flattés des ſons de l'harmonie
Chériſſent tous les arts qu'a produits le génie;
J'aime ſur le théâtre à voir Sémiramis
Frémir au ſouvenir de ſes crimes commis,
Ou dans les murs pompeux qu'elle élève à Carthage,
L'amoureuſe Didon, dans l'excès de ſa rage,
Pour un amant ingrat, mais qui ſut la toucher,
Abandonner le trône & courir au bûcher.
Je me plais dans les traits de la vive peinture
Des ſentimens qu'en nous a gravés la nature;

Surtout si le poëte a l'excellent secret
De nourrir, d'échauffer, d'accroître l'intérêt,
D'exciter la terreur, d'augmenter mes alarmes,
De m'attendrir au point de répandre des larmes.
  Si je n'habite plus cette orageuse cour
Où tant d'illusions environnent l'amour,
Un sentiment plus fin, plus noble & plus solide,
De ce bonheur perdu fait remplacer le vide.
  O divine Amitié ! présent chéri des cieux !
Ce n'est que dans ton temple où vivent les heureux.
J'ai connu le bonheur depuis que dans mon ame
Tu daignas allumer cette pudique flamme ;
Ton doux contentement n'est jamais combattu
Par les étroits devoirs qu'impose la vertu.
C'est toi, fille du ciel, dont l'appui secourable
Du déclin de mes jours rend la fin supportable
Par le cœur dont ta main m'a rendu possesseur.
  Ce noble sentiment vous l'éprouvez, ma sœur.
Ce cœur que je chéris, quel est-il ? c'est le vôtre ;
Lui seul il me suffit, je renonce à tout autre,
Qui volage, indiscret, habile à m'imposer,
De la vertu se pare afin d'en abuser.
  Je trouve tout en vous, esprit, vertu, tendresse,
Et l'indulgent support qu'exige ma vieillesse ;
A vous à cœur ouvert je puis me confier.
Quel malheur quand d'amis il faut nous défier !
On sent, on vit en eux, c'est un autre soi-même ;
J'existe doublement dans une sœur que j'aime.
  Que la jeunesse, aveugle en ses égaremens,
Se livre au tourbillon de ses plaisirs bruyans ;

Que de cent nouveautés la lanterne magique
Réveille ſon ennui d'un ſommeil léthargique ;
Je vois ſans l'envier proſpérer ſes beaux jours.
J'ai pour calmer mes maux trouvé d'autre ſecours ;
Vous avez vu, ma ſœur, juſqu'où s'étend leur nombre.
  Ainſi, ſans que les ans me rendent morne ou ſombre,
Des faveurs que ſur moi le ciel daigna jeter,
En bornant mes déſirs, je ſais me contenter.
  Votre amitié, ma ſœur, en eſt la principale.
C'eſt un bien qu'à mes yeux aucun autre n'égale.
Daignez me conſerver ce tréſor précieux,
Et de tous les mortels je ſuis le plus heureux.
  Que m'importe dès-lors que mes ſens s'affoibliſſent,
Que mon ardeur s'éteigne & mes cheveux blanchiſſent ?
Je renonce à l'amour, j'embraſſe l'amitié,
Et loin d'être à mes yeux un objet de pitié,
Sans redouter du temps l'irréparable outrage,
J'ai ſu trouver, ma ſœur, des plaiſirs en tout âge.

A Potſdam, le 15 de Février, 1765.

ÉPITRE I.

À

MA SŒUR AMÉLIE,

En paſſant la Nuit ſous ſa Fenêtre pour aller en Siléſie.

SOMMEIL, auteur du doux repos,
Reſtaurateur divin de la ſanté perdue,
Répands & jette tes pavots
Sur les yeux de ma ſœur dans ſon lit étendue.
Fais voltiger ſur ſon chevet
Les rêves les plus agréables ;
Qu'elle entende en rêvant les voix, ſur ſon duvet,
Des Nymphes d'Apollon, des Sirènes aimables,
Chantant en chœur & d'un ſon net
La tablature chromatique,
Du Contrapunto pathétique,
Mêlé des plus ſavans motets
Tous harmoniques & bien faits.
Qu'aucun rêve effrayant n'altère
Ou n'échauffe ſon ſang en ſa courſe ordinaire ;
Que la ſanté, dès ſon réveil,
Et la vigueur, ſa ſœur cadette,
L'accompagnent à ſa toilette,
Demain dès que le jour finira ſon ſommeil.
Pour moi, que le deſtin lutine,
Toujours dans des travaux, toujours forcé d'errer,

De fatiguer ſans fin ayant pris la routine,
Je conſens que Morphée oſe encor me fruſtrer
Du doux repos, ma ſœur, que mon cœur vous deſtine;
Et ſi vous en jouiſſiez,
Mes veilles & mes ſoins ſeroient tous oubliés.
Puiſſiez-vous donc dans votre aſile,
Loin du fracas, loin de l'ennui,
En conſervant l'ame tranquille,
Paſſer des jours heureux, & de plus douces nuits !
Penſant, ma ſœur, que partout où je ſuis,
En quelque temps que ce puiſſe être,
Abſent, ou bien à vos genoux,
L'attachement ne peut s'accroître
Que juſques au tombeau je conſerve pour vous.

ÉPITRE II.

À
MA SŒUR AMÉLIE.

VOUS ſouffrez donc auſſi de nos cruelles guerres?
Et le François fougueux, inſolent & pillard,
Conduit par un obſcur Céſar,
A, dit-on, ravagé vos terres,
Tandis que ſans raiſon, guidé par le haſard,
Un ennemi cent fois plus dur & plus barbare,
Par le fer & le feu ſignalant ſes exploits,

Par le Cosaque & le Tartare
A réduit la Prusse aux abois,
Effaçons de notre mémoire
Des objets révoltans qui doivent lui peser;
Nous rappeler toujours notre funeste histoire,
Seroit aigrir des maux que l'on doit appaiser.
Moi, dont les blessures ouvertes
Saignent encor de tant de pertes,
M'approchant du bord du tombeau,
Pourrai-je en rimes enfilées
Peindre, d'un languissant pinceau,
Dans le deuil, dans l'ennui tant d'heures écoulées,
Et de nos pertes signalées
Renouveler l'affreux tableau ?
Lorsque de l'occident amenant les ténèbres,
Etendant sur l'azur des cieux
Les crêpes épaissis de ses voiles funèbres,
La nuit vient cacher à nos yeux
De l'astre des saisons le globe radieux ;
Philomèle au fond d'un bocage
Ne fait plus retentir de son tendre ramage
Les échos des forêts alors silencieux :
Elle attend le moment que la brillante Aurore,
Versant le nectar de ses pleurs,
Avec l'aube nous fasse éclore
Le jour, les plaisirs, & les fleurs.
Ma sœur, en suivant son exemple,
Muet dans ma douleur, sensible à nos revers,
Laissant pendre mon luth, laissant dormir les vers,

J'attends que la fortune, à la fin, de son temple
Me rende les sentiers ouverts.
Mais si je vois que la cruelle
D'un caprice obstiné me demeure infidelle,
Du fond de ses tombeaux & des urnes des morts,
Je n'entonnerai point la plaintive élégie,
Dont l'artifice & la magie,
Par ses lamentables accords,
Versant sur les esprits sa triste léthargie,
Les endort sur ses sombres bords.
Ah ! plutôt sur le ton de la vive allégresse
J'aimerois à monter mon luth ;
Suivre des ris la douce ivresse,
Aux plaisirs payer mon tribut,
Qui se trouve au milieu de fleurs à peine écloses,
Respirant leurs parfums, contemplant leurs attraits,
Choisit l'œillet, les lis, les jasmins, & les roses,
En se détournant des cyprès ;
Tandis que ces rians objets
A moi se présentent en foule,
Emporté d'un rapide cours,
Le temps s'enfuit, l'heure s'écoule,
Et m'approche déjà de la fin de mes jours :
Pourrai-je encor sur le Parnasse
Me traînant sur les pas d'Horace,
Monter en étalant mes cheveux blanchissans ?
Quand neuf lustres complets dont me chargent les ans,
Me montrent la frivole audace
D'efforts désormais impuissans,

Les Muſes, on le ſait, choiſiſſent leurs amans
Dans l'âge de la bagatelle ;
Hélas ! j'ai paſſé ce bon temps.
Si pourtant m'honorant d'une faveur nouvelle,
Calliope daignoit, en réchauffant mes ſens,
M'inſpirer par bonté des ſons encor touchans,
Rempli des feux de l'immortelle,
Croyant mes beaux jours renaiſſans,
Je chanterois vos agrémens,
Votre amitié tendre & fidelle,
Vos grâces, vos divers talens.
Par les accords de l'harmonie,
De l'émule de Polymnie
Je pourrois attirer les regards indulgens.
Trop promptement hélas ! de cet aimable ſonge
Se diſſipe l'illuſion.
Déjà le réveil me replonge
Dans la triſte réflexion.
Qu'importe qu'une Muſe folle
M'égare par légéreté ?
Heureux, quand l'erreur nous conſole
Des ennuis de la vérité !

ÉPITRE III.

À MA SŒUR AMÉLIE,

Sur le Hasard.

NON, vous ne croyez point que l'humaine misère
Attire les regards du Dieu qui nous éclaire,
Et c'est avec raison : de sa félicité
Rien ne peut altérer l'impassibilité.
Ce Dieu, sourd à nos vœux, ignore nos demandes,
Et lorsque ses autels fument de nos offrandes,
Insensible aux parfums dont on vient l'encenser,
Sans daigner nous punir, sans nous récompenser,
À d'aussi vils objets loin d'attacher sa vue,
Ne gouvernant qu'en grand cette masse étendue,
Et ces globes nombreux qui flottent dans les airs,
Aux primitives lois il soumet l'univers.
Mais quelle, direz-vous, est la source féconde
Des destins différens que l'homme a dans le monde ?
Si Dieu ne prévoit rien, s'il n'a rien résolu,
S'il n'étend point sur nous son pouvoir absolu,
De ce nombre infini de fortunes diverses,
De succès, de revers, de grandeurs, de traverses,
Qui de nos tristes jours remplissent le courant,
L'homme seroit-il seul le puissant artisan ?

Nous a-t-on bien prouvé ce qu'avance Voltaire,
Où l'imprudent périt, le prévoyant prospère ?
Je ne veux pas, ma sœur, misantrope fâcheux,
Outrant de notre état le destin malheureux,
Ravaler devant vous avec trop de rudesse
Les lueurs que souvent accorda la sagesse.
La nature aux humains dispensant ses faveurs,
Fut avare en tout temps de dons supérieurs ;
Cependant l'on a vu l'art & la politique,
Préparer des succès au vainqueur du Granique,
César joignant l'audace à ses prudens desseins,
Par son puissant génie asservir les Romains.
A côté des héros que leurs exploits signalent,
Mahomet ou Vasa peut-être les égalent.
De ces âges nombreux avant nous écoulés,
Parmi tant de grands faits sans choix accumulés,
Il est bien peu de noms dignes qu'on les rappelle.
La vertu rarement a le bonheur pour elle.
N'appercevez-vous pas la foule d'inconnus
De fous, d'extravagans aux honneurs parvenus,
Sans grâce, sans talens, sans esprit, sans mérite,
Passer étourdiment à leur grandeur subite
Les regards éblouis d'un éclat emprunté,
Dédaigneux, arrogans, ivres de vanité,
Des peuples prosternés mépriser les hommages,
Tandis que le malheur persécute les sages ?
Le monde est donc, ma sœur, l'empire du hasard ;
Il élève, il détruit : bizarre à notre égard,
Il usurpe les droits de notre prévoyance.

Ne vous figurez point cette aveugle puiſſance,
Ce Dieu du paganiſme, émule du Deſtin,
Qui diſpoſe de tout ſans choix & ſans deſſein.
Le haſard eſt l'effet de ces cauſes ſecondes
Dont les reſſorts couverts de ténèbres profondes
Sous leur déguiſement ſachant nous échapper,
Par leur fauſſe apparence ont l'art de nous tromper.
Le philoſophe ſait que dans toutes les choſes
Les effets ſont produits du ſein fécond des cauſes;
D'un pas ſûr, mais tardif, par le raiſonnement
Il remonte au principe après l'événement.
L'inſolent politique, ambitieux & ſombre,
Porte d'un bras hardi ſa lumière en cette ombre;
Il perce l'avenir ſans l'avoir apperçu;
Il règle, embrouille tout, & ſe trouve déçu.
L'aveugle en tâtonnant prend pour des certitudes
La trompeuſe apparence & les viciſſitudes,
Et dans ce labyrinthe ardent à pénétrer,
Sans fil pour le guider, il y court s'égarer,
Bronchant à chaque pas au bord des précipices.
Qui peut lui révéler les bizarres caprices
De tant de foibles rois pêtris d'illuſions,
Changeans dans leurs faveurs, jouets des paſſions?
Quels ſeront les divins, ou quels eſprits ſublimes
Pourront lui déſigner l'eſpèce de victimes
Que l'Ange deſtructeur, armé par le trépas,
Moiſſonnera l'hiver au ſein de tant d'états?
Qu'un roi ſoit emporté, que ſon fils le remplace,
Le monde politique en prend une autre face;

Par d'autres paſſions ſe laiſſant dominer,
Sur un plan différent ce roi va gouverner ;
De nouvelles erreurs chaſſent les anciennes,
Et changent les motifs des faveurs ou des haines.
  Mais que dis-je ? Au conſeil un moindre choc ſuffit.
Qu'on exile un miniſtre, une femme en crédit,
Jamais les ſucceſſeurs dans ces premières places
De leurs devanciers n'ont pourſuivi les traces,
Et ſouvent dans les cours pour un moindre ſujet
Tout prend une autre forme & change de projet.
  Tant d'intérêts divers, tant d'intrigues horribles,
Des révolutions les ſecouſſes terribles,
C'eſt l'océan en proie aux aquilons fougueux :
De leur contraire effort le choc impétueux
Fait ſoulever les flots, les enfle, les irrite,
Les pouſſe avec fureur, les rompt, les précipite,
Et la mer mugiſſante en frappant à ſes bords,
Y jette en reculant des débris & des morts.
  Notre frêle vaiſſeau, ſans mats & ſans bouſſole,
Flotte ſans avirons au gré du vague Eole,
Il range des écueils, il déſire un abri ;
L'un trouve ſon ſalut où l'autre avoit péri :
La prudence n'eſt donc qu'un art de conjecture.
  L'exemple prouve bien cette vérité dure.
Etoit-ce ſon mérite, étoit-ce ſa beauté,
Qui du rang le plus bas & de l'obſcurité
Quand ſes attraits flétris touchoient à leur automne,
Eleva Catherine & la mit ſur le trône ?
Si d'un œil amoureux le lubrique regard
Ne l'eût dans ſes tranſports fait convoiter au Czar,

A fon deftin obfcur à jamais condamnée,
Le Pope dans Mofcow ne l'eût pas couronnée.
 Mais confultons fans choix les faftes de l'amour ;
Entre mille beautés qui brilloient à fa cour,
Pour remplacer trois fœurs qui furent fes maîtreffes,
Louis n'adreffa point fes vœux à des ducheffes ;
L'indigne rejeton d'un financier profcrit
Devint l'heureux objet dont fon cœur fe nourrit.
Toujours plus amoureux & refferrant fes chaînes,
En fes mains de l'état Louis remit les rênes.
Ce d'Amboife en fontange eft l'Atlas des François,
A fon bureau fe vend & la guerre & la paix.
Pompadour ne fait point filer le fils d'Alcmène,
C'eft l'indolent Bourbon que l'habitude enchaîne,
Et ces charmes divins que nous n'aurions connus
Qu'en quelque témple obfcur, fous les lois de Vénus,
Décident à préfent des deftins de l'Europe.
 Dites-moi quel devin habile en horofcope,
En confultant les cieux & fon aftre en naiffant,
Pouvoit lui préfager ce deftin floriffant ?
Elevée en exil depuis fa tendre enfance,
De fon ambition l'orgueilleufe efpérance
N'avoit ofé former des vœux auffi hardis ;
D'Etiol en l'époufant la mit en paradis.
Nous, que l'expérience inftruifit dans les brigues,
Qui connoiffons les cours & leurs fourdes intrigues,
L'artifice commun à tous les courtifans,
Qui pour mieux fupplanter des rivaux tout-puiffans
Flattent des fouverains les paffions fecrètes,
Les charment au moyen d'aimables marionnettes

Dont ils font avec art jouer tous les resſorts,
Et maîtres de leurs cœurs en règlent les tranſports ;
Nous voyons l'intérêt, les ruſes, les adreſſes,
Qui font naître ou baiſſer le crédit des maîtreſſes,
Et dans ce vil emploi qui dégrade les grands,
Ils ſemblent tour à tour eſclaves ou tyrans.
Parmi ces demi-dieux, entre ces perſonnages
Que la faveur créa, l'Europe a vu des pages,
Des brigands de finance, arbitres des humains,
Des reclus tonſurés, devenus ſouverains,
Et des greffiers poudreux, en France connétables.
Ces exemples récens, ma ſœur, ſont innombrables.
L'occaſion ſert mieux que ne font les projets.
Mais pour en revenir à de plus grands objets,
Abandonnons des cours l'habitant idolâtre.
La guerre me fournit un plus vaſte théâtre.
C'eſt-là que la fortune étale avec orgueil
Et ſon mépris bizarre & ſon flatteur accueil.
Parmi tant de guerriers dont le nombre l'aſſiége,
Ses dons ſont prodigués à ceux qu'elle protége ;
Elle embellit leurs traits de brillantes couleurs,
Et noircit les talens de leurs compétiteurs.
Dans la noble carrière où le héros s'élance,
Son génie au haſard diſpute l'influence ;
Mais il épuiſe en vain ſes ſoins & ſes efforts,
Il dépend malgré lui des plus foibles reſſorts.
Ces hommes ramaſſés dont ſe forme une armée,
Sont les vils inſtrumens qui font ſa renommée ;
La crainte, le déſordre, ou l'ardeur du ſoldat,
Fixent l'incertitude & le ſort du combat.

Parmi tant de hasards qu'il court ou qu'il évite,
Ses solides projets attestent son mérite :
C'est d'eux qu'on doit juger, & non sans fondement
L'applaudir, le blâmer, selon l'événement.
Dans ce sens, des héros considérons l'histoire.
  Eugène, dont le nom présageoit la victoire,
Parut trop confier ses succès aux hasards,
Alors qu'il insulta les fameux boulevards
Dont l'Ottoman superbe environna Belgrade ;
Il brave les périls, son cœur le persuade
Qu'il peut forcer ses murs & renverser ses tours,
Avant que l'ennemi lui porte des secours.
  Le Visir indigné vient l'assiéger lui-même ;
Il envoie aux Chrétiens la disette au teint blême ;
Le désespoir, la mort s'offrent à leurs regards.
Pressés par le Visir, accablés des remparts,
Le Danube à leur dos rend leur retraite vaine :
Tout conspiroit enfin à la perte d'Eugène.
Il faut mourir ou vaincre : un noble désespoir
L'oblige à tout risquer, ainsi qu'à tout prévoir.
Il fond sur l'ennemi couvert par des tranchées :
Tout cède ; des mourans les campagnes jonchées
Laissent un libre cours aux vainqueurs empressés ;
Les Ottomans confus sont pris ou dispersés.
Long-temps le vieux Visir tint par sa résistance
Le sort des deux états en égale balance ;
De ses nobles desseins les beaux commencemens
Furent mal secondés par les événemens ;
Le Germain couronné des mains de la Victoire,
En emporta lui seul l'avantage & la gloire.

Ah ! ſi jamais, Eugène, un de tes hauts projets
Aux yeux d'un guerrier ſage annonça des ſuccès,
Ce fut près de Luzare, où tes ſoins & ta ruſe
Ont préparé le piége au François qui s'abuſe.
Te dérobant tu pars, & plus prompt que l'éclair
Des digues du Zero, ton camp eſt à couvert.
A ces bords dangereux, ſans nulle défiance,
Vendôme conduiſoit les guerriers de la France.
Eugène attend l'inſtant que le ſoldat mutin
Sorte du camp françois pour courir au butin :
Pendant tout ce déſordre il veut par la ſurpriſe
Fixer en ſa faveur la fortune indéciſe.
Quel fut l'effet d'un plan ſi bien imaginé ?
Un François curieux, par la digue borné,
Y monte ſans deſſein ; il voit dans la campagne
Eugène & ſes héros vengeurs de l'Allemagne :
Il vole en rapporter la nouvelle en ſon camp ;
Bientôt on ſe raſſemble, on combat ſur le champ.
Eugène fut battu. Tel eſt le ſort des armes.
Dans ce métier ſi dur, & pourtant plein de charmes,
Souvent un rien peut nuire, & dérober le fruit
Du plus ſavant deſſein preſque à ſa fin conduit.
Eugène l'éprouva lorſqu'il ſurprit Crémone ;
Par un canal ſecret que ne connoît perſonne,
Il entre dans la ville, il borde le rempart.
On l'en croit déjà maître. Admirez le haſard.
Un Irlandois actif, qui veilloit pour la France,
Accourt auprès du Pô, prépare ſa défenſe ;
La garniſon l'apprend, tout ſe joint à ſon corps,
On combat, on repouſſe, on redouble d'efforts ;

Le François enhardi que le ſort favoriſe,
Force enfin le héros d'abandonner ſa priſe.
Le haſard rit ainſi de l'orgueil des humains,
En ſe jouant dérange & confond leurs deſſeins;
Injuſte dans ſes choix, capricieux, volage,
Il ſert le téméraire & ſe refuſe au ſage.
En vain de l'avenir l'eſprit eſt occupé:
Quel homme à ſon deſtin jamais eſt échappé?
Il eſt bien des malheurs qu'un inſenſé s'attire;
Bornons-nous aux revers qu'on ne ſauroit prédire.
Marlborough que l'Anglois a ſi bien déſigné,
Qui livrant des combats les avoit tous gagnés,
Qui n'aſſiégea jamais de place ſans la prendre,
Libérateur du Rhin, conquérant de la Flandre,
Marlborough, le héros, l'ame du parlement,
S'eſt vu précipiter par Madame Maſſan,
Qui d'Anne juſqu'alors ſuivante peu connue,
Anima contre lui la Reine prévenue;
Cette intrigue de cour pour un frivole objet
De vingt rois alliés dérangea le projet.
Vous parlerai-je encor de la flotte invincible
De ce grand armement, formidable & terrible,
Dont l'immenſe appareil couvrant le ſein des mers
Aux Bretons d'un tyran alloit porter des fers?
L'Angleterre frémit & parut confondue:
Un grain de vent s'élève, & la flotte eſt perdue.
Mais où vit-on jamais plus de calamités,
L'enchaînement fatal de plus d'adverſités,
Qu'en fournit des Stuarts la malheureuſe hiſtoire?
J'en rappelle à regret la ſanglante mémoire.

Ces peuples descendus des Pictes indomptés,
Contre leurs souverains sourdement irrités,
A l'abri de leurs lois ont exilé leur Reine :
Auprès d'Elisabeth, Marie a fui leur haine ;
Elle y cherche un asile, elle y trouve un cachot,
Et l'Anglois son vengeur la traîne à l'échafaud.
Mais après son trépas à sa famille illustre
Le trône des Bretons rendit son premier lustre :
Ce théâtre sanglant, entouré de dangers,
Lui laissa du bonheur des momens passagers.
  Aux transports turbulens d'un peuple fanatique
On voit Charle opposer sa foible politique ;
Il trouve un ennemi cruel & factieux,
Profond, entreprenant, sage, artificieux,
Qu'aucun travail n'abat, qu'aucun danger n'étonne,
Qui d'un bras téméraire ose saper le trône,
Abuse le vulgaire, écrase le puissant,
Et couvre ses forfaits du nom du Dieu vivant.
Cromvel de tous côtés ayant tendu ses piéges,
Dans le sang de son Roi teint ses bras sacriléges,
Et Charle souffre enfin pour comble d'attentats
Un supplice inoui, digne des scélérats.
Ainsi finit ce prince, exemple mémorable,
Que la grandeur mondaine, un rang si respectable
Ne garantissent point contre un dur ascendant.
  Bientôt Jacques second, plus foible & moins prudent,
Tremblant, déconcerté par sa fille & son gendre,
De ce trône sanglant fut contraint de descendre.
  Et ce jeune Edouard que nous avons tous vu,
Au rang de ses aïeux à demi parvenu,

En héros vagabond courir à fa ruine,
Prouve par fes deftins fa funefte origine.
  Sans aller parcourir l'hiftoire du levant,
Que ne dirai-je pas du fort du jeune Iwan ?
D'un monarque déjà pourfuivi dès l'enfance,
Une nuit renverfa fon trône & fa puiffance ;
Une femme tremblante, ivre de voluptés,
Raffemble des foldats à la hâte ameutés,
Enchaîne le monarque au fein de fa patrie,
Et le fait tranfporter captif en Sibérie.
Quels faits humilians pour l'orgueil des humains !
Que de vils inftrumens ont d'étonnans deftins !
  J'ai fouvent reconnu par mon expérience
Combien peu fert le fil de la vaine prudence.
Quand j'entrai dans le monde en ma jeune faifon,
Je dus tout au hafard & rien à la raifon.
Ardent, préfomptueux, je m'en fouviens encore,
Je brûlois d'imiter des héros que j'honore :
Du centre des plaifirs & des bras du repos
Sur les traces de Mars je volois aux travaux.
  Un vieux Sertorius de l'école d'Eugène
Pour traverfer mes vœux fut envoyé de Vienne.
Tout ce que peut fournir l'expérience & l'art,
Fut employé par lui pour fixer le hafard.
  Dans ma fécurité Neuperg m'alloit furprendre.
J'ignorois ce qu'un fage étoit près d'entreprendre ;
J'ignorois jufqu'aux lieux où s'affembloient fes corps,
Son approche, & furtout fes deffeins, fes efforts.
Un transfuge arrivé découvrit le myftère.
On fe prépare ; on marche, on joint fon adverfaire,
La Victoire pour nous décida des combats.

La Fortune en ces temps accompagnoit mes pas ;
Sous ſa protection mon eſprit devint ſage ;
Depuis, par ſon penchant inconſtant & volage,
Déſertant nos drapeaux, prompte à m'abandonner,
Chez Daun & ſur ſes camps nous la vîmes planer.
La perfide, en marquant ſa barbare allégreſſe,
Perſécute à préſent ma prochaine vieilleſſe ;
Les dangers, les écueils rempliſſent mes chemins,
Et la plume & l'épée échappent de mes mains.
Vous avez vu, ma ſœur, dans des jours que j'abhorre,
De l'audace & du crime inſenſément éclore
Ce monſtre politique, inſolent, égaré,
De rapines, de ſang, de meurtres altéré,
Qui réunit en lui tant d'intérêts contraires,
Qui raſſemble en ſes flancs d'éternels adverſaires,
Careſſe avec fureur ſes dangereux ſerpens,
Prêt à ſe déchirer tient ſa rage en ſuſpens,
Pour aſſurer ma chute & preſſer ma ruine.
Apprenez à préſent quelle eſt ſon origine,
Par combien de forfaits des peuples ignorés
L'enfer de tant de rois a fait des conjurés.
Quel myſtère odieux faut-il que je découvre ?
De Vienne à Péterſbourg, & de Stockholm au Louvre,
La fraude, l'impoſture, & l'intrigue de cour,
Font ſervir à leur but & la haine & l'amour.
L'Autrichien répand l'or & la calomnie :
Ce tyran, pour dompter la libre Germanie,
Flatte, éblouit, corrompt des rois mal conſeillés,
De ſes vrais ennemis ſe fait des alliés.

Sa fière ambition, fa vengeance infernale,
Au fond de leur palais introduit la cabale.
D'un paifible automate on aigrit les efprits;
Là pleure une princeffe, ici des favoris.
Il communique ainfi fes fureurs politiques
Aux dociles efprits des princes pacifiques,
Qui fans s'appercevoir de leur égarement,
Vienne, de ta grandeur deviennent l'inftrument.
Je reffens les effets du crime qui les lie;
C'eft moi qui fuis puni de leur vague folie;
Perfécuté, vaincu, mon fort m'a fait la loi,
Ou de vivre en efclave, ou de mourir en roi.
C'eft en vain que l'on penfe éviter fon naufrage.
L'homme a-t-il le pouvoir de conjurer l'orage,
Et comment détromper des princes aveuglés,
Par des fourbes chéris fans ceffe enforcelés?
Pouvois-je enfin gagner des maîtreffes perfides,
Ou réchauffer le cœur de nos amis timides?
Pouvoit-on préfager que jamais les humains
Verroient marcher enfemble & François & Germains,
Et Ruffes & Suédois, tous étouffant leurs haines,
Réunis & d'accord pour me charger de chaînes?
Que l'Empire entraîné par ce fougueux torrent,
Contre fon protecteur s'armât pour fon tyran?
Mais quittons ces faux Dieux qui font gémir la terre;
Retournons aux hafards que j'éprouve à la guerre.
De nos fleuves germains tous les bords font couverts
De peuples raffemblés des bouts de l'univers.
A leur nombre accablant il faut que je m'oppofe.
Si je couvre un pays, c'eft l'autre que j'expofe;

Je vole à l'ennemi le plus audacieux,
Je l'atteins, une voix m'appelle en d'autres lieux.
Luttant de tous côtés contre une hydre de princes,
Mon bras seul ne peut plus garantir nos provinces.
Tandis que mon état par eux est envahi,
Mes propres alliés m'ont lâchement trahi.
Ai-je pu raffermir la vertu dans leurs ames ?
Ai-je pu déchirer tant de pactes, de trames,
Qui les rendront un jour, loin d'accomplir leurs vœux,
L'opprobre & le mépris de nos derniers neveux ?
Lorsque de tant de maux mon ame est oppressée,
Un Démon des soldats dérange la pensée ;
Ce qui me paroît blanc à leurs yeux paroît noir.
Leurs chefs aussi troublés n'ont plus des yeux pour voir ;
Un brouillard triste & sombre offusque leurs idées.
Je suis environné d'ames intimidées,
J'attise les lueurs de leur foible raison ;
J'oppose, mais en vain, l'antidote au poison.
Le nombre d'ennemis, le danger qui s'augmente,
Des revers tout récens accroissent l'épouvante.
Cependant l'ennemi remuant, inquiet,
Roule dans son esprit un dangereux projet.
Il faut ou le combattre, ou succomber sur l'heure ;
Il faut que d'un héros l'ame supérieure
Donne l'exemple en tout, du dernier au premier.
Ainsi près de l'Euphrate un antique palmier
Elève les rameaux de sa superbe tête,
Brave, sans s'ébranler, l'assaut de la tempête,
Tandis que l'aquilon au bord des vives eaux
Courbe les tendres joncs & brise les roseaux.

Mais ces roſeaux, ma ſœur, de nos combats décident,
Et que peut l'officier quand leurs cœurs s'intimident ?
Ainſi dans les palais, ou dans les champs de Mars,
En ce monde maudit il n'eſt que des haſards.
Malgré tous les calculs qui règlent ſa conduite,
L'orgueilleuſe raiſon ſe trouve enfin réduite
A confeſſer ici que l'homme en tout borné
Suit le torrent du ſort dont il eſt entraîné.
Mais à quoi, dira-t-on, peut ſervir la prudence,
Si ſes ſecours ſont vains, ſes efforts ſans puiſſance ?
Autant nous vaudroit-il dans nos jours mal ourdis
En ſecouant ſon joug agir en étourdis.
La prudence n'eſt point, il eſt vrai, panacée
Qui chaſſe tous les maux dont l'ame eſt oppreſſée ;
Son art ne s'étend pas à rendre l'homme heureux,
Mais à calmer nos maux, à modérer nos vœux.
Elle cède aux rigueurs du ſort qui ſe ſoulève ;
C'eſt un fil qui conduit, mais ce n'eſt pas un glaive
Propre à trancher les nœuds de la difficulté.
De tant d'écueils où l'homme auroit été jeté,
Des maux qu'on apperçoit ſon ſecours nous préſerve ;
Sa circonſpection qui veille, & nous conſerve
A travers les dangers d'un pas prémédité,
Nous guide, entre la crainte & la témérité,
Par une route étroite aux humains peu commune.
Souvent ſa patience a laſſé la fortune.
Elle attend tout du temps, mais ſans le prévenir,
Et jamais ſon orgueil ne régla l'avenir.
Laiſſons donc le deſtin dans ſes demeures ſombres
Nous voiler ſes arrêts d'impénétrables ombres ;

En souffrant les revers, sans en être abattu,
Il faut s'envelopper, ma sœur, dans sa vertu.

A O. Pretschendorf, le 7 Janvier 1760.

ÉPITRE IV.

À

MA SŒUR AMÉLIE,

Sur une Négociation de Paix qui échoua.

VOLEZ, mes vers, à Magdebourg,
Allez chez ma sœur pour lui dire
Que de sa troisième Hégire *
Nous atteignons le dernier jour.
Ce fier triumvirat qui vouloit me proscrire,
Paroît agonisant, & sa fureur expire.
Du très-Chrétien battu les guerriers affoiblis,
Revenus d'un profond délire,
Ne feront plus flotter les lis
Parmi les aigles de l'Empire.
Mais après leur défection
L'orgueil, l'acharnement, l'extrême ambition
Dont brûle l'implacable Reine,

* Fuite de Mahomet de la Mecque. Pendant la guerre la cour se retira trois fois de Berlin à Magdebourg.

Le formidable apprêt joint au puiſſant effort
De la ſouveraine du nord,
Feront encor rougir l'arène
D'un ſang dont leur rage inhumaine
Voudroit déſaltérer l'inſatiable Mort.
Ainſi nos vœux fervens ont adouci le ſort.
Jouet des aquilons & des fureurs de l'onde,
Dans peu notre nef vagabonde
Sur les flots appaiſés pourra voguer au port.
Mais qu'il en coûtera de travaux cette année,
Avant d'avoir atteint cette heureuſe journée,
Où la paix amenant la joie & les plaiſirs,
Arrêtera le cours des pleurs & des ſoupirs!
Courez, volez, heures trop lentes,
Surpaſſez, s'il ſe peut, mes rapides déſirs;
Conduiſez ſur nos bords ces Déités charmantes,
Les Muſes, Minerve & Thémis.
Que Mars au front d'airain de ſes flèches ſanglantes
N'atteigne que nos ennemis,
Et que nos demeures riantes
Dans leurs retraites innocentes
Nous raſſemblent enfin avec tous nos amis.
Alors loin de ces champs que Bellone déſole,
Au bout de mon pénible rôle,
Déteſtant ce théâtre où ſouvent j'ai monté,
Et ſouvent mal repréſenté
D'un tragique héros le faſtueux ſymbole,
Je pourrai vivre en liberté,
Sacrifiant avec gaieté

Au bonheur d'un peuple frivole;
L'ambition cruelle & folle
Et l'ennuyeuſe gravité.

De Meiſſen 1760.

ÉPITRE
AU
PRINCE FRÉDÉRIC
DE BRONSWIC.

LES fruits nés dans les ſols arides
De Berlin & de Sans-Souci,
Quand tout a le mieux réuſſi,
Ne valent pas les fruits ſplendides
Du beau jardin des Heſpérides:
Ils étoient d'or, & leurs appas
Eblouiſſoient les cœurs avides
Qui préféroient ces biens ſolides
A des fruits bien plus délicats.
  Virgile aux chants de l'Enéide
Nous peint d'un trait de ſon pinceau
Enée, ayant Vénus pour guide,
A peine hors de ſon vaiſſeau,
Qu'il trouve au milieu des bois ſombres

La pomme d'or & le rameau :
Il le saisit ; un don si beau
Fut pour le Roi des pâles ombres.
Pour moi, si par faveur du sort
Je cueillois un fruit aussi rare,
Je n'offrirois pas ce trésor
Au noir souverain du Ténare,
Mais vous auriez la pomme d'or.

À
MES NEVEUX LES PRINCES
FRÉDERIC ET GUILLAUME
DE BRONSWIC.

QUE tout mortel, hélas ! facilement s'abuse,
Quand la passion le conduit !
L'illusion, l'erreur l'amuse,
Ce qui le flatte le séduit.
J'ai soutenu que la vieillesse
Alors qu'elle a proscrit l'amour, les jeux, les ris
Et les grâces de nos esprits,
Se consoloit par la sagesse.
Chimères d'un vieux radoteur,
Mal-adroit, ennuyeux, sophiste,
De la perte de son bonheur
Tout étourdi, rêveur, & triste.

Quoi ! ſon orgueil bleſſé veut dans ſa folle ardeur
Elever un trophée à ſa propre foibleſſe ?
Ah ! croit-il dénigrer par ſon ton de docteur
La foule des plaiſirs dont jouit la jeuneſſe ?
Tes beaux jours ſe ſont écoulés,
Sur les ailes du temps les plaiſirs envolés ;
Par le fatal pouvoir de la viciſſitude
Abandonnant ton corps à la décrépitude.
En perdant tous tes ſens tu viens hors de ſaiſon
Vanter les vains progrès qu'aura faits ta raiſon.
Pour moi, plus franc & plus ſincère,
Je porte avec ingénuité
Un hommage tout volontaire
Au trône de la vérité ;
Je prens en pitié la ſageſſe
Qui choiſit pour ſon fondement
Un corps tout uſé de vieilleſſe.
Notre gaîté, notre triſteſſe,
Tout nous vient ou de l'âge ou du tempérament ;
Quand on n'a plus l'eſprit volage,
Quand on n'a plus de ſentiment,
C'eſt malgré ſoi que l'on eſt ſage.
Il n'eſt point de Neſtor auſtère à nous tranſir
Qui ne rappelle avec plaiſir
Les jours de ſa naiſſante aurore,
Et qui ne brûle du déſir
De retourner, s'il peut, encore
Sous l'empire charmant de Vénus & de Flore.
Ses regrets importuns vous doivent avertir

Que

Que malgré lui, par impuiſſance,
Il renonce à la jouiſſance
Des bienfaits que vous poſſédez.
Les deſtins rigoureux ont de plus décidé
Qu'il n'en garderoit point la plus frêle eſpérance:
Vous voyez donc, mes chers neveux,
Que votre âge eſt le ſeul où l'on peut être heureux.
Uſez de ce tréſor avec poids & meſure;
Partout l'abondante nature
Vous fournit des plaiſirs nouveaux.
Le Ciel en dépit des dévots
Prodigue ſes faveurs aux enfans d'Epicure,
Et la volupté la plus pure,
Comme une immenſe mer en répandant ſes flots,
Les déſaltère de ſes eaux.
De ſa liqueur enchantereſſe
Abreuvez-vous, jeunes héros;
Mais gardez-vous de ſon ivreſſe.
On ne ſent pas dans la chaleur,
Dans le tranſport, dans le délire
Des paſſions que l'on reſpire,
Juſqu'où peut aller leur fureur.
Croyez-en mon expérience.
Aſſociez la tempérance
Aux goûts de ces plaiſirs charmans.
Vous êtes dans votre printemps,
Et le conſeil de la prudence
Eſt de vous ménager pour en jouir long-temps.

Les deftins ont borné les facultés de l'homme ;
Le prudent feul, bon économe,
En garde encor pour fes vieux ans.
Ce n'étoit pas ainfi que d'une voix tremblante
J'exerçois ma Mufe naiffante
A chanter, jeune encor, les fuccès de l'amour ;
Le temps, de fa main mal-faifante,
D'une voix naguère brillante
Eteint le charme fans retour.
Adieu gaîté, plaifir, & fanté floriffante ;
Le fort inexorable & fourd
S'obftine à vouloir dès ce jour
Que la raifon, cette pédante,
Sur mon efprit règne à fon tour.
Vous voyez maintenant quelle eft la différence
De l'hiver de nos ans & de l'adolefcence ;
L'une jouit de tout, l'autre n'ufe de rien.
Selon le fentiment d'un fameux moralifte,
Le jeune eft un fou gai, le vieillard un fou trifte ;
Cependant le Leibnitien
Dans l'école à grands cris obftinément perfifte
A foutenir que tout eft bien.

A Potfdam, le 20 de Février, 1765.

ÉPITRE I.

AU

COMTE HODITZ,

Sur Roſwalde.

O Singulier Hoditz ! vous qui né pour la cour,
Avez fui, jeune encore, ce dangereux ſéjour,
Libre des préjugés qui trompent le vulgaire,
Vous riez de ces fous dont l'eſprit mercenaire
N'amaſſe des tréſors que pour les dépenſer ;
De ces fats dont l'orgueil ſait ſi bien s'encenſer,
Se dreſſe, ſe rengorge, & ſe mire en ſes plumes ;
Et de ces ſombres fous qui dans les amertumes,
Toujours pour leur grandeur occupés de projets,
S'épuiſent en travaux ſans réuſſir jamais,
Mécontens du préſent à leurs vœux peu ſortable,
Cherchent dans l'avenir un ſort plus favorable.
Vous avez rejeté ce dangereux poiſon ;
Vous bornez vos déſirs à ſuivre la raiſon.
Etre heureux en effet, c'eſt bien la grande affaire :
L'orgueil eſt à mes yeux une triſte chimère.
A quoi vous eût ſervi que valet grand ſeigneur,
Vous euſſiez quarante ans déchauſſé l'Empereur ?
Il eſt beau d'approcher de près du diadème ;
Mais il vaut mieux encor dépendre de ſoi-même :

Ainsi vous avez su d'un choix prémédité
Préférer aux grandeurs l'heureuse liberté ;
Sans faste & sans apprêts, guidé par la nature,
Même sans y penser disciple d'Epicure.
  Roswalde en héritage entre vos mains passé
Le disputa bientôt au palais de Circé,
Et ce bourg ignoré du Tanaïs à l'Ebre,
Graces à vos talens est devenu célèbre :
Ce n'est plus ce donjon sombre & peu fréquenté
Qu'à peine on toléroit pour son antiquité ;
C'est un séjour divin ; les yeux & les oreilles
S'étonnent d'y trouver cent charmes, cent merveilles ;
Le Tasse & l'Arioste en deviendroient honteux,
S'ils voyoient vos travaux les surpasser tous deux.
  Là des enchantemens l'ingénieux prestige
Produit à chaque instant prodige sur prodige ;
Tout respire, tout vit, tout être est animé.
Par un charme soudain ce bois est transformé ;
C'est un jardin superbe, & là-bas par miracle
Vous lisez dans un puits les arrêts d'un oracle.
La nature paroît obéir à vos lois ;
Tout s'arrange, se fait, se plie à votre choix.
Tandis qu'en avançant, on examine, on cause,
L'œil est soudain frappé d'une métamorphose :
En fuyant Apollon, plus prompte qu'un coursier,
Daphné subitement se transforme en laurier.
Là j'apperçois Renaud dans le palais d'Armide ;
Ici sont tous les Dieux célébrés par Ovide,
Vénus, Pallas, Diane, Apollon, Jupiter,
Neptune, Mars, Mercure & le Dieu de l'enfer.

Ces Dieux, qui n'exiſtoient qu'au code poëtique,
Ont retrouvé chez vous autels & culte antique ;
Des prêtres revêtus d'habits pontificaux
Amènent la victime, & puis de leurs couteaux
L'égorgent en l'offrant aux Dieux en ſacrifice ;
Ils aſpergent l'autel du ſang de la géniſſe ;
Ils invoquent ces Dieux, l'encens fume pour eux,
Que l'ombre de Symmaque approuveroit vos jeux,
Si dans ce nombre outré de cultes ridicules
Dont on charge à plaiſir les peuples trop crédules,
Il voyoit par vos ſoins reſſuſciter le ſien !
Mais vous aimez la fable en reſtant bon chrétien,
Et ſans que la vraie foi puiſſe en être alarmée,
Vous pouvez vous créer tout un peuple pigmée :
Je crus dans leur cité, quand leur eſſaim parut,
Etre avec Gulliver tombé dans Lilliput :
Je ſemblois un géant envers cette peuplade,
Typhée, ou Géryon, ou du moins Encelade ;
Et la cité bâtie à leur proportion
N'avoit point de clocher qui m'atteignît au front.
Telle Virgile a peint la naiſſante Carthage,
Où tout un peuple actif s'empreſſoit à l'ouvrage,
Et travailloit aux murs qu'avoit tracés Didon.
Bientôt d'autres objets nous font diverſion :
De voix & d'inſtrumens la douce mélodie
Par un plaiſir nouveau change & diverſifie
Tout ce qu'ont prodigué les charmes précédens :
Tant l'eſprit des humains ſe plaît aux changemens !
Tantôt c'eſt l'opéra, tantôt la tragédie,
Ou bien le pantomime, ou bien la comédie,

Qui viennent tour à tour par leur variété
Ecarter les ennuis de l'uniformité.
Mais ferai-je muet au fujet des actrices,
Ces Veftales qu'encor je ne crois pas novices,
Qui venant étaler leurs grâces, leurs appas,
Semblent briguer l'honneur de paffer dans vos bras ?
Ce férail de beautés qui forment les fpectacles,
N'aiment que leur Sultan, refpectent fes oracles ;
Sa volonté décide & marque leur devoir :
Il fixe leur deftin en jetant fon mouchoir.
Ce Sultan, cher Hoditz, vous le devez connoître ;
De ces lieux enchantés n'eft-ce pas l'heureux maître ?
Génie infatigable, inépuifable, égal,
Et qui toujours nouveau demeure original.
Ainfi vos jours heureux fans embarras s'écoulent,
Les Amours enfantins & les Plaifirs les moulent.
Lorfque dans vos jardins, vers la fin d'un beau foir,
La rivale du jour vient de fon crèpe noir
Obfcurcir les objets de la nature entière,
Vous parlez, & d'abord reparoît la lumière.
Tel Dieu créant ce monde auquel il fe complut,
Dit : Que le jour paroiffe, & la lumière fut.
A Rofwalde auffitôt cent raquettes s'élancent,
Et rempliffent les airs des feux qu'elles difpenfent,
De leur gerbe brillante éclairent l'horizon
Et femblent fuppléer au char de Phaëton,
Vos preftiges de l'art égalent la nature.
Mais ce jour fortuné penche vers fa clôture.
Pour le finir ainfi qu'il avoit commencé,
Mon Comte va choifir dans fon peuple empreffé

Un tendron de quinze ans : grands Dieux, qu'elle étoit
belle !
Le fameux Phidias, l'élégant Praxitèle,
En elle auroient cru voir une Divinité ;
Si ce n'étoit Vénus, c'étoit la Volupté ;
Les charmes enchanteurs, les grâces l'ont pêtrie.
Elle doit cette nuit lui tenir compagnie ;
L'Amour, qui l'apperçoit, en rit malignement ;
Ses rivales en feu s'en plaignent vivement.
Ah ! qu'il eſt difficile en un ſérail de belles
De contenter ſon goût ſans cauſer des querelles !
Toutes comme Vénus & Pallas & Junon,
S'attendoient au mouchoir ; chacune avoit raiſon.
Le plus ſage des rois en entretenoit mille ;
S'il pouvoit y ſuffire, il étoit plus qu'habile ;
Mais mon Comte après tout peut bien être aujourd'hui,
Sans qu'il ſoit Salomon, plus Hercule que lui.
Comment pourrai-je enfin tout conter, tout décrire ?
Les mots me manqueroient pour peindre & vous redire
Les plaiſirs différens qu'on ſavoure en ces lieux ;
Vous n'en approchez pas, triſtes plaiſirs des cieux !
C'eſt ainſi qu'au deſſus des pompeuſes chimères
Qui flattent les mortels de deſtins plus proſpères,
Vous vous êtes choiſi le plus fortuné ſort,
Et libre de ſoucis, tranquille au ſein du port,
O Comte ! vous ſavez jouir, penſer, produire ;
Auſſi des voluptés l'ingénieux délire
Partout ſème de fleurs les traces de vos pas.
C'eſt dans ce choix ſurtout qu'on diſtingue ici-bas

Le jugement du fou du jugement du ſage.
Dans les jours fugitifs d'un court pélérinage,
L'un s'accablant de ſoins, de peines, d'embarras,
Eſt toujours projetant ſurpris par le trépas ;
L'autre voit des objets le néant, la folie,
Profite des plaiſirs & jouit de la vie.
C'eſt votre lot, cher Comte, il faut vous y tenir :
Le plaiſir eſt le Dieu qui vous fait rajeunir.
Puiſſiez-vous en ſanté, dans le ſein de la joie,
Paſſer encor long-temps des jours filés de ſoie !

ÉPITRE II.

AU

COMTE DE HODITZ,

Sur ſa mauvaiſe Humeur de ce qu'il a 70 Ans.

JE vous ai vu, cher Comte, accablé de triſteſſe.
Vous voulez ſecouer le joug de la vieilleſſe,
Vous voulez être tel que vous l'avez été.
  Mais on regrette en vain la vigueur, la ſanté ;
Ce temps ne revient plus, il s'écoule, il s'envole.
L'amour propre en gémit, le ſage s'en conſole.
Dix luſtres ſurchargés de vingt hivers complets
Rangeroient Mars lui-même au rang des **** :

Hercule à ſeptante ans ne ſeroit plus Hercule,
Sa maſſue orneroit le bras de ſon émule.
Rien n'eſt ſtable, & le temps abſorbe & détruit tout.
Vous vivez cependant & vous êtes debout.
Combien peu de mortels ont atteint à votre âge ?
Vous en avez joui, que faut-il davantage ?
Remerciez plutôt le ciel de ſes bienfaits.
Si vos ſens épuiſés ne trouvent plus d'attraits
Dans le ſein des plaiſirs, au milieu de ces fêtes
Où vous entaſſiez conquêtes ſur conquêtes,
Songez donc que Voltaire & même Richelieu
Ne vont plus à Paphos en invoquer le Dieu.
Ce ſérail ſi peuplé, ce ſéjour de délices,
Devient à vos regards un gouffre de ſupplices.
Vous avez conſumé ces feux dont le retour
De déſirs renaiſſans attiſoit votre amour,
Et d'un corps languiſſant la vigueur affoiblie
Vous livre aux noirs ſoupçons, même à la jalouſie.
De ces ſerpens cruels votre cœur eſt rongé.
Ah! cher Comte, à ce point peut-on vous voir changé ?
Qu'un Eſpagnol jaloux, poſſédé de colère,
Qu'un fier Napolitain, cruel & ſanguinaire,
De leur amour trahi brûlent de ſe venger ;
Ce n'eſt pas ſur leurs pas qu'il faut vous engager.
La jeuneſſe a des droits, & peut au moins prétendre ;
Mais qui ne jouit plus, doit ſavoir condeſcendre.
La jalouſie enfin doit-elle conſumer
Un cœur que la nature a formé pour aimer ?
Philis eſt inconſtante & Chloé trop volage :
De quoi vous plaignez-vous, & qu'importe à votre âge,

Si l'amour à leurs pas enchaîne des amans ?
Gardez-vous de troubler leurs doux embraſſemens :
Vous eûtes votre tour ; que d'autres en jouiſſent.
Ces ſentimens ſi vifs trop tôt s'évanouiſſent.
Quel Roi pourroit lier par ſon autorité
Au vieillard décrépit la naiſſante beauté ?
Ni l'amour ni les goûts ne ſont point à commande,
Et chacun de ſon cœur fait librement l'offrande.
Mais, Comte, examinez nos cheveux blanchiſſans,
Nos fronts cicatriſés & nos membres tremblans :
Qui penſera qu'encor ces déteſtables charmes
Puiſſent porter aux cœurs le trouble & les alarmes ?
Oui, nos vœux doivent être à coup ſûr rejetés.
Quittons plutôt un Dieu, puiſqu'il nous a quittés,
Et d'un cœur magnanime abandonnons à d'autres
Ces plaiſirs enchanteurs qui ne ſont plus les nôtres.
La nature abondante & prodigue en ſes dons
Nous en a diſpenſé pour toutes les ſaiſons.
Au printemps de nos jours, heureux temps d'innocence,
La joie eſt dans les pieds, on court, on ſaute, on danſe.
Bientôt le plaiſir monte, & les adoleſcens
Au centre de leur corps ont le ſiége des ſens.
Au midi de nos jours, ce feu s'élève aux têtes ;
Le gain, l'ambition y cauſent des tempêtes.
Et quand l'hiver des ans amortit notre ardeur,
La raiſon nous enchante & fait notre bonheur.
Ainſi par une loi conſtante, irrévocable,
La nature a voulu que tout fût variable.
Tout ce qui naît, s'accroît, ſe mine, & ſe détruit ;
Le plus beau jour ſe voit ſuccédé par la nuit.

Le ſage à cette loi ſe ſoumet ſans murmure ;
Il profite en paſſant des dons de la nature ;
Il ne peut en hiver exiger le printemps.
Mais vous, que la nature a comblé de préſens,
Soyez reconnoiſſant, à ſes faveurs ſenſible.
Qu'un fou préſomptueux, ingrat, incorrigible,
Lui demande à grands cris d'augmenter ſes bienfaits ;
Que la volupté ſeule ait pour lui des attraits.
Comment peut-il toujours nager dans les délices ?
L'homme eſt à chaque inſtant au bord des précipices.
Affoibli, décrépit, & ſurchargé de jours,
Qu'il laiſſe loin de ſoi folâtrer les amours.
  Que vois-je ? ah, quel regard ! & qu'eſt ce que m'indique
Ce viſage allongé, cet air mélancolique ?
Votre eſprit accablé ſe livre au déſeſpoir.
  Avouez franchement que ſans vous émouvoir
La mâle auſtérité de la philoſophie
Répugne à votre eſprit, l'abat, le mortifie.
Au lieu d'un ami vrai, vous cherchez un flatteur,
Afin d'autoriſer, d'aigrir votre douleur.
Je voudrois la guérir, en arracher le germe,
Et rendre votre eſprit plus tranquille & plus ferme.
Les temps qui ſont paſſés ne ſauroient revenir,
Mais vous pouvez encor, cher Comte, rajeunir.
N'eſt-il d'autres plaiſirs que dans la ſource impure
Où s'en vont ſe vautrer les pourceaux d'Epicure ?
Voyez ces partiſans des ſâles voluptés,
N'en ſont-ils pas enfin & las & dégoûtés ?

Il eſt, il eſt, croyez, des plaiſirs pour tout âge.
Ecoutez ce qu'a dit un grand homme, un vrai ſage,
Ce ſauveur des Romains, l'immortel Cicéron ;
Déchu de ſes honneurs, paiſible en ſa maiſon,
Au ſein tumultueux de la guerre civile,
Déteſtant les tyrans, gardant l'eſprit tranquile,
Voici comme il s'exprime en parlant aux Romains :
Les lettres font, dit-il, le bonheur des humains :
La jeuneſſe à leurs ſoins doit ſa courſe brillante,
Par elles la vieilleſſe eſt moins ſombre & peſante ;
L'heureux extravagant y reprend ſa raiſon,
Le miſérable y voit ſa conſolation ;
Chez nous, chez nos voiſins, exilés, ſolitaires,
Leur ſecours en tout temps adoucit nos miſères.
Quel plus noble plaiſir que d'apprendre à penſer ?
Tout ce que vous perdez, ne peut le compenſer.
Le temple des beaux arts vous ouvre ſon aſile ;
C'eſt-là qu'eſt réuni l'agréable à l'utile,
C'eſt-là que vous pourrez à l'abri des ſoucis
Voir d'un ſoleil couchant les rayons éclaircis,
Contempler le néant des vanités du monde,
De vos plaiſirs paſſés l'illuſion profonde,
Reſter inébranlable aux divers corps du ſort,
Et jouir du préſent ſans redouter la mort.
L'unique & le ſeul bien digne qu'on le réclame,
Eſt la ſanté du corps & le repos de l'ame.

ÉPITRE I.

AU MARQUIS D'ARGENS,

Sur la Prise de Schweidnitz.

Si j'étois le bon homme Homère,
Je chanterois en beaux vers grecs
Ni chevillés, ni durs, ni secs,
Le grand exploit qu'on vient de faire.
  Si j'étois Monsieur de Voltaire,
Par le Dieu du goût inspiré,
Et par conséquent sûr de plaire,
Je vous peindrois Schweidnitz livré
A Tauenzien, à ce Le Fèvre,
Dont les bras l'ont récupéré,
Et de loin de colère outré,
Laudon, qui s'en mord bien la lèvre.
  Ne me croyez point assez fou
Pour fabriquer une Iliade
Sur ce siège achevé par nous:
Je laisse la rodomontade
A l'orgueil révoltant & fade
Dont s'infatuent nos jaloux.
  Enfin la place est donc reprise,
Et nous réparons la sottise

De ce butor de Commandant
Qui la perdit naguère un an.
  Les poſtillons pourront vous dire
Ce que j'omets ici d'écrire
Du feu, des bombes, du canon,
Des approches, ſappes, tranchées,
Des paliſſades arrachées,
Du globe de compreſſion,
Des aſſauts, des brèches jonchées,
Des pandours ſans confeſſion
Précipités dans l'Achéron.
  Ma Muſe humaine & plus timide,
Ni de ſang, ni de mort avide,
Abhorre ce lugubre ton.
Qu'une autre Muſe bourſoufflée,
Chante l'Europe deſolée,
Victime de l'ambition ;
Dans les champs de la fiction
Je choiſis plutôt des images
Qui plaiſent aux eſprits volages,
Que les feux & l'exploſion
Du Véſuve & de ſes ravages.
  Quand de Noé le beau pigeon,
Vrai meſſager de patriarche,
L'olive au bec, volant à l'arche,
Apportera dans ce canton
La nouvelle tant déſirée
D'une paix ſûre & de durée ;
Alors tout rempli d'Apollon,

Cédant à l'ardeur qui m'embraſe,
Et piquant des deux mon Pégaſe,
Je volerai vers l'Hélicon.
Mais en paſſant, je vous ſupplie,
Que ma Muſe fort affoiblie,
Et que le froid de l'âge atteint,
Ranime ſon feu preſque éteint
Au braſier de votre génie.
  Ah ! Marquis, quelle eſt ma manie !
Tandis que par Bellone aſtreint
A riſquer chaque jour ma vie
Pour les foyers de ma patrie,
Plus Don Quichotte que jamais
Je ferraille encore à l'excès
Contre la grande hydre amphibie
Que compoſe la Germanie,
Au très-Chrétien Roi des François
Par la Pompadour réunie,
Jointe à la Suède, à la Ruſſie,
Dois-je, hélas ! penſer à la paix ?
  Cette paix ſe fera ſans doute :
Quand, & comment, je n'y vois goute.
Mon ame lente à s'agiter
N'a pas le don de s'exalter.
Très-incrédule en fait d'augure,
J'ignore encore inceſſamment
Quelle eſpèce d'événement
Produira l'aurore future ;
Et bien moins puis-je deviner
Quand ces potentats en démence,

Las enfin de nous ruiner,
Arrêteront leur infolence.
Ah ! quel Roi, quel fot animal !
S'écrîra mon Marquis cauftique,
Qui trottant comme un caporal,
Ignore de la politique
Le grimoire conjectural.
Quoi ! d'une infortune imprévue
Il s'en prend au fort, il s'en plaint ?
Un Monarque à fi courte vue
Devroit loger aux Quinze-vingts.
Ah, Marquis, n'allez pas fi vîte ;
Souffrez plutôt que je vous cite
Un trait du nouveau Teftament.
Apprenez donc par mon organe
Que les fcribes impunément
A l'homme-Dieu cherchant chicane,
Lui montrèrent publiquement
Une Ifraëlite adultère,
Lui demandant quel châtiment
Elle méritoit pour falaire ?
L'homme-Dieu, doux & débonnaire,
Leur répondit très-fenfément :
Race pécherefſe & perfide,
Qui de vous fe croit innocent,
Lève une pierre & la lapide.
Aucun fcribe ne lapida,
Et confondu par le Meffie
Chacun fe tut & s'en alla,
Et voilà mon apologie.

Croyez,

Croyez, Marquis; que ce trait-là
A mon ſujet très-bien s'applique.
Depuis Machiavel à Kaunis
De Richelieu juſqu'à Bernis,
Il ne fut point de politique,
Puſſiez-vous tous les réunir,
Dont la raiſon géométrique
Ait pu déchiffrer l'avenir.
Qu'ils viennent donc à la barrière,
Ces grands ſcrutateurs du deſtin,
Et qu'un infaillible devin,
En levant la main la première,
A l'honneur de l'eſprit humain
Sur moi lance à l'inſtant ſa pierre.

ÉPÎTRE II.

AU

MARQUIS D'ARGENS.

AMI, le ſort en eſt jeté;
Las du deſtin qui m'importune,
Las de ployer dans l'infortune
Sous le poids de l'adverſité,
J'accourcis le terme arrêté,

Que la nature notre mère
A mes jours remplis de misère
A daigné départir par prodigalité.
D'un cœur assuré, d'un œil ferme,
Je m'approche de l'heureux terme
Qui va me garantir contre les coups du sort.
Sans timidité, sans effort,
J'entreprends de couper, dans les mains de la Parque,
Le fil trop allongé de ses tardifs fuseaux ;
Et sûr de l'appui d'Atropos,
Je vais m'élancer dans la barque,
Où sans distinction le berger, le monarque,
Passent dans le séjour de l'éternel repos.
Adieu, lauriers trompeurs, couronnes des héros.
Il n'en coûte que trop pour vivre dans l'histoire ;
Souvent quarante ans de travaux
Ne valent qu'un instant de gloire,
Et la haine de cent rivaux.
Adieu, grandeurs ; adieu, chimères ;
De vos bluettes passagères
Mes yeux ne sont plus éblouis :
Si votre faux éclat dans ma naissante aurore
Fit trop imprudemment éclore
Des désirs indiscrets, long-temps évanouis ;
Au sein de la philosophie,
Ecole de la vérité,
Zénon me détrompa de la frivolité
Qui fait l'illusion du songe de la vie,
Et je sus avec modestie
Rejeter les poisons qu'offre la vanité.

Adieu, divine volupté ;
Adieu, plaiſirs charmans, qui flattez la molleſſe,
Et dont la troupe enchantereſſe
Par des liens de fleurs enchaînant la gaîté,
Compagnes dans notre jeuneſſe
De la brillante puberté,
Qui fuyez de nos ans l'inſipide vieilleſſe,
Les arides glaçons de la caducité.
Ah ! que l'Amour me le pardonne,
Plaiſirs, ſi je vous abandonne.
(Ma Muſe ne ſait point flatter.)
Quand neuf luſtres complets m'annoncent mon automne,
Plaiſirs, je vous voyois tous prêts à me quitter.
Mais que fais-je, grand Dieu ! courbé ſous la triſteſſe
Eſt-ce à moi de nommer les plaiſirs, l'allégreſſe ?
Et ſous les griffes du vautour,
Voit-on la tendre Philomèle,
Ou la plaintive tourterelle,
Chanter ou ſoupirer d'amour ?
Depuis long-temps pour moi l'aſtre de la lumière
N'éclaira que des jours ſignalés par nos maux.
Depuis long-temps Morphée, avare de pavots,
N'en daigna plus jeter ſur ma triſte paupière.
Je diſois au matin, les yeux chargés de pleurs,
Le jour qui dans peu va renaître,
M'annonce de nouveaux malheurs :
Je diſois à la nuit, ton ombre va paroître
Pour éterniſer mes douleurs.

Laſſé de voir toujours la ſcène injurieuſe
D'un concours de calamités,
Des coupables mortels la rage audacieuſe
Décharger contre moi leur haine furieuſe,
Et les traits dangereux de leurs iniquités ;
J'eſpérois que du temps le tardif bénéfice
Feroit renaître enfin un deſtin plus propice,
Que les cieux long-temps obſcurcis,
Livrés aux ténébreux ravages
Des aquilons & des orages,
Seroient à la fin éclaircis
Par l'aſtre lumineux, qui perçant les nuages,
De ſes rayons brillans dorant les payſages,
Ramèneroit des jours par ſes feux radoucis.
Je me trompois hélas ! tout accroît mes ſoucis.
La mer mugit : l'éclair brillant dans la tempête,
Le tonnerre en éclats va fondre ſur ma tête ;
Environné d'écueils, couvert de mes débris,
A l'aſpect des dangers qui partout me menacent,
Les cœurs des pilotes ſe glacent,
Ils cherchent, mais en vain, un port ou des abris.
Du bonheur de l'état la ſource s'eſt tarie ;
La palme a diſparu, les lauriers ſont fanés.
Mon ame de ſoupirs & de larmes nourrie,
De tant de pertes attendrie,
Pourra-t-elle ſurvivre aux jours infortunés
Qui ſont près d'éclairer la fin de ma patrie ?
Devoirs jadis ſacrés, déſormais ſuperflus !
Défenſeur de l'état, mon bras ne peut donc plus

325

Venger ſon nom, venger ſa gloire,
En perpétuant la mémoire
De nos ennemis confondus ?
Nos héros ſont détruits, nos triomphes perdus :
Par le nombre, par la puiſſance,
Accablés, à demi vaincus,
Nous perdons juſqu'à l'eſpérance
De relever jamais nos temples abattus.
Vous, de la liberté héros que je révère,
O manes de Caton ! ô manes de Brutus !
C'eſt votre exemple qui m'éclaire
Parmi l'erreur & les abus ;
C'eſt votre flambeau funéraire
Qui m'inſtruit du chemin, peu connu du vulgaire,
Qu'ont aux mortels tracé vos antiques vertus.
Tes ſimples citoyens, Rome, en des temps ſublimes
Etoient-ils donc plus magnanimes
Qu'en ce ſiècle les plus grands rois ?
Il en eſt encor un qui jaloux de ſes droits,
Fermément réſolu à vivre & mourir libre,
De lâches préjugés oſant braver les lois,
Imite les vertus du Tibre.
Ah ! pour qui doit ramper, abattu ſans eſpoir
Sous le tyrannique pouvoir
De nouveaux monſtres politiques,
De triumvirs ingrats, ſuperbes, deſpotiques,
Vivre devient un crime, & mourir un devoir.
Le trépas, croyez-moi, n'a rien d'épouvantable ;
Ce n'eſt pas ce ſquelette au regard effroyable,
Ce ſpectre redouté des timides humains ;

C'eſt un aſile favorable,
Qui d'un naufrage inévitable
Sauva les plus grands des Romains.
J'écarte ces romans, & ces pompeux fantômes
Qu'engendra de ſes flancs la ſuperſtition,
Et pour approfondir la nature des hommes
Je ne m'adreſſe point à la dévotion.
J'apprens de mon maître Epicure
Que du temps la cruelle injure
Diſſout les êtres compoſés ;
Que ce ſouffle, cette étincelle,
Ce feu vivifiant des corps organiſés,
N'eſt point de nature immortelle ;
Il naît avec le corps, s'accroît dans les enfans,
Souffre de la douleur cruelle ;
Il s'égare, il s'éclipſe, il baiſſe avec les ans ;
Sans doute il périra quand la nuit éternelle
Viendra pour nous voiler l'empire des vivans.
Je vois quand l'ame eſt éclipſée,
Qu'il n'eſt plus hors des ſens mémoire, ni penſée,
Et que l'inſtant qui ſuit la mort,
Se trouve en un parfait rapport
Avec le temps dont l'exiſtence
A précédé notre naiſſance.
Ainſi par un ancien accord
Tout homme eſt obligé de rendre
Au ſein divers des élémens
Ces principes moteurs, inviſibles agens,
Que la nature avoit ſu prendre
Pour former la texture & le jeu de nos ſens.

Tout diſparoît enfin de ce ſonge bizarre :
Mégère, Tiſiphone, & le ſombre Tartare,
La vérité détruit ces fantômes ſavans.
Lieux que la vengeance prépare,
Vous êtes vides d'habitans.
Ainſi donc, cher ami, d'avance je m'attends
Que ton eſprit un peu profane
Ne prendra pas le ton des myſtiques pédans,
Dont la rigidité condamne
Tous ſentimens hardis, des leurs trop différens.
Je ne m'étonne point, d'Argens,
Que ta ſageſſe aime la vie ;
Enfant des arts & d'Uranie,
Bercé par la douceur des chants
Des Grâces, & de Polymnie,
Sybarite tranquille, abreuvé d'ambroiſie,
Tes deſtins ſont égaux, tes déſirs ſont contens.
Ainſi ſans crainte & ſans envie,
Sans chagrins, noirceurs, ni tourmens,
Ta prudente philoſophie
Trouve dans ces amuſemens
Que ton goût ſagement varie,
Avec ta moitié tant chérie,
Sur le trône des agrémens,
Couvert des ailes du génie,
Le paradis des fainéans.
Pour moi, que le torrent des grands événemens
Entraîne en ſa courſe orageuſe,
Je ſuis l'impulſion fâcheuſe
De ſes rapides mouvemens :

Vaincu, perſécuté, fugitif dans le monde,
Trahi par des amis pervers,
J'éprouve en ma douleur profonde
Plus de maux dans cet univers,
Que dans la fiction, dont la Fable eſt féconde,
N'en a ſouffert jamais Prométhée aux enfers.
Ainſi, pour terminer mes peines,
Comme ces malheureux au fond de leurs cachots,
Las d'un deſtin barbare, & trompant leurs bourreaux,
D'un noble effort briſent leurs chaînes,
Sans m'embarraſſer des moyens,
Je romps les funeſtes liens
Dont la ſubtile & fine trame
A ce corps rongé de chagrins
Trop long-temps attacha mon ame.
Adieu, d'Argens; dans ce tableau
De mon trépas tu vois la cauſe.
Au moins ne penſe pas du néant du caveau
Que j'aſpire à l'apothéoſe.
Tout ce que l'amitié par ces vers te propoſe,
C'eſt que tant qu'ici-bas le céleſte flambeau
Eclairera tes jours tandis que je repoſe,
Et lorſque le printemps paroiſſant de nouveau
De ſon ſein abondant t'offre les fleurs écloſes,
Chaque fois d'un bouquet de myrthes & de roſes,
Tu daîgnes parer mon tombeau.

A Erfort, ce 23 de Septembre 1757.

ÉPITRE III.

AU

MARQUIS D'ARGENS.

NON, Marquis, ton eſpoir s'abuſe,
Si tu crois qu'auprès d'Apollon
Jamais une folâtre Muſe
Me ramène au ſacré vallon.
  Détrompé de l'erreur d'un nom,
Et de l'oripeau de la gloire,
Je laiſſe au temple de mémoire
Courir qui voudra s'y placer,
Sans que dans la gliſſante route
Aucun poſtulant me redoute,
Ou que j'y puiſſe embarraſſer.
  Mon corps s'uſe, mon eſprit tombe.
Des ſoins, des chagrins dévorans
Creuſent ſous mes pas chancelans
Imperceptiblement ma tombe.
Chargé de fardeaux accablans,
Et glacé par le froid des ans,
Irai-je d'une voix tremblante
Chevroter des hymnes divins,
Et de Calliope expirante
Ranimer les feux preſqu'éteints ?
  Au ſein de l'horreur, des alarmes,
Dans le tumulte & les haſards,

Crois-tu que ſous nos étendards,
Parmi le carnage & les armes,
Et l'énorme fracas des camps,
Les Grâces prodiguent leurs charmes,
Et daignent m'inſpirer leurs chants ?
Je vois ces nymphes fugitives,
Timides, errantes, craintives,
Chercher des aſiles plus doux :
Leurs pas ſe détournent de nous,
Pour ſe fixer ſur cette rive
Où la paix habite avec vous.
Vois ici, de meurtres avides,
L'œil enflammé, de rang en rang,
Les implacables Euménides
Se baigner dans des flots de ſang.
Comment à cette race impie
Le Ciel uniroit-il jamais
Ces tendres filles du génie,
Des beaux arts & de l'harmonie,
De l'opulence & de la paix ?
Qui voudroit joindre à la fanfare
La flûte ou la douce guitare,
Feroit un mélange odieux.
Il faut qu'en ce monde bizarre
Chaque choſe ſoit en ſon lieu ;
C'eſt pourquoi la Nature ſage
Aux êtres, par un juſte choix,
De dons divers fit le partage.
L'inſtinct qui leur preſcrit des lois,
Aſtreint chacun à ſon uſage.

Une agréable & tendre voix
Echut à ces chantres des bois
Qui nous charment par leur ramage.
L'aigle, le vautour dévorant,
Armés d'un cœur plein de courage,
De ſerres & d'un bec tranchant,
Des airs appercevant leur proie,
Pouſſent des cris aigus de joie,
Et la déchirent en volant.
Le ſort de notre foible eſpèce
Eſt (n'en déplaiſe à ta ſageſſe)
Comme celui des animaux.
Chacun reçut dès ſa jeuneſſe
Certains talens, certains défauts.
L'homme, que la raiſon éclaire,
Sait ſe limiter dans ſa ſphère,
Ou s'il en ſort mal à propos,
Il devient le jouet des ſots.
Hercule, dont la main fatale
Acheva tant de grands travaux,
Lorſqu'il filoit aux pieds d'Omphale,
Mettoit en pièces ſes fuſeaux.
Moi, qu'un aveugle deſtin guide
Sur les pas du fameux Alcide,
Moi donc, qui m'oppoſe aujourd'hui
A des brigands auſſi perfides,
A des monſtres plus homicides
Que ceux qu'il écraſa ſous lui,
Prétends-tu que ma main déçue,
Faite à manier ſa maſſue,

Déchire du premier début
Les cordes de l'aimable luth
De Tibulle & de la Chapelle,
Ou la lyre à mes doigts rebelle
Sur laquelle Homère chanta,
Et rendit la fable immortelle
Que ſon beau génie inventa ?
Ah ! laiſſe ma Muſe groſſière,
Avec ſon harnois martial,
Couvert de ſang & de pouſſière,
S'eſcrimer comme un Annibal,
Comme Amadis, ou Diomède,
Don Quichotte, Ajax ou Tancrède,
Et de la guerre qui m'excède
Abréger le cours infernal.
Bientôt la gazette fidelle
T'apprendra la grande nouvelle
Que nos preux chevaliers errans,
Marchant en pompe ſolennelle,
Ont attaqué, remplis de zèle,
Des moulins qu'agite le vent
Dont ils emporteront une aile.
La très-ſainte religion,
Ainſi qu'un ſublime héroïſme,
Ont inſpiré le fanatiſme.
Bien des héros, grands de renom,
Pouſſant la gloire à l'optimiſme,
Sont Don Quichottes dans le fond.
Mais, ſans acharner ma critique
Sur cette démence héroïque,

Je ſens, ô Marquis ! mon appui,
Combien ma verve germanique
Sur ta cervelle académique
Répand un ſombre & froid ennui.
Crois-m'en, il eſt dur pour moi-même
D'ennuyer un ami que j'aime
Par des vers tracés au haſard ;
Mais je veux, ſi je ne t'amuſe,
T'inſtruire comme à leur égard
Il faut que ta ſageſſe en uſe.
Au crépuſcule, quand la nuit
T'apparoît ſur ſon char d'ébène,
Quand ton eſprit, las de la gêne
Où le travail l'avoit réduit,
Quitte Euripide & Démoſthène,
Pour chercher le duvet du lit,
Prends alors ce ſoporifique :
Je te vois au premier diſtique
En commençant de t'aſſoupir,
Soupirer, bâiller & dormir.
Puiſſent ces vers peu ſupportables,
A ton repos plus favorables,
De ton aſile ténébreux
Bannir ces fantômes hideux,
Enfans de rêves effroyables,
Et t'amener ſelon mes vœux
Toujours des ſonges agréables !

A Landſhut, le 29 d'Avril 1759.

ÉPITRE IV.

AU

MARQUIS D'ARGENS,

En lui envoyant les Lettres de Phiphihu que le Roi avoit composées; elles contiennent une Satyre du Pape, qui avoit envoyé au Maréchal Daun une Toque & une Epée bénites.

MARQUIS, je vais sur vos brisées,
Tantôt Suisse*, tantôt Chinois,
Je reste incognito sous ces formes usées,
Et débite mes billevesées
Contre ces potentats sournois,
Gens durs & de mauvais aloi.
Je révèle au public, me cachant sous un masque,
La honte d'un pontife & les crimes des rois,
Que ma plume en jouant, par un travers fantasque,
Avec ménagement persiffle quelquefois.
Je fais flèche de tous les bois.
Puisque mon fer s'émousse, il faut bien que ma plume
Me venge des affronts dont l'ennui me consume,
Et verse selon son pouvoir

* Il avoit paru des Lettres d'un Suisse, dans lesquelles le Roi développoit la politique de la Cour de Vienne.

Les flots de la plaiſanterie,
Et d'une modeſte ironie,
Sur le Saint Père, unique eſpoir
De l'auguſte & fière héroïne
Qui reſpire le ſang & trame ma ruine ;
Sur la cour ennemie & le cœur traître & noir
D'une princeſſe à haute mine,
Que dans le fond du nord où ſa grandeur domine,
Jadis Algarotti fut voir.
Sur ce prêtre inſenſé qui contre moi fulmine
L'anathème matin & ſoir,
Ayant au ** la criſtalline,
En main le ſceptre & l'encenſoir :
Je l'avoûrai, ma conſcience
Voudroit qu'avec plus d'indulgence
Je pardonnaſſe en bon chrétien
De tant d'affronts reçus l'irréparable offenſe.
Non, je n'en vois pas le moyen ;
On nous dit, & chacun le penſe,
Que le plaiſir de la vengeance
Eſt un plaiſir des Dieux, & pour le goûter bien
Je ſuis en ce moment païen.
Comment ! par reſpect pour le trône
Nous faut-il laiſſer outrager,
Et flatteurs rampans ménager
Ces avortons de Tiſiphone,
Ces rois qui n'épargnent perſonne,
Lorſque la force en main ils peuvent ſe venger ?
Si j'avois du brillant génie
Reçu le rare don du ciel,

J'aurois plus finement ſu draper la manie
De ce tas d'écoliers qui de Machiavel
Ont fait leçon de perfidie;
Qui prêts à ſe canoniſer,
Avec un air de modeſtie,
Ne parlent que de m'écraſer.
Mais après les Lettres Perſannes;
Et les écrits d'un certain Juif,
Le lecteur fort rébarbatif
Rira de mes œuvres profanes;
Et d'un regard un peu trop vif
Aux ongles connoiſſant la bête,
J'ai trouvé, dira-t-il, dans l'écrit que l'on fête;
Au lieu d'un maître un apprentif.
Ah ! pauvre chantre d'Arcadie,
Ainſi tu te peinas en vain,
Pour imiter la mélodie
Du roſſignol ou du ſerin :
Tes airs en font la parodie.

ÉPITRE V.

AU
MARQUIS D'ARGENS.

DE notre camp de porcelaine
Au fidelle & bon citadin
Des murs antiques de Berlin,

Salut

Salut & ſanté ſouveraine
Paix & tranquillité prochaine.
Or dites-nous, mon cher Marquis,
Que faites-vous & la Marquiſe,
Séqueſtrés dans votre taudis ?
Tous deux vivans enſevelis,
Redoutez-vous toujours la biſe,
Et le perfide vent coulis,
Qui perce rideaux, & mépriſe
L'épais tiſſu de vos habits ?
Paſſez-vous les jours & les nuits,
Selon vos us & votre guiſe,
Sans ſortir tous deux de vos lits ?
Ou bien commentez-vous enſemble
Quelque vieux philoſophe grec,
Ouvrage charmant quoique ſec,
Devant lequel l'imprimeur tremble
Et s'agenouille par reſpect ?
Mais non, mon eſprit imagine,
Ou pour mieux dire, je devine
Le train de vos jours uſité :
Je crois vous voir en votre chambre,
Où n'entra jamais odeur d'ambre,
Dans la flanelle empaqueté,
De peliſſes emmaillotté,
Les pieds ſur votre chaufferette,
Le bonnet de nuit ſur les yeux,
Diſſerter avec le prophète

Sur le deſtin que nous apprête
L'obſcure volonté des cieux.
Moi, dont l'ame matérielle
N'a pas le don de s'exalter,
Je puis, ſans vouloir empiéter
Sur votre diſeur de nouvelle,
Vous en révéler aujourd'hui
D'auſſi vraiſemblables que lui.
Je les tire de ce grimoire
Que me donna ce vieux Deſſau,
A l'œil fier, à mouſtache noire,
Magicien dès le berceau.
Voici ce que dit ce bon livre
Sur l'hiſtoire de l'avenir ;
Gardez-vous bien de le honnir,
Ou bien malheur pourroit s'enſuivre :
De croyance il faut vous munir.
" Dès que l'ardente canicule
" Aura porté dans les cerveaux
" Ce feu pénétrant qui les brûle,
" Alors les princes, les héros,
" Empreſſés ſur les pas d'Hercule
" Aux combats iront à grands flots.
" Notez que d'iceux les plus ſots,
" De Pruſſe, d'Autriche & Ruſſie
" Acharnés ſur la Siléſie,
" Aux autres tourneront le dos."
Si cependant je vous dois dire
Ce qui ſe paſſe dans mon cœur,
Tandis qu'en ce moment flatteur

Avec vous je m'efforce à rire,
Tout en badinant je ſoupire,
Et ſens le poids de mon malheur.
Plein de chagrin & de fureur
Je donne à tous les mille diables
Les cercles & leur empereur,
Les Ourſomanes exécrables,
Vos François, quoique plus aimables,
Avec leur Louis du moulin,
Ses miniſtres & ſa catin,
Madame & Monſieur le Dauphin,
Et la guerre & la politique.
Je confeſſe ſincèrement
Que ce petit emportement
N'eſt point dans le goût du portique,
Et n'a point eu pour élément
L'impaſſibilité ſtoïque.
Mais j'aurois voulu voir Zénon,
Socrate & le divin Platon,
Contre trois femmes enragées
De hauteur, d'orgueil rengorgées,
Se débattre dans ce canton,
Et dans ces plaines ravagées
Eſſuyer ſur leur triſte front
Chaque jour un nouvel affront;
Leur ſang froid & leur patience,
Dans cette épreuve d'inſolence,
N'auroit pas long-temps tenu bon.
Et quand ç'auroit été Caton,
Dans ſon cœur rempli de ſouffrance

Il auroit ſenti, j'en réponds,
Les aiguillons de la vengeance.
Et que peut la froide raiſon
Contre le cri de la nature ?
On s'aigrit à force d'injure,
Et ſelon mon opinion
On verra toute créature
Penſer de même que Timon.
Voilà, Marquis, comme raiſonne
L'eſprit, ce ſophiſte éloquent.
Puis-je cacher par ce clinquant
La paſſion qui m'empoiſonne ?
Quoi qu'il en ſoit, en ce moment
Je puis eſpérer fermement
Que tout bon Chrétien me pardonne,
Et que Dieu, ſi doux, ſi clément,
En fera par clémence autant.
Vous ſurtout dont j'ambitionne,
Soit dans mon camp, ſoit ſur le trône,
Les ſuffrages & l'agrément,
Vous m'abſoudrez tout doucement
De ce péché que la Sorbonne,
Même l'archange Gabriel,
S'il argumentoit en perſonne,
Trouveroit un péché véniel.

A Meiſſen, en Mai 1760.

ÉPITRE VI.

AU

MARQUIS D'ARGENS,

Comme les Ruſſes & Autrichiens bloquoient le Camp du Roi.

LE philoſophe des Marquis,
Le Provençal le plus fidelle,
Ne m'a de deux grands mois tranſmis
Ni mot, ni billet, ni nouvelle.
Ce n'eſt pas lui que je querelle,
Mais ce vil ramas de brigands,
Ces barbares qui tous les ans
Viennent au milieu de l'automne,
Des riches faveurs de Pomone
Dépouiller nos fertiles champs.
Comme un vaſte & ſombre nuage
Renferme en ſes flancs ténébreux
La grêle, la flamme & l'orage,
Eſt devancé par le ravage
Des aquilons impétueux :
Ainſi cet eſſaim de barbares
De nos troupeaux, de nos tréſors,
Pilleurs & raviſſeurs avares,
En inondant ces triſtes bords,
Ont été précédés des corps
De leurs Coſaques & Tartares,

Artiſans de deſtruction,
D'horreur, de dévaſtation.
Ils ont enlevé pour prélude
Vos lettres & mon poſtillon.
  Bientôt leur vaſte multitude,
Jointe à l'Autrichien Laudon,
Nous entoure avec promptitude :
Tous leurs guerriers font un cordon.
  Voilà notre camp qu'on aſſiége ;
L'Autrichien veut batailler,
Tout orgueilleux de ſon cortége.
Le Ruſſe craint de ferrailler.
  Mais le Dieu de l'intelligence,
Qui n'entre point dans les conſeils
De ces gens à Thraſon* pareils,
Nous fit trouver dans la conſtance
Notre rempart, notre aſſurance,
Et non dans de grands appareils.
  La méfiante vigilance,
Tous les matins, au trait vermeil
Que dardoit la naiſſante Aurore,
De nos yeux tout prêts à ſe clore
Chaſſoit les pavots du ſommeil.
  Et Mars, qui ſelon ſa coutume
Se rit d'un catarre ou d'un rhume,
Gagné dans ſes champs périlleux,
Au lieu de la douillette plume,
Nous fournit des lits plus pompeux
Que n'ont les courtiſans oiſeux,

* Brave de Térence.

Qui dans la molleſſe, à Verſailles,
En étourdis de nos batailles
Se font les juges ſourcilleux.
Une colline en batterie,
Monument de notre induſtrie,
Fut notre ſomptueux palais,
Et des javelles que ſans frais
Amaſſoit une main guerrière,
Nous offroient leur douce litière :
La terre portoit notre faix,
Et des cieux l'immenſe carrière
De notre lit formoit le dais.
Là quinze jours, & plus encore,
Nous vîmes la naiſſante Aurore
A ſa toilette le matin
De vermillon hauſſer ſon teint,
Se parer de ſes émeraudes,
De ſes rubis, montés aux modes
Qui de Paris vont à Berlin.
De même vers le crépuſcule,
Tant que dura la canicule,
On nous vit, ſans nous relâcher,
Aſſiſter au petit coucher
De Phébus, qui chez Amphitrite
Toutes les nuits fait ſa viſite.
Enfin par un heureux haſard,
Ou bien quel qu'en ſoit le principe,
Des bataillons l'épais brouillard
En moins d'un clin d'œil ſe diſſipe.

Où font ces hommes qu'ont vomis
Les bords glacés du Tanaïs,
Les marais empeftés du Phafe,
Ou les cavernes du Caucafe ?
Je n'apperçois plus d'ennemis.
Non, non, ils n'ont point de fcrupule ;
Ils vont fuyant vers la Viftule,
Pour cacher la honte & l'affront
Dont on a fait rougir leur front.
Qu'ils retournent dans leur repaire
Chez les farouches animaux,
Et qu'ils déchargent leur colère
Sur cette engeance fanguinaire,
De tigres, d'ours, de lionceaux.
Pour Laudon, ce vaillant Achille,
Qui traite à préfent d'imbécille
Ce Daun qu'il méprife & honnit,
Quoïque du Saint Père bénit,
Laudon & fa troupe dorée,
Et fes guerriers & fes archers,
Se font une belle fpirée,
Blottis derrière un rocher,
Où nous n'irons pas les chercher.
Tels font les geftes véridiques,
Les faits, les exploits héroïques
Qu'ont vus les champs filéfiens
Des Ruffes & des Pruffiens.
Mais tandis que ma Mufe accorte
Très-fuccintement vous rapporte

Les prouesses de nos soldats,
Subitement devant ma porte
Arrive, avec un grand fracas,
Cette bavarde * à l'aile prompte,
Qui sans respirer vous raconte
Ce qu'elle sait ou ne sait pas,
Et qui répand à chaque pas
La gloire tout comme la honte
Des belles & des potentats.
  Cette rapide Renommée
Dont l'homme le plus éventé,
Et le sage par vanité,
Convoitent tous deux la fumée,
Nous apprend par des bruits confus
Que Daun & Broglio sont battus †.
  C'est ainsi que le Ciel se joue
De ce que l'homme croit prévoir ;
Ce plan où se fondoit l'espoir
Que la grande alliance avoue,
Et que Laudon sans s'arrêter
Contre nous dut exécuter,
Ce plan dans un moment échoue.
  Ceci me rappelle, Marquis,
La montagne de la Fontaine,
Qui hurlant & jetant des cris,
Du travail d'enfanter en peine,
N'accoucha que d'une souris.

* Fausse nouvelle.

† Cela étoit faux.

GAZETTE MILITAIRE.

DANS ce moment, de grand matin,
Nous apprenons par le Sarmate
Qu'un de nos héros, nommé Plate,
Vient de donner un coup de patte
Au Mofcovite Butturlin.
Il a pris un gros magafin
Et deux mille hommes à Koblin ;
Mais, ce qui paffe la croyance,
Et fâche la ruffe Excellence,
Ce font cinq mille chariots,
Tous bien chargés par prévoyance
Du butin que fit ce héros.
Oh, que la guerre eft impolie !
De plus, voici ce qu'on apprend :
Qu'une cité très-bien munie,
Capitale de Pofnanie,
Par un bonheur tout auffi grand,
Signale le bras triomphant
Du vainqueur du peuple ourfoman.
Neuf bataillons portent nos chaînes,
Et ce Butturlin fi rétif,
Cet ardent dévafteur de plaines
Chez le Sarmate fugitif
Se cache pour pleurer fes peines.
Ainfi, bonnes gens de Berlin,
Ne craignez plus pour cette automne

Les maux que vous feroit Bellone
Sous la forme de Butturlin.
  Pour éviter votre ruine,
Nous avons eu l'art de traiter
D'une alliance à la ſourdine
Avec Madame la Famine ;
Lorſque ſur elle on peut compter,
Juſqu'aux ours tout peut ſe dompter.
  Ah ! puiſſent-ils dans la mer noire
Tous ces fâcheux, tout d'un plein ſaut,
La tête en bas, le cul en haut
S'abymer eux & leur mémoire !

Du camp de Bunzelwitz, 1761.

ÉPITRE VII,

AU

MARQUIS D'ARGENS.

Orgueilleuse raiſon ! ce trait doit te confondre ;
Que de maux inouis ſur nous viennent de fondre !
L'œil n'a pu les prévoir, ni l'art les prévenir.
Un voile impénétrable a caché l'avenir :
Nos regards curieux ſans fin ſur lui s'exercent ;
Leurs efforts ſont perdus, jamais ils ne le percent.

La campagne, Marquis, approchoit de sa fin,
On osoit se flatter d'un plus heureux destin ;
Déjà disparoissoit l'immense multitude
De ce peuple cruel, né dans la servitude,
Qui tel qu'aux Appennins les orageux torrens,
Ravageoit nos cités & dévastoit nos champs.
Ils avoient fui, l'espoir commençoit à renaître,
Qu'ayant moins d'ennemis on les vaincroit peut-être.

Ce calme inespéré ne dura qu'un moment :
La foudre avec l'éclair partit au même instant.
L'Autrichien caché, tapis dans ses montagnes,
Prémédite son coup, descend dans les campagnes.

Ces travaux dont Vauban, le digne fils de Mars,
Par des fossés profonds défendoit les remparts
Dont Schweidnitz assuroit sa redoutable enceinte,
N'ont pu contre un assaut la préserver d'atteinte,
Sous un bras téméraire autant qu'audacieux
Elle tombe une nuit, presque à nos propres yeux.
Dès-lors les embarras de tout côté nous pressent :
Depuis ce coup fatal tous les troubles renaissent.
De l'Oder jusqu'au Rhin, de Cosel à Colberg
On voit l'airain tonnant, & la flamme & le fer
Déployer leur horreur sur toutes mes provinces,
N'épargner ni les grands, ni les peuples, ni princes ;
Tout l'état est en butte à ce commun danger.
Je ne puis me défendre, & je dois me venger ?
Les projets des Césars, des Condés, des Eugènes
Dans cette extrémité sont des sciences vaines,

Il faudroit que le Ciel, favorable à nos vœux,
Daignât manifester son bras miraculeux.
Nos moyens sont à bout, l'adresse & la vaillance
Succombent sous le nombre & sous la violence
De l'univers entier conjuré contre nous.
Le sage doit prévoir; il le peut, direz-vous:
Des faits bien combinés lui tiennent lieu d'augures,
Il se prépare ainsi d'heureuses conjonctures.
La prudence, Marquis, est un fil incertain:
Il guide, égare, & cède au pouvoir du destin.
L'apparence souvent dément ce qu'elle indique;
Ce qui paroît probable au fond est chimérique.
Tel est ce labyrinthe où l'homme sans flambeau
Se perd en tâtonnant, l'œil chargé d'un bandeau.
Le perfide métier que celui qui m'occupe!
En calculant mes pas je n'en suis pas moins dupe
Des caprices du sort & des événemens.
Je perds en vains projets de précieux momens.
Ma constance aux abois du fardeau qui m'excède,
D'un soin opiniâtre y veut porter remède;
Mais quel esprit perçant pourra me conseiller
Par quel art ce chaos pourra se débrouiller?
Ah! quelque fermeté qu'ait l'ame la plus forte,
Un torrent de malheurs sur elle enfin l'emporte;
Quand on n'a plus d'espoir, le courage tarit,
Et l'esprit révolté contre ses fers s'aigrit.
Le fatal ascendant du sort qui m'enveloppe,
Infecte mes esprits d'un poison misantrope;
J'ai pris ma vie en haine & le jour en horreur:
Et lorsque la raison adoucit cette aigreur,

Qu'un intervalle heureux permet que je respire,
D'un désastre nouveau l'on s'empresse à m'instruire.
Pour nourrir ma douleur, hélas ! que d'alimens !
J'épanche en votre sein mes secrets sentimens.
Jamais l'ambition, ni l'intérêt infame,
N'ont pu tenter mes sens, ni subjuguer mon ame ;
Un sentiment plus grand, plus noble & généreux
Au sortir du berceau m'embrasa de ses feux.
Mon cœur vous est connu ; vous savez qu'il dédaigne
Les symboles pompeux d'un despote qui règne,
Que souvent entouré d'un appareil si vain,
Vous m'avez toujours vu moins roi que citoyen.
Mais ma philosophie & mon indifférence
Ne vont point à souffrir l'injuste violence
De ce complot de Rois, qui sans se rebuter,
D'un trône chancelant veut me précipiter.
Qui foule aux pieds l'orgueil, déteste la foiblesse ;
Endurer un affront, cher Marquis, c'est bassesse :
De ce trône envié, tout prêt à succomber,
Je descendrois sans peine, & n'en veux pas tomber.
Peut-être qu'autrefois enchanté par l'histoire
J'ai sacrifié trop à l'amour de la gloire :
L'exemple séduisant de tant d'hommes fameux
Me remplit du désir de m'élever comme eux.
Mais bientôt redressé par la philosophie,
J'appris par ses conseils à réformer ma vie,
A rejeter l'erreur, chérir la vérité,
Et mon esprit alors, par ce charme emporté,

Connut que pour atteindre à la gloire mondaine,
Il avoit poursuivi sans fruit une ombre vaine,
Qu'il n'est qu'illusions, que tout s'évanouit.
Revenu de l'objet qui long-temps m'éblouit,
Je me disois : Je vois la fin de ma carrière,
Bientôt le froid trépas va clore ma paupière,
Faut-il par tant de soins, de chagrins & d'ennuis,
De jours si douloureux, de plus cruelles nuits,
Arriver à ce gîte où nous devons nous rendre,
Où le temps détruira nos noms & notre cendre ?
Ah ! s'il faut tout quitter au moment du trépas,
A des soins superflus pourquoi perdre nos pas ?
Terminons les travaux d'une vie importune :
Est-ce à nous, vils mortels, à dompter la fortune ?
Non, non, il faut choisir pour aller à sa fin
Une voie applanie, & le plus doux chemin :
Laissons aux conquérans entourés de ruines
Ces sentiers hérissés de ronces & d'épines.
Vaines illusions ! songe vague & flatteur !
Cessons de nous tromper pour vaincre la douleur.
Esclave scrupuleux du devoir qui me lie,
Un joug superbe & dur m'attache à ma patrie.
Je vois en gémissant ses honneurs abolis,
Tant d'états inondés d'avides ennemis,
Du danger renaissant l'intarissable source,
L'ennemi triomphant, le peuple sans ressource,
Et partout le rivage & la destruction.
Patrie ! ô nom chéri ! dans ton affliction
Mon cœur, mon triste cœur te voue & sacrifie
Les restes languissans de ma funeste vie.

Loin de me consumer en soins infructueux,
Je m'élance aussitôt dans ces champs périlleux.
La vertu me ranime, un nouveau jour m'éclaire ;
Courons venger l'état, soulager sa misère ;
Oublions tous nos soins pour ne penser qu'à lui,
Que l'effort de nos bras lui procure un appui ;
Il faut dans le torrent nager malgré sa pente,
Périr pour la patrie, ou remplir son attente.
Si quelque ambitieux, avide du danger,
De ce pesant fardeau vouloit me soulager,
Qu'avec plaisir, Marquis, dégagé de contrainte,
Sans besoin d'étaler l'indifférence feinte,
J'abdiquerois d'abord ma triste dignité.
Dans le sein du repos & de l'obscurité,
Loin des yeux importuns d'une foule indiscrète,
J'irois m'ensevelir au fond d'une retraite.
Si jamais votre ami, hors de ce tourbillon,
D'un vain désir de gloire éprouvoit l'aiguillon ;
Si ce monde pervers, ingrat, cruel & traître,
L'abusoit de nouveau, lui qui l'a su connoître . . .
Ah ! vous verrez plutôt & le ciel & les flots
Confondus à l'instant rétablir le chaos.
Non, non, sans désirer dans cet heureux asile
Ces honneurs, ces grandeurs, cette gloire stérile,
Au sein de la vertu, moins craint, moins envié,
J'élèverois un temple au Dieu de l'amitié ;
Et saurois conserver l'unique bien du monde,
L'innocence du cœur, dans une paix profonde.
Là, soit que le destin dût prolonger mes jours,
Ou qu'il eût résolu d'en abréger le cours,

D'un

D'un œil indifférent que la raiſon éclaire,
Je verrois dans la mort la fin de ma miſère ;
Certain que de ce corps par les maux accablé
Le ſouffle qui l'anime à peine eſt exhalé,
Que cet inſtant rapide, en détruiſant mon être,
Rend l'homme tel qu'il fut avant qu'on le vît naître.
  Ainſi ceux que ce jour a vus mettre au tombeau,
Et tous ceux dont la mort éteindra le flambeau,
Seront également par une loi durable
Abſorbés à jamais par l'âge irrévocable.

A Strehlen, le 8 Novembre 1761.

ÉPITRE VIII.

AU

MARQUIS D'ARGENS,

Après l'Affaire de Reichenbach.

HE bien ! voilà ces poſtillons,
    Vous les voulez, je les envoie.
Puiſſent-ils de nos camps & de nos pavillons
Reconduire chez vous le plaiſir & la joie,
    La vive & ſaillante gaîté,
    Compagne de votre bel âge !

Puiſſe le récit non flatté
D'un aſſez léger avantage
Rétablir la ſérénité,
Le calme & la tranquillité
Dans votre âme abattue après un long orage !
Ces rapides courriers n'annoncent pas la fin
D'un pénible & vigoureux ſiège ;
Mais vous apprendrez d'eux par quel coup le deſtin
Dans certain combat clandeſtin
Nous a ſû garantir du piège
Que l'implacable Autrichien
Nous tendait en mauvais chrétien.
Vraiment ce n'était pas la peine
Qu'avec tant d'appareil le peuple en fût inſtruit ;
Jamais ni Condé ni Turenne
Pour ſi petits exploits ne firent ſi grand bruit,
Le politique, à l'ame hautaine
Vous ſoutiendra qu'on eſt réduit
A nourrir d'eſpérance vaine
Le public aveuglé fait pour être ſéduit.
A *** ainſi *** le mène
Du Canada juſqu'en Ukraine ;
Qui ſait le tromper, le conduit.
Pour moi qui n'ai jamais reçu cet évangile,
Je ne prétends point par l'erreur
Abuſer lâchement en ſcélérat habile
La confiance & la candeur
D'un peuple frivole & facile.
Ah ! faſſe d'un ciron qui veut un éléphant ;
J'aime la vérité, le vrai ſeul eſt charmant.

Je ne veux point de bruit, de pompe ſolennelle,
Pour immortaliſer le ſuccès d'un moment.
Ce ſujet, Marquis, me rappelle
Ce trait d'un Suiſſe goguenard :
Il mangeait gras, c'était carême ;
Un orage ſurvint avec un bruit extrême.
Certain dévot, maître cafard,
Au front ſournois, à l'œil hagard,
Lui dit, Vous excitez la céleſte colère.
L'autre s'écrie en vieux ſoudard,
Grand Dieu, que de fracas ! épargne ton tonnerre,
Ce n'eſt qu'une omelette au lard.

Péterſwalde, 19 Août, 1762.

ÉPITRE IX.

AU

MARQUIS D'ARGENS,

Sur ſon Timée de Locres qu'il lui avait envoyé.

DANS la fleur de mes ans je m'occupais d'Ovide,
Ou je ſuivais Renaud dans le palais d'Armide,
Et lorſqu'un poil naiſſant ombragea mon menton
Je pris goût pour Sophocle, Horace & Cicéron ;

Plus mûr j'étudiai Céfar dans fon allure,
Leibnitz & Gaffendi, mais fur-tout Epicure.
A préfent, cher Marquis, que l'âge injurieux
Enervant ma vigueur grifonne mes cheveux,
Et m'avertit qu'en peu je joindrai mes ancêtres,
J'ai choifi pour hochets ces fcélérats de prêtres;
La folle ambition de fes faquins mitrés,
La luxure & l'orgueil de ces fronts tonfurés
Amufe en m'irritant ma pefante vieilleffe.
Je m'emporte en voyant la honteufe faibleffe
De lâches fouverains fous la tiare rampans
Par baffeffe embraffer les pieds de leurs tyrans,
Je me gauffe des faints & ris de leurs reliques,
Je plains l'aveuglement des querelles myftiques,
Bavardage idiot, futile jeu de mots
D'impofteurs révérés, pour abufer les fots.
Le cerveau tout rempli de leur faint brigandage,
Je reçois, cher Marquis, votre élégant ouvrage,
Un plus fage que moi n'aurait pu différer
De fe jeter deffus & de le dévorer ;
Mais mon efprit tout plein de bulles, de vigiles,
De docteurs, de martyrs, d'interdits, de conciles,
De ce fatras inepte, indigne & menfonger,
Doit, Marquis, pour vous lire avant tout fe purger,
Attendez, s'il vous plait, que ces folles chimères
Sortant de mon cerveau dégagent fes vifcères,
Et que mon efprit pur & net de ces erreurs
Se prépare à fe joindre à vos admirateurs.
Avant que l'Orion annonce la froidure,
Sufpende les torrens & glace la nature,

En lecteur diligent, au métier aguerri,
J'aurai, n'en doutez point, expédié Fleury :
Alors, en renonçant à la théologie,
Je me vouerai, Marquis, à la philosophie,
Et retrouvant en vous la belle antiquité,
J'irai dans votre sein puiser la vérité.
Nous examinerons la nature des choses ;
Remontant par degrés à leurs premières causes,
Nous verrons avec Locke combien sur notre corps
La mécanique influe & régle ses ressorts ;
Et comment notre esprit, si fier dans sa carrière,
N'est qu'un effet brillant des lois de la matière.
Mais, hélas ! cher Marquis, pour remplir ces projets,
Il faut voir refleurir l'olive de la paix.
Les Muses, on le sait, redoutent les alarmes,
Leur chaste troupe fuit le tumulte des armes :
Si leur temple s'entr'ouvre au désir des héros,
C'est dans des jours sereins, à l'ombre du repos :
Mais dans des champs sanglans, parmi la barbarie,
Mars même irait en vain courtiser Uranie.
Nos yeux ne sont frappés que d'objets inhumains,
Détestables effets des troubles des Germains,
Fruits de l'ambition & des haines des princes,
Qui pensant conquérir désolent les provinces.
L'Europe toute en feu va se bouleverser :
Parmi ces chocs affreux comment peut-on penser ?
De tant d'événemens le cours prompt & rapide
M'entraîne vers Bellone en m'éloignant d'Euclide ;
Dans l'agitation de ce flux & reflux
Il faut rendre le calme à mes sens éperdus.

Vous direz, rappelant un exemple à votre aide,
Qu'on vit à Syracuſe un certain Archimède,
Tandis que Marcellus & la fleur des Romains
Sur ces murs écroulés ſe frayaient des chemins,
Qui demeurant tranquille & maître de lui-même,
Au fond de ſon jardin réſolvait un problème.
J'eſtimerais bien plus ce ſage indifférent,
Si chargé de la ville & du commandement,
Accablé de travaux, rempli d'inquiétudes,
Il eût malgré ces ſoins pu ſuivre ſes études.
Moi, dont l'eſprit péſant & peu développé
Par un objet unique eſt long-temps occupé,
Il faut, pour qu'en détail ma raiſon le digère,
Ne la point ſurcharger de plus d'une matière.
Je n'ai point en naiſſant eu des bienfaits du ciel
Un génie étendu, ſublime, univerſel :
C'eſt pourquoi prudemment je me borne & reſſerre
Dans les confins marqués de mon étroite ſphère.
Vous, formé, né, mûri ſous le ciel Provençal,
Loin des ſombres frimats d'un climat glacial,
Doué d'un eſprit vaſte, ingénieux, facile,
Vous nous ſuppoſez tous pétris de même argile,
Et croyez comme vous que nous nous élevons
D'un vol audacieux aux hautes régions.
Non, Marquis, les eſprits n'ont pas la même trempe;
Si l'un peut s'élever, le plus grand nombre rampe;
Pour un Jules Céſar quel nombre de Varus ?
Et contre un ſeul Virgile il eſt cent Mévius.
Des dons les plus exquis la nature eſt avare,
Le médiocre abonde & l'excellent eſt rare.

Conservez les beaux dons qui vous sont départis.
Grand nombre de mortels sous les sens abrutis
Végètent beaucoup plus qu'ils ne pensent & vivent,
Et sans réflexions leurs jours vides se suivent.
L'image qu'imprima sur eux le créateur
Du temps qui ronge tout, sent le bras destructeur.
Supportez leurs défauts en plaignant leurs misères :
Encor qu'abâtardis, songez qu'ils sont vos frères.
N'exigez jamais d'eux des progrès violens,
Qui passent à la fois leur force & leurs talens ;
Ne les mesurez point selon votre opulence,
Rapprochez les plutôt de vous par indulgence.
Ainsi, si vous daignez m'accorder quelque temps,
Malgré tous les travaux aussi durs qu'importans
Qui demandent mes soins & ceux de mon armée,
Je vous promets dans peu d'avoir lu le Timée.

Péterswalde, 22 Octobre, 1762.

00100380

Digitized with financial assistance from the Government of Maharashtra on 25 June, 2016